

LE ROMAN CANADIEN

L'ÉCHAFAUD SANGLANANT

PAR JEAN FERON

FOURNIER-29



*Roman
Canadien
Inédit*

25¢

ÉDITIONS ÉDOUARD GARAND, MONTRÉAL

VOLUMES PARUS dans la COLLECTION

- | | |
|---|--|
| 1.—L'Iris Bleu (2ième édition) | Par J. E. Larivière |
| 2.—Le Massacre de Lachine (épuisé) | Par X X X |
| 3.—Ma cousine Mandine (3e éd., 75c) | Par N. M. Mathé |
| 4.—Les Fantômes Blancs (épuisé) | Par Azylia Rochefort |
| 5.—La Métisse (2ième édition 75c.) | Par Jean Féron |
| 6.—Gaston Chambrun (épuisé) | Par J. F. Simon |
| 7.—Le Lys de Sang (épuisé) | Par Henri Doutremont |
| 8.—Le Spectre du Ravin (2e édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 9.—Le Médaillon Fatal (épuisé) | Par André Jarret |
| 10.—L'Aveugle de St-Eustache (3e éd.) | Par Jean Féron |
| 11.—Nypsia. | Par Henri Doutremont |
| 12.—Fierté de Race | Par Jean Féron |
| 13.—Roxane (2ième édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 14.—La Revanche d'une Race (2e éd.) | Par Jean Féron |
| 15.—L'Expiatrice (épuisé) | Par André Jarret |
| 16.—L'Associée Silencieuse | Par J. E. Larivière |
| 17.—L'Ombre du Beffroi (épuisé) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 18.—La Besace d'Amour (épuisé) | Par Jean Féron |
| 19.—Le Grand Sépulcre Blanc | Par Emile Lavoie |
| 20.—Les Cachots d'Haldimand | Par Jean Féron |
| 21.—La Cité dans les Fers | Par Ubald Paquin |
| 22.—La Taverne du Diable | Par Jean Féron |
| 23.—Le Trésor de Bigot | Par Alexandre Huot |
| 24.—Le Patriote (1837-38) | Par Jean Féron |
| 25.—Le Mort qu'on Venge | Par Ubald Paquin |
| 26.—Le Manchot de Frontenac | Par Jean Féron |
| 27.—Fleur Lointaine | Par François Provençal |
| 28.—La Ceinture Fléchée | Par Alexandre Huot |
| 29.—Le Bracelet de Fer (épuisé) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 30.—La Digue Dorée
(Le Roman des Quatre) | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot,
Jean Féron et Jules Larivière |
| 31.—La Besace de Haine | Par Jean Féron |
| 32.—Le Lutteur | Par Ubald Paquin |
| 33.—Le Siège de Québec | Par Jean Féron |
| 34.—Le Mystère des Mille Illes | Par Pierre Hartex |
| 35.—Le Drapeau Blanc | Par Jean Féron |
| 36.—Les Caprices du Coeur | Par Ubald Paquin |
| 37.—Les Trois Grenadiers | Par Jean Féron |
| 38.—L'Impératrice de l'Ungava | Par Alexandre Huot |
| 39.—Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle | Par Mme A. B. Lacerte |
| 40.—Le Mendiant Noir | Par Marc Lebel |
| 41.—L'espion des Habits Rouges | Par Jean Féron |
| 42.—L'Empoisonneur | Par Jean Nel |
| 43.—Le Capitaine Aramèle | Par Jean Féron |
| 44.—Le Massacre dans le temple | Par Ubald Paquin |
| 45.—L'Enjoleuse | Par Madame Croff |
| 46.—L'Ile au Massacre | Par Prosper Willaume |
| 47.—La Prise de Montréal, | Par Jean Féron |
| 48.—Jean de Bréboeuf | Par Jean Féron |
| 49.—La Folle de la Pointe du Nord | Par L. Dubois-McCabe |
| 50.—La Belle de Carillon | Par Jean Féron |
| 51.—Les Aventuriers de l'amour | Par Henri Deyglun |
| 52.—Le secret de l'orpheline | Par André Jarret |
| 53.—La Corvée | Par Jean Féron |
| 54.—Bois-Sinistre | Par Madame A. B. Lacerte |
| 55.—Boeufs Roux | Par J. M. Lebel |
| 56.—La mystérieuse inconnue | Par Ubald Paquin |
| 57.—La Petite maîtresse d'école | Par Mme Croff |
| 58.—Le Triomphe de l'amour | Par Mme Graveline |
| 59.—La Crise | Par F. Provençal |
| 60.—L'échafaud sanglant | Par Jean Féron |

LE ROMAN CANADIEN

EDITION EDOUARD GARAND

1423, 1425, 1427 RUE STE-ELISABETH

Prix chaque volume: 25 cents par la malle: 30 cents

Casier Postal 969,

Tél.: LANCASTER 6586

MONTREAL

Drummondville

DECEMBRE 1929

Montréal

L'ECHAFAUD SANGLANT

Grand roman historique canadien inédit

EPOQUE: GOUVERNEMENT DE FRONTENAC 1674

PAR

JEAN FERON

Illustrations d'Albert Fournier



L'ACTION CANADIENNE

Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth

Montréal

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

A la même librairie

La Métisse	75c
Fierté de Race	25c
La Revanche d'une Race	25c
L'Aveugle de St-Eustache	25c
La Besace d'Amour	25c
Les Cachots d'Haldimand	25c
Le Patriote	25c
Le Manchot de Frontenac	25c
La Besace de Haine	25c
Le Siège de Québec	25c
Le drapeau blanc	25c
Les trois Grenadiers	25c
L'Espion des habits rouges	25c
Le Capitaine Aramele	25c
La Prise de Montréal	25c
Jean de Bréboeuf	25c
La Belle de Carillon	25c
La Corvée	25c

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1929

Copyright by Edouard Garand, 1929.

De cet ouvrage il a été tiré 10 exemplaires sur papier spécial; chacun de
ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

L'ECHAFAUD SANGLANT

PAR JEAN FÉRON



ROMAN CANADIEN INÉDIT

Illustrations
D'ALBERT FOURNIER

I

OU MAÎTRE JEAN FAIT SES VISITES DU MATIN.

—Bonjour et salut, Maître Jean!

C'était une voix d'adolescent — voix claironnante, fière et audacieuse déjà — qui faisait retentir cette matinale salutation.

—Hé! bonjour, Louison! Tu vas à la classe?

—Oui, Maître Jean. Je serai en retard de trois minutes au moins, et c'est pourquoi je me hâte.

—Vraiment, tu seras en retard? et pourquoi?

—Voyez-vous, reprit la petite voix de l'adolescent, avec une certaine importance qui aurait pu faire sourire de dédain un personnage moins indulgent que cet interlocuteur de l'enfant... oui, voyez-vous, Maître Jean, avant de quitter la maison je n'étais pas trop sûr de ma leçon d'Histoire, et j'ai voulu la repasser.

—Ah! ah! fit paternellement l'autre personnage avec un bon sourire.

—A présent, continua l'enfant, je suis sûr de ma leçon, et je saurai bien la rapporter à mon maître de classe sans en échapper une virgule.

Et il y avait un certain orgueil satisfait dans cette réponse de l'adolescent. C'était un jeune gars canadien, orphelin de père et de mère... ou plutôt on lui connaissait aucun parent, et un profond mystère entourait sa naissance. Il avait tout au plus quinze ans. Il était de belle taille déjà, une taille mince et droite que serrait presque élégamment une petite soutanelle noire. Sous son bras gauche et contre son flanc souple il tenait serrés précieusement des livres qu'une cotonnade grisâtre enveloppait. Et sur ce paquet souvent son regard s'abaissait avec une sorte de tendresse ravie; de son oeil bleu sombre jaillissaient, à ces moments, des rayonnements de plaisir, des effluves de joie mystérieuse. Il devait les aimer gros ces livres, et il les aimait, à la vérité, profondément, puisqu'ils constituaient le bonheur de sa jeunesse. On pouvait voir que les connaissances qu'il y puisait l'enivraient et lui ouvraient dans la vie terrestre des horizons nouveaux et larges dont sa jeune intelligence demeurait tout éblouie. Sa physionomie ouverte étincelait, et sous la couche d'une certaine timidité on pouvait voir naître l'énergie, l'audace et la hardiesse. Malgré ce point d'orgueil naïf qui déjà tourmentait son cerveau et son cœur à mesure qu'il grandissait en science, le collégien demeurait modeste et courtois, et l'on pouvait le constater à la déférence et l'admiration qu'il manifestait à l'égard de l'autre personnage.

Celui-ci était un vieillard, de taille moyenne. Ses longs cheveux blancs pouvaient indiquer son âge sans qu'il fût besoin de le lui demander. Mais lui n'avait nulle honte à le dire: il portait aisément ses soixante-dix ans. Il les portait si aisément qu'on ne les lui aurait pas donnés. Son visage, sans rides encore, était replet et légèrement rosé aux joues. L'oeil était clair et vif, un oeil bleu pâle au fond duquel on lisait la bonté et l'honnêteté. Son regard était, comme ses lèvres, souriant, hormis, de temps à autre, une ombre d'amertume qui s'y glissait furtivement. A tout prendre, ce personnage âgé de soixante-dix

ans était tout au plus un jeune vieillard. Il possédait en outre la souplesse et la vigueur de ses anciens quarante ans. Sa voix conservait tout le timbre clair et sonore de la jeunesse.

Lorsque ce personnage passait par les rues de Québec, il était salué tout aussi bas que l'était le gouverneur du pays, M. de Frontenac. C'est qu'il avait un air distingué et affable qui invitait le respect. Sans avoir la mise d'un grand gentilhomme, il était vêtu avec beaucoup de soin et portait des étoffes de la meilleure valeur. Sous un grand manteau de velours noir il portait une longue houpelande brune; une culotte de soie noire, des bas violets et des souliers noirs à boucles d'argent terminaient son vêtement. Un chapeau de feutre de forme ronde sans ornement coiffait sa tête. Hors de son logis, il tenait toujours dans sa main une longue canne à pomme d'or sur laquelle il s'appuyait de temps en temps pour marcher.

La finesse de ses traits, le sourire doux et un peu mélancolique de ses lèvres, la suavité de sa voix lui donnaient un peu l'air monastique. Chose certaine, on pouvait le prendre ou pour un bourgeois à l'aise ou un personnage de la petite noblesse.

Bourgeois à l'aise?... Oui... c'était un ancien boulanger qui avait pour nom Jean Colonnier, mais qu'on n'appelait plus depuis de longues années que Maître Jean tout court.

Il poursuivit l'entretien commencé avec l'écolier.

—Et dis-moi, mon ami, interrogea-t-il, quelle est ta leçon d'Histoire pour ce matin?

—Le passage du Rubicon par César! répondit sur un ton sûr et fier le collégien.

—Ah! ah! fit distraitemment le vieillard en frappant légèrement le pavé de la rue de sa canne à pomme d'or. Et ce Rubicon, fit-il, aussitôt, ton César l'a-t-il passé?

—Oh! oui, Maître Jean, et avec un seul nautonier! s'écria vivement l'écolier.

—Avec un seul nautonier!... fit admirativement le vieillard. Vertubleu! ce César était donc un grand homme?

—Ah! oui, Maître Jean, un grand grand homme... Mais, ajouta-t-il aussitôt avec un bel accent de fierté, pas aussi grand que notre grand Roi!

Le vieillard esquisssa un large sourire.

—Bon! bon! dit-il en tapotant la joue blême de l'adolescent, voilà bien une belle et bonne parole à l'adresse de ton souverain, mon Louison, et cela me prouve que tu as de la fierté de sang et de race. Eh bien! va, je ne veux pas te retenir plus longtemps et encore moins encourir les reproches de tes maîtres; car cette fois tu seras bien, et par ma faute, six minutes en retard. Va, Louison, et continue de bien apprendre l'histoire des grands hommes, puisque dans la vie de ces grands hommes il est pour le jeune homme plus d'une grande et bonne leçon à apprendre.

L'écolier salua le vieillard en enlevant son petit chapeau et d'un pas léger et hâtif poursuivit son chemin vers le Collège des Jésuites.

Durant une minute le vieillard le regarda aller d'un oeil paternel et rêveur, puis il reprit tranquillement sa marche. Il se trouvait aux

abords de la porte de la Basse-Ville où du peuple, rassemblé par groupes, s'entretenait avec animation et en gesticulant. Depuis le matin une lugubre histoire courait toute la ville. On disait que, le soir précédent, un malandrin avait violenté une jeune fille, une enfant de pas plus de dix ans, et qu'il avait tenté ensuite de rançonner les parents. Mais le guet, prévenu à temps, avait mis la main au collet de l'individu. Traîné devant le gouverneur, l'intendant et le procureur-royal le malandrin avait été séance tenante condamné à mourir la hart au col à la potence qu'on voyait dressée au pied de la rue Sault-au-Matelot.

Maître Jean entendit bien parler du malandrin et de sa condamnation à mort, mais il n'y prit nullement garde. Il pensait à d'autres choses probablement. Il entendit cependant des hommes et des femmes le saluer respectueusement:

—Bien le bonjour, Maître Jean!

—Merci, mes amis, répondait le vieillard avec son bon sourire. Que Dieu vous garde ainsi que notre roi et notre gouverneur!

Et il continua son chemin dans la rue du Palais.

Parmi les groupes de peuple on s'était tu à l'approche du vieillard; mais dès qu'il se fut éloigné, les conversations et commentaires sur l'événement du jour recommencèrent de plus belle. C'était, en effet, un événement dans la ville que cette affaire de malandrin accusé de tentative de viol. Les affaires de ce genre étaient très rares: on n'en avait connu que deux encore. Et il était très rare aussi qu'il fût donné au peuple d'assister à une exécution judiciaire. On s'en donnait donc du meilleur gré, et c'était un vrai plaisir de parler de l'affaire... et d'une affaire dont on ignorait tous les détails. Qu'importe! on savait une chose certaine: ce jour-là, quand viendrait la brune, un malandrin quelconque, un inconnu, un violateur allait être exécuté aux "Fourches patibulaires"... cela suffisait. Seulement, on avait hâte au soir. Le spectacle était si rare qu'on ne le manquerait pas, et à mesure que grandissait le jour l'impatience croissait.

Mais suivons Maître Jean.

Après avoir descendu la rue du Palais, il s'était engagé dans une rue sombre, étroite et tortueuse en laquelle prenaient leurs ébats des enfants en bas âge... on pouvait même voir des marmots qui, incapables de se tenir sur leurs petites jambes, se traînaient sur les mains et les genoux. Tout ce petit monde, naturellement, à la vue du promeneur solitaire, prenait la poudre d'escampette. Les femmes dans la rue ou sur le pas des portes, saluaient poliment le passant.

—Bien le bonjour, Maître Jean!

—A vous pareillement, bonnes amies!

Et le vieillard, toujours souriant, poursuivait sa route. Or ces femmes étaient en train, elles aussi, de commenter la "grosse affaire". Et Maître Jean, tout en marchant, put saisir des lambeaux de conversation. L'une des femmes qui l'avait salué disait à une voisine, plus haut qu'il n'était peut-être nécessaire:

—Ce sera encore une bonne besogne pour Mathurin le Bourreau!

—Ah! oui, Mathurin le Bourreau... faisait l'autre. Le pauvre homme!... il doit joliment languir dans son trou, car voilà bien quatre mois qu'il n'a pas tissé de corde!

Maitre Jean sourit en entendant ces paroles et il continua de marcher.

Il traversa la rue Sault-an-Matelot. Là, à sa gauche, il aperçut la lugubre silhouette de l'instrument de supplice. Là, près ou autour de cet instrument, personne, naturellement. Une crainte superstitieuse éloignait de cet endroit sinistre les honnêtes gens et les bons citoyens.

Le gibet se dressait dans un endroit désert et non loin des premières jetées du fleuve Saint-Laurent. Si ce gibet n'avait pas l'imposante physionomie des potences du roi Louis X le Querelleur, il n'en avait pas moins un aspect farouche. Ce n'était pas non plus une énorme maçonnerie décorée de chaînes et de poutres comme le célèbre Montfaucon, non... c'était plus simple. C'étaient: quatre poteaux enfoncés dans le sol, sur le sommet desquels reposaient deux poutres transversales, lesquelles soutenaient à leur tour quatre autres poutres longitudinales. C'est autour des poutres longitudinales qu'on passait la corde. On pouvait en voir plusieurs bouts qui pendaient encore... ils pendaient, noirâtres, effiloqués, et balancés par le vent; ce n'étaient plus, à vrai dire, que des bouts de corde pourrie. Sous les poutres et entre les quatre poteaux, qui formaient un carré, on avait élevé une plateforme d'environ quatre pieds de hauteur, et à cette plateforme l'on montait par un escalier de six marches. Comme on le voit, cet instrument de mort "légale" n'était pas très compliqué et n'offrait pas une apparence bien bien "mortelle". Ce qui rendait la vue de ces "bois justiciers" plus farouche et repoussante, c'était pour la raison que le nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, M. de Frontenac, et dès son arrivée au pays, les avait fait peindre de rouge, alors qu'auparavant ils étaient peints en noir. Or ce rouge — un rouge sang — impressionnait malement les citadins et, surtout, ceux qui se sentaient fautifs. Si par hasard la nécessité obligeait de passer dans l'ombre de ce gibet, on évitait avec grand soin de le regarder. Et alors aussi l'on pressait le pas et l'on sentait sur sa chair courir le petit frisson froid de l'horreur. Beaucoup de gens, en ces circonstances, fermaient les yeux et se signaient...

Maitre Jean, lui, n'accéléra pas le moindre de sa marche paisible, il ne ferma pas les yeux et ne se signa point non plus. Il regarda le gibet, ou, plus justement, il lui jeta un long regard... Et comme si ce regard eût vu pendre une forme humaine au bout de l'un de ces câbles que faisait balloter la brise du Saint-Laurent, ses yeux bons et doux s'emplirent d'une ombre de pitié.

Ayant franchi la rue Sault-au-Matelot et contourné l'angle d'une ruelle où se balançait l'enseigne d'un cabaretier, Maitre Jean s'engagea dans cette ruelle. La ruelle était si étroite qu'elle en était très obscure. La solitude y régnait: là, nul enfant, nulle femme... personne. Hormis quel-

que rare charrette qui passait en cahotant, on eût pensé que cette ruelle était tout à fait inhabitée. Elle était bordée de chaque côté de masure à l'air le plus piteux du monde, et pas une boutique, hormis celle d'un savetier, et pas une taverne. C'était une rue des pauvres...

Maitre Jean marchait toujours de son même pas égal et suivait le milieu de la chaussée qui, çà et là, était coupée par un ruisseau encombré de toutes espèces de déchets. Souvent il montait à l'odorat de Maitre Jean des odeurs peu odorantes; mais il paraissait n'en faire nul cas; seulement, il avait soin de ne pas poser ses souliers dans les flaques de boue grise qui très souvent se posaient sur son passage.

Un peu plus loin, le vieillard obliqua brusquement sur sa droite et s'enfonça, sans hésiter une seconde, dans une sorte d'impasse sombre et malpropre au fond de laquelle reposait le plus paisiblement du monde une bicoque à l'air sordide et lugubre.

Ce qui lui donnait cet air funèbre, c'était la couleur dont on l'avait revêtue: ses planches étaient rouges, du même rouge sang que le gibet de la rue Sault-au-Matelot. La bicoque possédait, pour en éclairer l'intérieur, au jour, deux petites fenêtres que fermaient des volets peints en noir... un noir de mort! La porte, unique, portait la couleur du jaune safran, et, pour paraître luxueuse sans doute, elle s'agrémentait d'un bel oeil-de-boeuf solidement grillagé. Au surplus, cette porte offrait un caractère bourgeois: ses panneaux — quatre en tout — étaient bellement sculptés de figures... mais de figures terribles: ici une roue sur laquelle un malheureux se trouvait attaché... là, une potence à laquelle pendait lamentablement un malandrin. Porte curieuse et macabre à la fois, laquelle, de nos jours, vaudrait un million pour compléter la collection d'un de nos musées. Et il y avait encore bien d'autres figures ou images que le temps avait fini par user. Chose plus curieuse que la porte elle-même, celle-ci n'attirait aucunement la curiosité... plus que cela, l'impasse repoussait et jamais, ou, du moins, très rarement, voyait-on un homme assez hardi pour s'y aventurer.

Pourtant, Maitre Jean ne parut pas éprouver de répugnance ou d'effroi à y conduire ses pas. Il entra là comme chez lui. Mais si des gens du voisinage l'eussent vu, par hasard, pénétrer dans cette impasse, ils se seraient signés de suite avec effroi et n'auraient pas manqué de se demander non sans le plus bel étonnement:

—Par tous les saints du Paradis! que va faire Maitre Jean chez Mathurin le Bourreau?

C'est là, en effet, que vivait, seul et solitaire comme un lépreux antique, l'exécuteur des hautes oeuvres royales... celui qu'on appelait Mathurin le Bourreau.

Un moment, Maitre Jean considéra la bicoque, les panneaux si bizarrement sculptés et les volets noirs. Quoique les volets fussent fermés, il y avait un signe évident que le maître de céans était debout, car la cheminée fumait doucement. Mais nul bruit au dedans. Qu'importe! Le visiteur frappa la porte de la pomme d'or de sa canne.

Un grognement indistinct partit aussitôt de

l'intérieur, et ce fut tout: nulle main hospitalière et bienveillante ne vint ouvrir l'huis verrouillé.

—Eh bien! eh bien! Mathurin... cria le vieillard d'un accent jovial, redoutes-tu les voleurs et les meurtriers? Voyons, ouvre ta porte et reconnais Maître Jean!

Ces paroles firent naître dans la baraque un nouveau grognement plus accentué, cependant, que le premier. Puis dans le silence de l'impasse et de la mesure on put percevoir le bruit d'un pas lourd, le craquement d'un plancher et, enfin, un grincement de fer. L'oeil-de-boeuf s'ouvrit. Une voix lourde et grossière demanda:

—Ah! ça, vous, pourquoi venez-vous me déranger, ce matin?

Maître Jean put entrevoir dans l'oeil-de-boeuf l'oeil clignotant et morose d'un homme. Il se mit à rire placidement.

—Bon! bon! fit-il, on reconnaît enfin ses amis.. Tout de même, il semble qu'on s'est levé ce matin le gros bout devant?

—Mais non... mais non... Maître Jean, fit de l'autre côté de la porte la voix radoucie de l'homme. Et puis, après... vous ne savez donc pas la nouvelle, Maître Jean?

—Au fait, sourit le vieillard, n'ai-je pas entendu parler de malandrin qu'on va prendre ce soir à la brune?

—Justement. Alors, vous comprenez...

—Mais non, se récria Maître Jean, je ne comprends point.

—Ca, pardi, oui. . . vous comprenez. . .

—Pourquoi je te déränge?

—Et aussi pourquoi je n'ouvre pas ma porte.

—Ah! c'est juste... Ce matin, tu tisses ta corde?

—Et, comme vous le savez, il n'y a que moi pour vous tisser une corde de pendu, et, naturellement, je tiens à garder mon secret.

—Tu te méfies donc de moi?

—Non! non!... mais, voyez-vous, le secret du métier!

—C'est bon, c'est bon, tisse ta corde, Mathurin, tisse-la solidement pour ne pas manquer ton coup!

—Soyez tranquille, Maître Jean, Mathurin le Bourreau ne manque jamais son coup!

Et l'homme derrière la porte se mit à grincer un rire ironique et méchant qui fit blêmir les joues rosées de l'ancien boulanger.

—Et alors, reprit ce dernier, tu connais ton homme?

—Celui que je vais pendre? Non. Mais tout à l'heure, une fois ma corde achevée, j'irai prendre la grosseur de son cou.

—Et tu dis que tu ne sais pas son nom?

—Pas davantage.

—C'est bon, c'est bon, je te laisse, Mathurin. Je te souhaite chance. Salut bien et bonjour!

Le vieillard allait se retirer, quand l'autre l'interpella derrière son oeil-de-boeuf:

—Vous savez, Maître Jean, sans rancune!

—Non, non, pas de rancune... tu me connais!

—Vous serez là, n'est-ce pas? quand je hisserai le malfaiteur?

—O mon Dieu! voilà bien un spectacle qui n'a guère d'attrait pour moi.

—Oui, mais ça ne manque pas d'intérêt. Sa-

vez-vous comment on met la corde au col de l'homme?

—Ma foi, non.

—Eh bien! vous me verrez à l'oeuvre... Vous verrez que je m'y connais, vous verrez. Je peux dire que c'est curieux et joli.

Le même grincement, le même rire résonna derrière la porte, et l'homme ferma brusquement son oeil-de-boeuf.

Maître Jean haussa les épaules avec une sorte d'indulgence et quitta l'impasse.

Il poursuivit sa marche dans la ruelle, tourna plus loin sur une autre ruelle, mais plus large, plus claire et moins sale, et il s'arrêta peu après devant une petite maison, genre baraque encore, mais avec un aspect un tant soit peu coquet à cause du jardinet qui la précédait et où poussait une herbe verte et drue.

Là, encore Maître Jean frappa la porte de sa canne.

Une jeune femme, en jupon rouge et corsage de laine bleue, rougeaude et accorte, les lèvres souriantes sur des dents d'ivoire, vint ouvrir. A la vue du visiteur, elle s'écria avec l'accueil le plus invitant:

—Oh! c'est Maître Jean!... Entrez, entrez, notre logis est le vôtre.

—Ah! ah! belle Chouette, fit le visiteur tout épanoui et riant, je te retrouve ce matin gailarde et flamboyante... Et ton flandrin de mari?...

—Il vient justement de sortir du peautre, Maître Jean, et il enfourne ses jambières pour se rendre à son poste.

—Décidément, ce flandrin de Pinchot porte bien son nom!

—Et voulez-vous savoir, Maître Jean, que voilà bien deux bonnes heures que je le tirelle par sa chemise pour le faire sortir du nid?

Tout en parlant ainsi, la jeune femme riait de bon coeur et s'effaçait pour livrer passage au visiteur.

Comme ce dernier pénétrait dans la maison, qui n'avait qu'une seule et unique pièce, une voix enrouée et lourde encore de sommeil, partant d'un coin plus sombre, dit sur un ton enjoué:

—Ah! bien, Maître Jean, voulez-vous ne pas trop faire le compliment à ma femme?... vous me la gâterez!

—Mais non, mais non, répliqua vivement le vieillard. Une femme comme la tienne, Flandrin, ça ne se gâte point. Est-ce pas vrai, Chouette?

Maître Jean, en même temps, pinça le menton rondet et fosseté de la jeune femme.

Accoutumée à ces familiarités, la jeune femme se borna à rire candidement.

La maisonnette, nous l'avons dit, ne possédait qu'une seule pièce, et tout y était clair et propre. Le plus bel ordre régnait partout. A une extrémité et dans un coin on apercevait un haut lit à colonnades avec un sous-lit en forme de tiroir, et dans ce sous-lit un jeune enfant d'un peu plus d'un an continuait son paisible sommeil. Dans le coin opposé, on voyait un autre lit, mais plus petit, en forme de grabat, propre et blanc. C'est là que couchait le collégien

que Maître Jean, en venant, avait tout à l'heure croisé près de la Porte de la Basse-Ville.

Au centre de la pièce un fourneau pétillait. Sur un côté, une haute et large cheminée se dressait; mais ce matin-là la cheminée était sans feu, le fourneau à lui seul fournissait suffisamment de chaleur. Plus loin, un buffet; ici, une hûche en bois blanc que recouvrait une sorte de tapis de toile jaune; là, une haute armoire... enfin, l'ameublement se terminait par des escabeaux, des bancs et deux bergères larges et profondes.

La jeune femme approcha l'une des bergères près du fourneau et dit, invitant le visiteur:

—Voilà pour vous, Maître Jean.

—Merci, belle et ravissante Chouette, tu es vraiment une fille excellente. Ah! ce chanceux de Pinchot!...

—Et ajoutez bien, Maître Jean: chanceuse de Chouette, fit le maître de la maison en riant. Enfin, poursuivit-il, n'a-t-elle pas eu le choix heureux de mettre la main sur un garçon de mon tempérament?

Et Pinchot riait plus fort, il riait d'un cœur large et généreux. Son rire était joyeusement accordé et soutenu par le rire de la jeune femme. Maître Jean, lui, comme à son habitude, se bornait à sourire.

Qui était ce Pinchot?

Il venait d'une lointaine paroisse de la rive Sud du Saint-Laurent, par en-bas comme on disait, et il était issu d'une famille de paysans canadiens. A l'âge de treize ans, il avait déserté le toit paternel et les champs pour venir se réfugier à Québec, car Pinchot ne possédait aucun goût pour la culture du sol. D'un physique précoce et d'une stature avancée pour son âge — car on lui aurait alors donné dix-huit ans — il s'était jeté dans les rudes métiers. Quelque peu fainéant, par nature, il n'avait pas réussi. Apprenti maçon d'abord, il avait été bientôt renvoyé par son patron, parce que, sur le matin, Pinchot dormait un peu plus que de raison et venait toujours en retard sur le chantier. Là, la patronne l'avait surnommé Flandrin et le nom lui était resté. Quoiqu'il s'appelât en réalité Polydor de par son baptême, on ne l'avait plus appelé par la suite que Flandrin Pinchot. Après avoir été mis à la porte par le maçon, il avait pratiqué tous les métiers jusqu'à l'âge de 25 ans. Alors il avait réussi à obtenir une place de portier au Château Saint-Louis, sous le gouvernement de M. de Mézy. Le métier, quoique peu payant, était facile et bon. Là, Pinchot pouvait dormir tout son soûl, car ses heures de service commençaient à neuf heures du matin pour se terminer à cinq heures du soir. Plus tard, sous M. de Courcelle, il obtint le poste de garde-geôlier en second dans les salles basses du Château, là où l'on enfermait les malandrins, voleurs, escarpes, tire-laine, meurtriers, et tous ceux-là, bref, qui manquaient aux prescriptions de la loi ou contrevenaient aux édits, ordonnances et autres.

Ce poste avait plu particulièrement à Pinchot, parce que son titulaire était investi du droit de porter la rapière et le pistolet; et Pinchot aimait les armes, bien que, à la vérité, il ne se sentit

pas beaucoup d'attrait pour le métier militaire. Mais à quoi bon porter rapière et pistolet, si l'on ne sait se servir adroitement de ces armes? C'est vrai. Seulement, voilà: il n'y avait que deux gardes-geôliers, et le premier, qui se donnait pompeusement le nom de "Capitaine", se trouvait être une sorte de batteur de fer, matamore, capitain, lequel, d'une remarquable habileté aux armes, avait enseigné à Pinchot l'art de manœuvrer. Et lui, Pinchot, qui ne manquait pas de talent, apprit cet art en peu de temps et bientôt il surpassait son maître. Au cours de la dernière année du gouvernement de M. de Courcelle, l'associé de Pinchot avait été trouvé, un matin et sur la place même du Château, baignant dans une mare de sang et trépassé. Bagarre? Non. Car son crâne avait été nettement scalpé, ce qui permit de penser qu'il avait été la victime d'un traître sauvage... un sauvage qui, pour une raison inconnue, avait exercé contre le matamore une sournoise vengeance.

L'événement était banal. On fit enterrer sans façon le batteur de fer, et Pinchot hérita le poste de maître garde-geôlier. De même que son ancien camarade, il prit le titre de capitaine, titre auquel, bien entendu, il n'avait aucun droit. Assez souvent on l'appelait Capitaine Flandrin, et rien ne causait autant de plaisir à ce brave Pinchot. Alors, il se grandissait, redressait la tête et essayait à se donner une physionomie terrible; mais il ne réussissait pas toujours cette mimique, parce qu'il possédait une figure trop bon-enfant, des yeux aux regards trop doux et des lèvres trop portées au rire et au sourire. Car Pinchot se trouva alors l'homme le plus heureux de la terre. Pourtant, il avait un regret: c'est que M. de Frontenac, qui l'avait maintenu à son poste, ne lui eût pas assuré ce capitainat sur bon et valable parchemin.

Pour terminer ce portrait, ajoutons qu'à l'âge de 36 ans, un an après être devenu maître-geôlier, c'est-à-dire durant la première année de l'administration de M. de Frontenac, Pinchot s'était marié. Il avait épousé une orpheline de vingt printemps qui, dès l'âge de dix ans, avait été adoptée par un cabaretier de la Basse-Ville. Et aujourd'hui, en cette année 1674, Pinchot se voyait père, ce dont il s'honorait grandement. Pourtant, Pinchot était père depuis pas moins de onze ans, mais père adoptif seulement, et père adoptif de ce jeune collégien, dont on ne savait pas l'âge précis, que Maître Jean avait ce matin-là croisé sur son chemin. Onze ans passés, une vieille femme, voisine de Pinchot, avait quitté la terre et laissé seul un garçonnet d'environ quatre ou cinq ans. Tout ce que savait Pinchot, c'est que cette vieille femme avait elle-même adopté l'enfant dont on ignorait les parents. Pinchot, qui était généreux, prit l'enfant sous sa protection... le petit Louison, comme on l'appelait. Pinchot lui donna son nom. Puis, moyennant quelques sols chaque semaine, il obtint les services d'une femme du voisinage pour tenir la maisonnette et veiller sur le petit. Plus de dix années après Pinchot épousait cette fille adoptive du cabaretier à laquelle on avait donné le surnom de Chouette, mais qui, de son vrai nom, s'appelait Jeanne-Marie Audelaire. De même que le surnom de Flandrin était resté à Pin-

chot, la jeune femme de ce dernier conserva celui de Chouette.

La jeune femme avait connu et aimé Louison deux années avant son mariage avec Flandrin Pinchot. Après son mariage, elle le traita avec autant de tendresse que s'il eût été son propre fils, et lui, Louison, apprit bientôt à aimer cette jeune femme comme il aurait aimé sa mère.

Maître Jean connaissait à peu près tous les antécédents de cette petite famille; mais, tout comme les parents adoptifs de Louison, il ignorait de ce dernier complètement l'origine. D'où pouvait donc venir cet orphelin? Pinchot, qui n'était pas très curieux, ne se l'était peut-être jamais demandé. Mais Maître Jean, lui, dès le premier jour où il avait vu Louison, s'était posé cette question. Puis, avec le temps qui passe, la question lui revenait sans cesse et avec toujours plus d'insistance. C'est que Maître Jean avait de suite trouvé une ressemblance à cet adolescent... une ressemblance qui lui avait rappelé de doux et cruels souvenirs à la fois. Louison, on s'en doute, n'avait nullement les traits de ses parents adoptifs. Il possédait des traits plus fins, plus délicats. Il avait en outre les cheveux d'un blond doux, tandis que Pinchot avait les cheveux noirs et rudes et que sa femme portait des cheveux d'un brun très fort. La différence était frappante entre Louison et le marmot né de Pinchot: le jeune enfant avait la crinière de son père, épaisse et noire. Au surplus, Louison était d'un tempérament tout à fait différent encore de celui de Pinchot et sa femme. Ceux-ci étaient plutôt loquaces, gais et rieurs. Louison était quelque peu taciturne, et souvent ses traits se recouvraient d'une douce mélancolie. Autre différence notable: Pinchot et sa femme, nés tous deux du peuple et sans instruction, possédaient des manières grossières, c'est-à-dire de ces manières de sans- façon et de laisser-aller; tandis, au contraire, qu'on remarquait chez l'écolier, une dignité de maintien, une retenue dans le langage, et, en général, une certaine distinction de manières. Il est vrai que Louison allait au collège depuis près de quatre ans et qu'il y acquérait l'instruction et les manières. N'importe! cet orphelin tracassait l'esprit de l'ancien boulanger, et celui-ci se promettait de tout faire pour déchiffrer l'énigme qui l'intriguait.

Pour en revenir à notre récit, Maître Jean arrivait donc, ce matin de mai 1674, dans une maison qui était comme la sienne. Comme nous l'avons vu, il y était reçu comme le meilleur des amis, sinon comme un bon vieux père qu'on aime et qu'on vénère.

Il avait accepté la bergère offerte, déposé son chapeau sur le plancher près de son siège et gardé sa canne à pomme d'or sur laquelle il tenait ses deux mains appuyées. Dans cette posture, il considérait avec un regard attendri cet intérieur qui lui paraissait le plus heureux du monde. Maître Jean voyait là l'image du parfait bonheur, même dans cet humble logis où la richesse et le superflu n'existaient point. Ce qui lui faisait penser qu'on peut vivre heureux sans posséder nécessairement des coffres bourrés d'écus d'or et d'argent. Là, un homme aimait sa femme et ses enfants; là, une jeune femme chéris-

sait son mari, ce qu'on ne voit plus guère dans nos sociétés modernes avec la femelle émancipée. Et Maître Jean, en contemplant ce tableau charmant et comme enluminé, se souvenait peut-être d'un passé où le même charme et le même bonheur avaient présidé à son existence. Hélas! les infortunes et les malheurs étaient survenus... Oh! comme il souhaitait, en son tréfonds, que ces deux braves cœurs qui l'accueillaient avec tant de respect et d'amitié fussent dans l'avenir exempts des orages et des tempêtes que lui avait traversés!

Tandis que Pinchot achevait de passer ses jambières de cuir noir, Maître Jean demeurait rêveur.

Enfin, Pinchot se dressa sur ses hautes jambes et dit à sa femme:

—Chouette, il faut servir à Maître Jean une tassée de vin. Moi, je me contenterai peut-être rien que d'une miche de pain. Je devrai manger sur le pouce, si je ne veux pas être en retard à mon poste au Château.

La jeune femme s'empressa d'obéir aux ordres du maître.

Pinchot s'étira, bailla sans cérémonie et alla s'asseoir près de Maître Jean, disant:

—J'aurais bien dormi une autre petite heure...

Maître Jean esquissa un sourire, mais garda le silence. La Chouette, près d'une table bien garnie plus loin, préparait du vin et un léger goûter.

Le vieillard qui la regardait faire, dit:

—Pour moi, Chouette, le vin me suffira... je dois avouer que je n'ai pas faim... pas la moindre faim.

—En ce cas, Maître Jean, voici votre vin....

La jeune femme apporta vivement une grande tasse de pierre remplie d'un beau vin rouge. Puis, elle retourna à la table pour revenir ensuite avec une autre tasse de vin et un morceau de fromage étendu sur une tranche de pain qu'elle servit à son mari. Maître Jean, toujours silencieux, se mit à déguster lentement son vin. Pinchot vida d'abord la moitié de sa tasse, puis se mit à manger son pain et son fromage à bouchées énormes.

Après un moment de silence, le vieillard reprit l'entretien. Il avait tout à coup perdu son sourire suave, ce qui était assez rare.

—Pinchot, mon ami, dit-il sourdement et d'une voix qu'on aurait dit émue, je désire te demander un éclaircissement... ou plutôt je voudrais que tu satisfasses autant que possible à ma curiosité.

Flandrin Pinchot avait levé un oeil lourd et surpris sur le visage devenu grave de son visiteur, puis il avait interrompu son mâchonnement pour demeurer l'air interrogatif.

—Je n'ai pas l'habitude de faire le curieux, reprit Maître Jean en retrouvant une ombre de son sourire, et c'est pourquoi tu sauras me pardonner si, pour une fois, j'ai l'air d'être indiscret. Depuis longtemps, tu le sais et ta femme aussi, je m'intéresse à ton fils adoptif, et tu t'imagines bien encore que je l'aime comme s'il était de mon sang. Veux-tu me dire son histoire... ou plutôt son origine?

La surprise de Pinchot parut se muer en une sorte d'hébétement comique.

—Son origine? bafouilla-t-il, la bouche pleine encore, comme s'il n'eût pas très bien compris la pensée de son interlocuteur.

—Oui... où il est né ton Louison? Quels étaient ses parents?

Flandrin Pinchot demeura dans son hébété, mais il mâchonna aussitôt avec ardeur tout en continuant de considérer Maître Jean avec "son air sans comprendre".

Maître Jean amplifia son sourire et reprit:

—Je ne t'ai jamais posé la question, parce que, à t'entendre parler par ci par là, toi et, quelquefois aussi ta femme, j'ai deviné que tu ne savais pas grand'chose sur ce compte-là. Pourtant, tu dois avoir quelques indices... voyons!

Flandrin avala avec effort pain et fromage à demi mastiqués seulement et, avec un hoquet, répondit:

—Dame! quels indices peut-on avoir, Chouette et moi. On n'en a qu'un: que Louison n'a pas de parents, vous le savez bien, et qu'on ne sait pas où il est né.

Alors Pinchot put lui faire la petite histoire de cette vieille voisine qui avait adopté l'enfant, avant que lui-même n'en prit charge.

—Il était peut-être l'enfant de cette femme... de cette voisine?...

—Mais non, ne croyez pas, Maître Jean. Elle était beaucoup trop vieille... soixante-dix ans dans le moins... pour avoir un enfant de quatre ou cinq ans. Je ne sais qu'une chose, Maître Jean, c'est que ma voisine avait reçu cet enfant trois ans auparavant d'un inconnu qui lui avait remis une somme d'argent suffisante pour élever l'enfant durant quelques années.

—Tu ne sais pas autre chose?

—Non, Maître Jean. Je vous l'ai dit, c'est tout ce que je sais sur le compte de Louison.

Le vieillard garda le silence et parut réfléchir.

Pinchot acheva son fromage et sa tasse de vin et se leva brusquement en déclarant:

—Bon! voici l'heure d'aller au poste.

Il regardait une pendule accrochée au mur.

—Veux-tu une autre tasse de vin? interrogea la Chouette.

—Non, Chouette, j'en ai assez. Vous, Maître Jean, continua-t-il, vous allez m'excuser... la Chouette vous tiendra compagnie!

—Non! non! fit le vieillard avec vivacité, je ne veux pas faire passer le temps à ta femme. Je t'accompagne, Flandrin, tout en regagnant mon logis.

—C'est bon, venez.

Pinchot avait glissé une longue rapière à sa ceinture, enfoncé un large chapeau à plume sur sa tête, jeté une cape grise sur ses épaules, et déjà il gagnait la porte.

Maître Jean fit ses adieux à la jeune femme et marcha à son tour vers la porte. Mais là, Pinchot s'était subitement retourné pour s'écrier:

—Bon! qu'allais-je oublier, sang-de-boeuf!

Il fit un bond vers sa femme, la saisit sous les bras, l'éleva jusqu'à lui, car il avait bien un bon pied et demi de taille de plus qu'elle, et il l'embrassa fortement sur les deux joues.

—Voyons, dit-il en même temps sur un ton bourru, sois bonne femme, Chouette, jusqu'à ce que je revienne!

Sur ce, il sortit précipitamment et s'en alla vers la haute-ville à grandes enjambées. Maître Jean, après l'avoir suivi durant quelques minutes, le laissa aller seul et s'arrêta à bout d'haleine.

—Quelles jambes il a ce Flandrin!... murmura-t-il.

Puis, ayant repris vent, Maître Jean continua sa route pour rentrer peu après en son logis au bout de la rue Saint-Louis.

II

UNE COURTE HISTOIRE DE MAÎTRE JEAN.

Le logis de Maître Jean n'était ni grand ni riche. C'était une petite maison à comble et pignons pointus comprenant quatre pièces et un grenier. On entra dans une salle commune assez spacieuse. A droite était la chambre du maître du logis, et au fond se trouvaient la cuisine et la chambre de la cuisinière.

Lorsque le vieillard pénétra dans sa maison, une voix de femme partant de la cuisine dont la porte se trouvait légèrement entre-baillée demanda:

—C'est vous, Maître Jean?... Le déjeuner vous attend!

—Laisse-le attendre encore, ma bonne Mélie, je le mangerai sur l'heure de midi. Là, à présent, je n'ai pas faim.

—Au moins un verre de vin, Maître Jean?

—Non, pas de vin non plus; j'ai bu une tassée chez Flandrin Pinchot.

Et, sans plus, Maître Jean pénétra dans sa chambre dont il referma soigneusement la porte.

Là, le vieillard n'avait plus son sourire, et une sombre inquiétude paraissait le tourmenter. Son visage avait pâli et ses traits s'étaient légèrement contractés. Il posa son chapeau sur une table, sa canne à pomme d'or dans un coin et il alla s'asseoir dans un large fauteuil sans songer à retirer son manteau. Il laissa tomber sa tête et ses longs cheveux blancs sur le dossier, ferma les yeux et demeura abîmé dans une longue rêverie.

La chambre était grande, claire, et propre. Un grand lit occupait l'un des angles. Dans un autre angle se dressait une haute armoire à linge. Puis là, une table avec un nécessaire à toilette. Ici, un grand coffre de chêne bardé de fer et cadenassé. Quelques images aux murs achevaient la décoration.

Maître Jean demeura plongé dans sa méditation une bonne heure. Il ouvrit les yeux, passa une main blême sur ses paupières et regarda le ciel par une haute croisée. On ne pouvait voir par cette croisée que du ciel, des arbres qui commençaient à faire leurs feuilles, et un peu plus loin, à travers une éclaircie, une partie des murs de la ville.

Il murmura:

—Comment vais-je pouvoir pénétrer ce mystère?...

Il se leva, marcha vers le coffre, l'ouvrit et y prit un portrait tout encadré, le portrait d'une jeune fille ou d'une jeune femme. Le peintre y avait mis ses couleurs les plus vraies, et la

jeune femme, qu'on voyait à demi allongée sur un divan, avait une magnifique tête blonde, des yeux bleus d'une pureté angélique, un sourire — celui de Maître Jean — sur les lèvres les plus rouges qui fussent, et une taille de déesse. C'était une belle... très belle enfant, car le peintre avait réussi à lui donner un air de jeunesse qui pouvait tromper le regard le mieux exercé.

Debout près du coffre, Maître Jean examinait cette image. Après un assez long moment il murmura encore :

— Oh!... si c'était son enfant!...

Des larmes perlèrent sous les paupières du vieillard, lorsqu'il ajouta, comme s'il eût parlé à quelqu'un qui l'écoutait :

— Malheureuse! malheureuse!... si tu avais écouté ton père...

Tout à coup, il chancela... Puis il ferma les yeux en échappant le portrait. Il voulut regagner son fauteuil, car il était tout étourdi... Mais après deux pas mal sûrs il s'affaissa lourdement sur le plancher que couvrait un tapis de laine. Sa chute fit un certain bruit, car, aussitôt après, quelqu'un frappait dans la porte et une voix appelait :

— Maître Jean! Maître Jean!...

Pas de réponse, car le vieillard paraissait inanimé.

La porte s'ouvrit doucement pour laisser paraître le visage inquiet d'une femme d'âge mûr : c'était la cuisinière.

A la vue de son maître inanimé sur le plancher, elle se précipita et s'agenouilla près de lui, criant :

— Maître Jean! Maître Jean! revenez à vous!

Elle frictionna ses mains livides et presque rigides.

Soudain, son regard fut attiré par le portrait qui, à deux pas plus loin, gisait aussi sur le tapis de la chambre.

— Ah! fit la cuisinière avec une sorte d'ailleur, c'est encore ce portrait, je gage, qui a failli le tuer!

Car déjà Maître Jean bougeait et reprenait connaissance. Il sourit à la vue de sa servante et dit d'une voix faible :

— C'est cet étourdissement qui m'a repris, Mélie. Mais ça va se passer encore une fois. Aide-moi à me relever et conduis-moi dans la salle près du feu, car il me semble que j'ai froid.

En effet, il grelottait.

Sans mot dire la servante le conduisit à une bergère placée près de l'âtre de la salle commune. Elle attisa le feu mourant, et peu après les flammes hautes répandirent une bonne chaleur.

— Etes-vous mieux? interrogea-t-elle avec compassion.

— Oui, un peu.

— Voulez-vous du vin?

— Oui, un peu de vin, ma bonne Mélie.

Celle-ci passa vivement dans la cuisine et revint avec une tasse remplie de vin. Le vieillard, contre son habitude, vida la tasse d'un trait. Une minute, il demeura silencieux. Puis il dit en retrouvant son sourire candide :

— Là, je deviens mieux, Mélie. Tiens! va porter cette tasse à la cuisine.

— Encore une tasse... une demi?...

— Non! non! c'est assez.

— Vous ne désirez plus rien?

— Non, rien. Si tu veux seulement aller me chercher un oreiller dans ma chambre?...

— C'est bon, j'y vais. Et que ferai-je du portrait qui est par terre dans votre chambre?

— Le portrait? fit le vieillard avec surprise. Ah! c'est vrai... le portrait! Tu l'as donc vu?

— Si je l'ai vu... il a bien fallu que je le voie! Et puis, je lui en veux à ce portrait, car voilà bien trois fois déjà qu'il vous cause ces chavirements! Vous ne me direz donc jamais...

— Ah! ma bonne Mélie, interrompit le vieillard, ne m'en veuille pas si j'ai toujours gardé le silence. Non que j'aie manqué de confiance en toi, mais la chose me paraissait trop douloureuse à dire. Mais, enfin, peut-être vaudra-t-il mieux que je me décharge de ce secret trop lourd. Tiens! Mélie, va remplir la tasse et reviens, je te conterai l'histoire.

Quelques minutes après Maître Jean, tout en dégustant sa deuxième tasse de vin, parlait ainsi :

— Mélie, je l'ai dit, l'histoire est triste et douloureuse, et je me demande si j'aurai la force ou le courage de la raconter jusqu'au bout. Voilà dix ans que tu veilles sur moi avec le plus grand dévouement, et du jour où tu es venue te mettre à mon service, tu m'as cru célibataire... un vieux célibataire à qui la femme a toujours paru causer une sorte de répugnance. Tu n'as pas été seule à vivre avec cette pensée, beaucoup de gens ont la certitude que je ne me suis jamais marié. Mélie, sache-le enfin, j'ai eu femme un jour, et une femme qui fut dans toute la vérité ce qu'on appelle "l'ange du foyer", Hélas! durant le rude hiver de 1645, alors que j'habitais Ville-Marie où j'étais maître-boulangier, je perdus ma compagne que le scorbut emporta en l'espace de quelques jours. Cette perte faillit me tuer, car il n'est pas possible à nul homme d'aimer une femme plus que j'ai aimé la mienne. Si je survécus à ce malheur, c'est que ma bonne femme m'avait laissé un petit trésor, une fillette aimante et gentille âgée de quatre ans. C'était le portrait de sa mère, et cette enfant fut mon salut. Je retrouvai courage et espoir, et je décidai de consacrer tous mes labeurs et toute ma tendresse pour assurer le bonheur futur de mon enfant. A cette époque je possédais déjà une petite fortune qui pouvait me permettre d'abandonner le métier et de vivre de mes rentes. Pourtant, je tins bon quatre autres années. A la fin, le souvenir de ma chère femme m'était si cruel que je résolus d'abandonner la maison où nous avions été si heureux et où elle avait rendu le dernier soupir. J'avais trouvé un acquéreur qui décida d'acheter et la maison et la boutique. Je lui transportai mes affaires, et, pour échapper au souvenir trop douloureux qui me hantait sans cesse, j'allai me fixer aux Trois-Rivières. Là, je confiai ma fillette aux Ursulines, bien que je fusse un adhérent à la Réforme. Mais j'avais promis à ma femme, qui était une ardente catholique, que j'élèverais notre fillette dans la religion romaine. Moi, quoique je fusse du parti Calviniste, je ne m'occupais jamais des questions religieuses, et jamais avec ma femme, que je laissais entière-

ment libre en ces matières, je n'abordai les controverses.

—Tout alla bien jusqu'au jour où Sévérine atteignit ses quatorze ans. Dans l'été de 1660, nous reçûmes la visite du fils d'un de mes amis de Ville-Marie. Cet ami était lancé depuis longtemps dans le commerce des draps duquel il ne semblait pas tirer grand profits. Il est vrai que son jeune fils dépensait largement... trop largement peut-être. J'avais connu ce jeune homme alors qu'il n'était encore qu'un adolescent d'une quinzaine d'années. En 1660, c'était un beau et grand jeune homme, instruit, mais, malheureusement, comme je pus l'apprendre peu après, fort dissipé. Durant le mois qu'il passa chez nous, il s'éprit d'amitié pour ma fillette. Il faut te dire, Mélie, qu'à l'âge de 14 ans Sévérine était déjà une petite personne sérieuse à laquelle, naturellement, il manquait l'expérience du monde et de la vie. Un jour, après le départ de notre visiteur, Sévérine me confia qu'elle aimait René Le Chêneau, c'était le nom de ce jeune homme. Ma surprise fut grande. Je fis entendre à Sévérine qu'elle était un peu trop jeune pour prendre mari. Elle riposta que sa mère s'était mariée à quinze ans. C'était vrai. Je dois confesser qu'à ce moment mon égoïsme parlait plus fort que ma raison. Que vais-je devenir, me demandais-je, une fois ma fille partie? Même si le parti m'eût été convenable, j'aurais tenté de dissuader Sévérine. Mais d'un côté, au sujet du mariage projeté, j'avais raison, car je savais que Le Chêneau était un dissipé, et il me répugnait de voir ma fille lier sa destinée à ce garçon. Je lui confiai ce que j'avais appris sur la conduite de celui sur qui elle avait jeté son dévolu. Cette révélation la refroidit. Un mois après, elle déclarait à Le Chêneau, qui était revenu nous faire une autre visite, qu'elle ne pouvait l'accepter pour époux. Il partit furieux et en proférant des menaces. Sur ces entrefaites j'appris qu'il avait abandonné sa famille et qu'il se trouvait sans sou ni maille et sans feu ni lieu. J'étais content. Mais de ce jour Sévérine perdit sa gaieté, et elle devint taciturne et rêveuse. Elle repoussa ensuite tous les jeunes hommes que son charme et sa beauté attiraient. J'en souffris beaucoup, mais sans me douter que j'allais souffrir bien davantage encore.

J'abrégérai en disant que six mois plus tard, alors que j'avais dû faire un voyage à Ville-Marie pour y régler quelques vieilles affaires, Sévérine désertait ma maison. En revenant de voyage et après quatre semaines d'absence, je trouvai ma maison abandonnée. Une lettre de Sévérine m'annonçait qu'elle devenait l'épouse de Le Chêneau et qu'elle le suivait en pays étranger...

Voilà toute l'histoire, Mélie, toute, hormis le chagrin et la douleur qui n'ont cessé depuis de torturer mon vieux cœur de père. Qu'est devenue Sévérine? Jamais je n'ai pu le savoir, et j'ai pensé qu'elle avait pris la route de France avec son suborneur. Tout ce qui me reste d'elle, c'est ce cruel souvenir et ce portrait que je fis peindre lorsque Sévérine atteignait ses treize ans. Cette image de ma fille, jamais je ne peux la regarder sans me trouver mal.

Après avoir raconté cet épisode de sa vie, Maître Jean se tut. Sur son visage s'était répandu le voile de la plus grande tristesse.

Le silence demeura quelques minutes entre ces deux personnages, puis Mélie fit entendre ces paroles.

—Maître Jean, si votre fille ne vous a jamais donné de ses nouvelles, c'est qu'elle ne vous aimait pas bien bien. Alors, je ne vois pas pourquoi vous continueriez à vous faire de la bile à son sujet. Pour moi, il me semble que c'est une ingratitude qui ne mérite pas qu'on la regrette!

—Ah! Mélie, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est qu'un cœur de père ou de mère. Jamais je ne pourrai oublier ma fille, le voudrais-je de toute ma volonté, et je sens que je serai un misérable le reste de mes jours. Il y a dans mon cœur un vide qui fait mal, et à nous de combler ce vide...

Le vieillard s'interrompit pour laisser se dégager un soupir lointain et tout plein de regrets et de désespérance.

Mélie était vieille fille, et, en effet, elle ne pouvait comprendre ce qui pouvait se passer dans le cœur de Maître Jean. Elle avait perdu ses parents dans le bas âge et avait toujours pourvu depuis à sa propre subsistance. Elle n'avait jamais aimé, jusqu'au jour où elle avait rencontré Maître Jean pour qui elle s'était éprise de beaucoup d'estime. Il est certain que si Maître Jean lui eût offert le mariage, elle aurait accepté avec empressement. Malheureusement, elle aimait sur le tard... et elle aimait un vieillard qui, lui, n'aimait plus que des figures disparues de son existence. Tout de même, elle trouvait encore son bonheur à soigner Maître Jean, à veiller sur lui, à se dévouer pour lui.

Cette fois, entre les deux interlocuteurs le silence se prolongea. Mélie n'osait plus interrompre la méditation de son patron. Une demi-heure se passa ainsi, et comme dix heures sonnaient à une pendule posée sur le manteau de la cheminée, Maître Jean sursauta et dit brusquement:

—Mélie, mon chapeau et ma canne...

—Hein, vous sortez?

—J'ai oublié que j'ai affaire au Château cette matinée.

—Au Château? s'écria Mélie avec surprise et crainte. Vous voulez donc vous faire écharper? Oubliez-vous que vous passez pour un homme dangereux aux yeux de Messieurs les Jésuites et de Monsieur le Gouverneur?

—Ha! ha! se mit à rire doucement Maître Jean... dangereux parce que je suis Calviniste et parce que je ne vais pas aux sermons de la Cathédrale comme Monsieur de Frontenac qui, pourtant, n'est pas précisément un ami des Pères Jésuites. Et comment, en vérité, Monsieur de Frontenac serait-il ami des Jésuites, lui pur disciple de Jansénius, lui qui s'est choisi, dans le temps, des amis au sein même de Port-Royal et lui qui, à vingt ans, s'y trouvait une maîtresse?

Le vieillard se remit à rire et poursuivit:

—Sans doute, Monsieur le Comte s'est bien gardé de la moindre indiscretion, et il a eu bien soin de cacher ses secrètes amours comme ses

opinions religieuses. Plus tard, cependant, il arriva que des mauvaises langues firent courir le bruit qu'il était janséniste enragé. Mais il se hâta aussitôt de crier bien haut et plus haut que ces vilaines langues que c'était une calomnie. Il a pu de la sorte faire dévier de sa tête l'orage qui le menaçait. Seulement, moi je sais — et je ne suis pas tout à fait le seul — oui, je sais, ajouta-t-il avec une grande conviction, que Monsieur de Frontenac est plus janséniste que je ne suis Calviniste. Si je dis que je ne suis pas le seul, c'est pour la raison que je crois savoir qu'il y a parmi Messieurs les Jésuites quelqu'un qui n'en sait pas moins long que moi sur le comte de M. de Frontenac. Et j'ajoute, Mélie, que je ne serais pas étonné que Monseigneur de Laval n'en connût encore plus long que moi et que certains de ces Messieurs de la Compagnie de Jésus. Mais bah! cela n'a point d'importance que je diffère d'idées religieuses avec celui-ci ou celui-là; chose certaine, jusqu'à ce jour j'ai toujours scrupuleusement rempli mes devoirs de citoyen. Tu peux être tranquille, Mélie: j'irai au Château, j'y entrerai et en sortirai sans entaille à ma peau.

—Je sais bien qu'on ne vous mettra point à la mort pour vos idées religieuses; néanmoins, vous le savez mieux que moi, Monsieur le Gouverneur ne vous tient pas en bien grande estime, et vous savez aussi qu'il n'est pas tendre — peut-être pour se grandir auprès du roi — pour tous les gens qui ne sont pas catholiques.

—Oui, oui, je sais cela. Mais observe que Monsieur de Frontenac est dur plutôt pour ceux-là qui osent critiquer la religion catholique ou le clergé.

—Pourtant, lui, le Gouverneur, a l'air de pas mal s'en moquer du clergé.

—Il ne s'en moque pas, Mélie; il entend seulement que le clergé ne se mêle point des affaires publiques que lui seul veut mener et diriger.

Tout en parlant ainsi, le vieillard avait repris son chapeau et sa canne, et il s'apprêtait à sortir.

—Ne désirez-vous pas une autre tassée de vin? demanda Mélie.

—Non, bonne Mélie. Je me sens bien et fort à présent. Ca n'a été qu'une légère défaillance, et je t'assure que je suis rentré dans toute ma vigueur. Tu me prépareras un bon potage pour le dîner....

Et il partit.

III

OU MAITRE JEAN APPREND QU'IL EST PLUS FACILE D'ENTRER AU CHÂTEAU QUE D'EN SORTIR.

Maitre Jean s'en allait vers le Château. Une idée l'y poussait... un pressentiment l'y attirait, car il n'avait nulle affaire à traiter là. Et cette idée ou ce pressentiment lui était venu à l'improviste, et comme si une voix intérieure et mystérieuse se fût fait entendre. Et tout en marchant, le vieillard se répétait:

—Oui, oui, il faut que je voie ce malandrin qu'on va mener à la potence à la brune...

Comme il venait de se répéter ces mots pour la quatrième fois, il vit venir le crieur public qu'un batteur de tambour et un flûtiste accompagnaient.

Le crieur clamait d'une voix retentissante:

"Bonnes gens de la bonne ville de Québec... Prenez avis que, à sept heures de relevée et par ordre du Conseil et de son Excellence Monsieur le Gouverneur, sera pendu au gibet de la rue Sault-au-Matelot et jusqu'à ce que mort s'en suive, un malandrin dont on ignore le nom, mais dont on verra la langue pendre d'au moins une aune au bout de la corde que lui serrera autour du col Maître Mathurin Le Bourreau!"

Et le crieur et son escorte allaient ainsi par toutes les rues de la ville haute et basse. Des enfants suivaient de près, tant ils avaient plaisir à entendre la "musique" rendue par le tambour et la flûte. Car chaque fois que le brave crieur avait terminé son boniment, le tambour et la flûte résonnaient à qui mieux mieux. Les deux "musiciens" essayaient de donner un air de circonstance, tel un air funèbre pour mieux impressionner les habitants de la ville; mais le plus souvent l'air funèbre devenait un air joyeux et endiablé qui faisait les délices des enfants. Le plus souvent aussi l'accord manquait: tantôt, le tambour courait devant la flûte; tantôt c'était la flûte qui dépassait le tambour. Puis, ce dernier, plus loin, donnait à sa caisse trois coups formidables et espacés; alors la voix du crieur reprenait sur un ton fort haut, lent et monotone:

"Bonnes gens de la bonne ville de Québec....

—Allons! se dit Maître Jean après avoir croisé le crieur et son escorte musicale, ce nom du malandrin qu'on ne sait pas, je le saurai, moi. Car je veux le savoir ce nom-là! Pourquoi?... C'est drôle... mais c'est une idée qui m'est venue ainsi!

Marmottant des paroles incompréhensibles, le vieillard poursuivit son chemin. Plus loin, une vingtaine d'ouvriers travaillaient aux réparations de la rue: les uns remplissaient les rigoles et les fossés que les pluies diluviennes du printemps avaient creusés; d'autres s'occupaient à paver la chaussée de pièces de bois qu'on posait dans de l'argile détrempée. Jusqu'à Monsieur de Frontenac, les gouverneurs du pays s'étaient donné peu de mal pour l'entretien des rues de la capitale. Dès l'arrivée de M. de Frontenac en 1672, les bourgeois et les nobles de la cité présentèrent au nouveau gouverneur une supplique par laquelle on demandait la faveur que l'administration donnât ses soins à la réfection, réparation et entretien en général des rues et voies publiques. Disons que, jusqu'à cette époque, les nobles et bourgeois voyageaient à cheval. Mais un peu avant l'arrivée de M. de Frontenac les premières voitures de luxe firent leur apparition, et sous M. de Frontenac on put voir berlines, carrosses et cabriolets parcourir les rues de la cité et même les routes qui couraient entre les Trois-Rivières et Montréal. Tant qu'on se contentait d'aller à cheval, on ne s'inquiétait pas beaucoup du mauvais état des voies publiques; mais lorsque les

belles voitures et les fins attelages parurent, ce fut différent. M. de Frontenac, le premier d'ailleurs, comprit que les voies carrossables devaient être réparées et entretenues aux frais de l'Etat, à condition que ces frais fussent couverts par des impôts tirés du gousset de ceux-là qui pouvaient se payer le luxe de la voiture. C'est à cette époque que disparut, en Québec, la chaise à porteurs.

Maître Jean traversa ce groupe d'ouvriers qui, à sa vue, s'écartèrent poliment en le saluant d'un :

— Bonjour, Maître Jean !

Lui, rendit le salut avec son sourire placide et continua sa route.

Comme il franchissait la place du Château, ou, ainsi qu'on disait souvent, la Place d'Armes, un individu vint se heurter à lui. En même temps une voix sourde et gouailleuse disait en ricanant :

— Vous êtes donc devenu aveugle, Maître Jean, que vous vous cognez à vos amis ?

Le vieillard, qui allait tête basse tant il était pris par les pensées diverses qui tourbillonnaient en son cerveau, sursauta.

— Ah ! ah ! fit-il en reconnaissant l'exécuteur des hautes oeuvres royales, c'est toi, Mathurin ? Tiens ! dans ce sac que je vois à ton épau-
le, je parie que c'est ta corde que tu as mise dedans ?

— Ma corde... dites-vous ? Mais non, elle n'est plus à moi, Maître Jean. Maintenant et dorénavant c'est la corde de l'autre... de celui qui pendra au bout !

— Ah ! c'est juste. Tu viens donc de la lui essayer ?

— A son cou ? oui. Et j'ai fait le noeud coulant tout prêt, de sorte que je n'ai plus qu'à attendre qu'on m'amène la canaille au gibet.

— Tu es content ?

— Dame ! pourquoi pas ? N'ai-je pas touché déjà mes vingt-cinq livres ? Et puis, faut bien vous le dire, je commençais à rouiller faute de besogne. Ah ! Maître Jean, je souhaite bien qu'il vienne d'autres malandrins en notre bonne ville de Québec... ah ! oui, je le souhaite bien !

Il ricanait toujours, et ce ricanement presque diabolique donnait le frisson au vieillard.

— Enfin, ce malandrin, interrogea ce dernier, le connais-tu ?

— Lui ? Jamais vu.

— Mais son nom ?

— Pas davantage. Il est muet, mon homme. Je ne sais qu'une chose : c'est qu'il m'a l'air d'un gaillard peu commode. Quand j'ai voulu prendre la mesure de son cou, il a tenté de résister. Ta ! ta ! ta ! mon garçon, ai-je fait, il faut y passer bon gré mal gré. Je lui sautai dessus, le couchai sur les dalles et, avec l'aide du capitaine Flandrin, je mesurai tranquillement ma corde à son cou. Ah ! Maître Jean, si, tout de même, vous aviez pu voir l'oeil qu'il m'a décroché... Mais je vais lui en faire décrocher un autre à la brunante, c'est Mathurin qui vous le dit.

Et sans attendre la réplique ou les commentaires ou même les autres questions qu'aurait pu lui poser Maître Jean, Mathurin le Bour-

reau poursuivit son chemin vers la Basse-Ville et vers son terrier.

Maître Jean, plus pensif encore, continua sa marche et pénétra dans la cour du Château grâce à la complaisance d'un portier qu'il connaissait.

Mais lorsqu'il voulut entrer dans le logis du Maître du pays, ce fut autre chose : les gardes et huissiers s'y opposèrent fermement.

— Comment ! s'écria un huissier d'importance... Un Huguenot dans la maison de son Excellence ? Jamais de la vie !

Le vieillard, toujours souriant, demanda :

— Ne suis-je pas un citoyen comme un autre ? Voyons ! je vous défie bien de me dire le contraire, puisque Son Excellence daigne me reconnaître comme un citoyen de cette ville.

Ces paroles dites sur un ton ferme parurent impressionner l'huissier et son importance.

— Sans doute, sans doute, fit-il vivement... On ne saurait, Maître Jean, vous nier cette qualité. Seulement, voilà : vous laissez entrer sans un ordre spécial, c'est nous attirer, croyez-le bien, les foudres et de Monsieur le Comte et de Monseigneur l'évêque.

— Pourtant, vous savez bien que Monsieur le comte m'a reçu l'an passé ?

— Oui, oui, sans doute. Mais l'an passé, c'était l'an passé, et nous sommes en l'an présent ! Tout de même, si c'est à Monsieur le comte que vous avez affaire, pour vous rendre service j'irai bien demander à Monsieur le comte s'il veut vous recevoir.

— Non, mon ami, non, répliqua l'ancien bou-
langer, ce n'est pas à Son Excellence que j'ai affaire ce matin, mais à ce bon et brave capitaine Flandrin Pinchot.

— Tiens ! tiens ! le capitaine Flandrin est donc un de vos amis ?

— Justement. Peux-tu me conduire à lui ?

Maître Jean, ce disant, sortait une belle bourse de l'une de ses poches.

A cette vue, l'huissier, qui paraissait être le chef de la bande, entraîna le vieillard dans la cour et assez loin pour que personne ne pût entendre l'échange de paroles qu'il méditait d'avoir avec le visiteur.

— Maître Jean, commença-t-il à voix basse, c'est bien votre ami, le capitaine Flandrin, que vous désirez voir et nul autre ?

— Oui, c'est bien au capitaine Flandrin et à nul autre que je désire parler. Tiens ! mon ami, voici, pour commencer, un écu d'or qui te permettra de boire à ma santé après ton service. Si le coeur t'en dit, tu pourras inviter tes camarades et trinquer avec eux.

A la vue de la belle pièce d'or l'huissier avait ouvert des yeux plus grands que l'écu lui-même.

— Hein ! un écu d'or de Sa Majesté ! fit-il tout émerveillé.

— Oui, mon ami, c'est bien un écu d'or de Sa Majesté !

— Et un écu d'or qui vaut bien cinq livres, quatre sols et six deniers ?

— C'est exact, mon ami.

L'huissier prit la pièce de monnaie, la palpa, l'examina sur ses deux faces, la soupesa comme s'il eût douté qu'elle fût authentique, et il pa-

rut n'en point croire ses yeux.

Disons que l'écu d'or frappé par Louis XIV n'était pas très connu ni très répandu en Nouvelle-France, et ceux-là qui en possédaient quelques pièces les conservaient avec tout autant de soin qu'ils eussent fait de bijoux précieux. C'était la monnaie d'argent, de cuivre ou de bronze qui circulait d'ordinaire, du moins dans le commerce et dans les affaires transigées, mais les affaires de maigre importance. L'écu d'or n'allait donc pas dans le gousset du pauvre, et seuls les gros marchands, hauts bourgeois, nobles, officiers et grands fonctionnaires pouvaient en connaître le tintement sonore. Et si ces gens privilégiés avaient la bonne fortune de voir tomber dans leur escarcelle de telles pièces d'or, bien malins eussent été ceux qui auraient pu les en faire sortir. Au surplus, ces gens ne traitaient les affaires qu'entre eux; et si d'aventure l'un de ces bourgeois ou nobles avaient à traiter une affaire quelconque avec du bas peuple, il se servait d'un agent intermédiaire, notaire ou autre.

Rien d'étonnant que l'huissier fit des yeux énormes d'admiration et, aussi, de convoitise, tandis qu'il soupesait la belle pièce d'or dans sa main. Ajoutons qu'à cette époque cinq livres représentaient déjà une belle somme d'argent, surtout si la pièce de monnaie vous tombait dans la main à titre pur et simple de pourboire. Car un huissier ou un garde de M. de Frontenac ne touchait annuellement que cent livres de salaire, et le huissier de même que le garde devait à même cette somme d'argent pourvoir à son logement et à son entretien. Hormis les cuisiniers, maîtres d'hôtel et valets de chambre, tous les autres serviteurs vivaient hors du château une fois leur service accompli. Oui, mais à cette époque comme à la nôtre, le pourboire venait grossir le salaire annuel.

Si Maître Jean sortait de son gousset des pièces d'or et savait les faire scintiller de la belle manière, l'autre, l'huissier, quand l'occasion s'en présentait, savait glisser habilement les précieuses pièces dans sa poche. Et c'est ce qu'il fit à l'instant tout en parlant et tapant familièrement l'épaule du vieillard.

—Bon! bon! Maître Jean... je vous comprends. Vous voulez parler ou simplement dire un mot au sieur Flandrin Pinchot, maître-geôlier et gardien des salles basses?...

—Oui, oui, c'est bien ce que je veux. Peux-tu me conduire à lui?

—Hein! vous conduire à lui! s'écria l'huissier stupéfait et en ouvrant des yeux chargés d'effroi. Mais vous n'y pensez pas! Vous conduire là... mais c'est pour le coup que Son Excellence m'enverrait promener avec le malandrin qu'on va pendre sur la fin du jour. Non! non! Maître Jean, pas de ça. Comme vous, je tiens à ma tête. Seulement...

—Eh bien, quoi?

—Je peux, pour vous être agréable, aller quêrir le capitaine, maître geôlier es-qualités, et vous l'amener ici.

Maître Jean hochait la tête d'une façon qui signifiait que cet arrangement ne faisait pas tout à fait son affaire; puis, sans mot dire, il exhiba une autre pièce d'or.

Ravi, l'huissier prit encore cette pièce, l'examina avec pas moins d'attention qu'il en avait mise à l'examen de la première et la fourra dans sa poche.

—C'est bien, c'est bien, Maître Jean, fit-il avec précipitation, je cours mander votre ami Monsieur le Capitaine...

Maître Jean, sans jamais perdre une parcelle de son sourire candide, le retint.

—Minute, mon garçon...

Et l'huissier, tout pâle et tout tremblant, voyait le vieillard tirer de son gousset une troisième pièce d'or... puis une quatrième... une cinquième... une dixième! Et lui, le généreux vieillard, glissait toutes ces pièces d'or dans la poche de veste du huissier. Celui-ci demeurait médusé... Mais en même temps aussi il se sentait devenir fou de joie... car il entendait à merveille le merveilleux tintement des dix pièces d'or qui alourdissaient agréablement la poche de sa veste. Il put s'écrier dans son émerveillement:

—Ah! ça, Maître Jean, méditez-vous de m'acheter mon âme?

—Non, mon ami. Sois tranquille, je te la laisse ton âme, attendu qu'elle ne me vaut rien. Mais je veux descendre dans les salles basses et, là, parler au capitaine Flandrin Pinchot.

L'huissier, très cupide, c'est vrai, mais très honnête aussi, ne pouvait garder un argent qu'il ne gagnait pas ou n'avait point gagné. Rendre la monnaie, c'était pour lui un crève-cœur. Se rendre aux désirs de Maître Jean, c'était risquer la perte de sa place et aussi la perte de six mois de salaire qui restait impayé, sans compter que, par-dessus le marché, il encourait la peine d'emprisonnement pour au moins six mois. La chose était grave, très grave. Mais d'un autre côté l'or était tentatif, très tentatif!

—Ecoutez, Maître Jean, reprit l'huissier non sans quelque hésitation, ce que vous me demandez là est impossible, car les ordres sont formels. Son Excellence m'a fortement prévenu que nul visiteur ne serait admis dans la maison, à moins que ce visiteur eût à traiter d'affaires de haute importance soit avec son Excellence elle-même, soit avec l'un des fonctionnaires. Et voulez-vous savoir encore? en supposant que vous auriez telle affaire d'importance à traiter avec l'un de ces gentilshommes, me faudrait-il encore approcher le personnage avec précaution et lui faire part de votre désir. Et si les ordres sont sévères, il y a une raison: car vous n'ignorez pas que, l'hiver passé, et en sa propre maison, Monsieur de Frontenac a bien failli tomber sous les coups d'un assassin qui, malheureusement, a pu échapper à la justice.

—C'est juste, mon ami, il me semble que j'ai quelque peu entendu parler de cette affaire.

—On s'est bien gardé d'ébruiter l'affaire dans le temps, pour la bonne raison qu'on était d'avis que l'assassin avait été soudoyé en envoyé par...

Ici, l'huissier murmura un nom à l'oreille du vieillard.

Lui ne manifesta aucune surprise; et continuant à sourire, il dit:

—Je savais tout cela, et j'étais du même avis et j'avais les mêmes soupçons.

L'huissier demeura un moment ahuri.

—Comment, diable, le vieux sorcier peut-il savoir tout cela? se demanda-t-il.

Maitre Jean parut le comprendre et il ajouta le plus candidement du monde:

—Je sais bien d'autres choses, mon ami, bien d'autres choses qui se passent, se disent et se font entre les murs de ce Château et que toi tu ne sais pas... et que Son Excellence elle-même ne sait point!

—En ce cas, reprit l'huissier de plus en plus surpris, vous comprenez pourquoi c'est si difficile d'entrer... Autre chose, Maitre Jean, reconnaissez que vous n'êtes pas bien catholique, et que...

—Je sais, je sais, interrompit Maitre Jean, et je ne m'en cache pas. Oui bien, je suis calviniste, je le reconnais, et je reconnais encore que je ne pense point en matières religieuses comme Son Excellence et comme Monseigneur l'Evêque.

—Alors, vous voyez bien...

—Mais bah! mon ami, qui saura au juste que je suis allé dire deux mots au capitaine, et deux mots, observe bien, qui sont de la part de sa femme?

—Ah! ah! de la part de sa femme... fit l'huissier devenu perplexe. Pourtant, si j'allais porter ces mots pour vous...

—Non! non! c'est très personnel. Voyons! je suis pressé et le temps passe vite. Te décides-tu?

—Eh bien! tant pis, Maitre Jean, je prend le risque. Mais vous serez muet sur cette affaire?

—Comme un trépassé, tu as ma parole!

—Alors, venez et laissez-moi faire!

Et, suivi de près par l'ancien boulanger, l'huissier pénétra dans le vestibule en annonçant à ses camarades et aux gardes présents:

—Maitre Jean désire entretenir d'affaires urgentes Monsieur le Comte... Venez, Maitre Jean, je pense que Son Excellence est en ce moment dans la grande salle des audiences en compagnie de Monsieur le Lieutenant des gardes et Monsieur le procureur-royal...

Le visiteur et son guide franchirent le vestibule dans sa longueur. Huissiers et gardes les regardaient aller avec indifférence, lorsque survint le portier qui avait laissé Maitre Jean pénétrer dans la cour du Château. A l'un des huissiers il dit assez haut pour être entendu des autres:

—Hein! avez-vous vu?... Ce que Maitre Jean en a des écus d'or! Tenez! ça brille comme ça au soleil!...

Et il exécutait en même temps un geste expressif, tout comme si un rayon de soleil l'eût ébloui, et il papillonnait des paupières d'une façon non moins expressive.

Huissiers et gardes le considéraient avec quelque incrédulité.

Le portier ajouta:

—Ah! ce que je voudrais, moi aussi, être huissier pour emplir mes poches de pièces d'or!

Les huissiers, pas plus que les gardes, n'y comprenaient goutte et ils commençaient à pen-

ser que le pauvre portier portait une cervelle trop éblouie, car nul d'entre eux n'avait entendu le colloque échangé entre leur chef et Maitre Jean, et nul n'avait surpris le manège des deux hommes. Mais le portier, lui, avait vu...

C'est pourquoi il raconta vivement comment certaines pièces d'or avaient passé subrepticement du gousset de Maitre Jean dans la poche de l'huissier.

La surprise était à son comble.

Maitre Jean venait de disparaître dans un corridor pratiqué sur la gauche du vestibule.

Alors, l'un des gardes se pencha à l'oreille d'un compagnon et murmura:

—Bon! je vais faire pincer cet animal d'huissier qui m'a rapporté l'autre jour pour un rien... Attends! tu vas rire... Je cours chez notre lieutenant.

Et, en effet, il marcha précipitamment jusqu'au grand escalier au fond du vestibule et grimpa à quatre aux étages supérieures.

Cependant, l'huissier et Maitre Jean avaient traversé un long corridor pour aboutir à un escalier plutôt sombre. Là, l'huissier s'arrêta et dit:

—Maitre Jean, je n'irai pas plus loin. Je me suis déjà trop risqué. D'ailleurs, d'ici vous pourrez trouver vous-même le chemin qui conduit au capitaine Flandrin. Descendez cet escalier, suivez le corridor en bas jusqu'au bout opposé. Là, à gauche, est une salle d'armes. Traversez cette salle jusqu'à une porte ordinaire que vous ouvrirez sans peine. Vous franchirez un étroit passage et vous verrez une porte de fer. Frappez à cette porte, et c'est le capitaine Flandrin qui vous ouvrira!

Et, sans plus, l'huissier se hâta de regagner le vestibule, non sans jeter autour de lui des regards scrutateurs comme pour s'assurer que personne ne l'épiait.

Maitre Jean ne perdit pas de temps. Il suivit les indications de l'huissier et put atteindre le corridor sans encombres. Là, silence glacial partout. Maitre Jean suivit le corridor. A gauche et à droite il put voir des portes closes, portes de chêne lamées de fer et cadénassées.

—Des salles basses encore... se dit Maitre Jean non sans un frisson de malaise, où, peut-être, vivent des malheureux depuis des années!

Quoique Maitre Jean fût l'ami du maître-geôlier de ces lieux, il ne connaissait rien des secrets ou des mystères qui pouvaient s'y rapporter; Pinchot était d'une discrétion à faire l'admiration d'un confesseur.

Maitre Jean se trouva bientôt à l'autre bout du corridor et vit, grande ouverte, la porte de la salle d'armes. Les murs de cette salle étaient garnis de mousquets, de pistolets, d'épées, de rapières et autres armes de guerre. Cette salle était spacieuse et suffisamment éclairée par des soupiraux. Maitre Jean la traversa dans sa longueur et atteignit une porte qu'il ouvrit sans difficulté. Là, ainsi que le lui avait dit l'huissier, le vieillard vit un étroit passage très obscur, car l'unique clarté lui venait de la salle d'armes lorsque la porte était ouverte. De l'autre côté du passage Maitre Jean put découvrir la porte de fer derrière laquelle étaient censés être les cachots destinés aux criminels dangereux et

aux condamnés à mort. Le vieillard traversa le passage, mais il fut quelque peu surpris en apercevant à sa gauche un escalier étroit qui s'élevait vers le rez-de-chaussée un escalier très obscur aussi et qui paraissait aboutir sous une trappe. N'importe! Maître Jean frappa la porte de fer de la pomme de sa canne.

—Holà, fit de l'autre côté une voix qui sembla à Maître Jean venir des profondeurs de la terre. La voix, pourtant, lui était bien connue: c'était celle de Flandrin Pinchot.

—Ouvre ta porte, mon bon Flandrin! cria l'ancien boulanger en frappant encore la porte de sa canne. Viens ouvrir, répéta-t-il, c'est ton ami... Maître Jean!

De l'autre côté de la porte de fer on put entendre une exclamation de surprise, sinon de stupeur.

Peu après, une clef grinça, des verrous gémissaient, des barres de fer crissèrent, et une main qui paraissait craintive entre-bâilla doucement la lourde porte. Dans l'entre-bâillement Maître Jean reconnut la figure longue et maigre de Pinchot... mais une figure avec des yeux en points d'exclamation... une figure sur laquelle la stupéfaction s'était nettement sculptée.

—Sang-de-Boeuf! s'écria Pinchot,—que faites-vous ici, Maître Jean?

—Je désire te parler, mon bon Flandrin.

—Va bien. Mais si l'on nous surprenait en ces lieux, savez-vous que...

Il s'interrompit brusquement en voyant l'escalier du passage s'éclairer tout à coup. Maître Jean regarda aussi l'escalier, et non sans quelque émoi. Une trappe, là-haut, venait de s'ouvrir et deux hommes s'engageaient dans l'escalier. L'un de ces hommes disait:

—Par ici, marquis, suivez-moi!

—Quoi! mon cher duc, voyez-vous déjà le malandrin?

—Pas encore, mais je le flaire, cher marquis. Venez...

La voix de ces hommes était gouailleuse et ironique, et elle frappa curieusement les oreilles de Maître Jean. Il regardait encore pour essayer de voir qui venait et quels étaient ces deux gentilshommes, lorsque d'une main rapide et brusque Pinchot le saisit par un bras, l'attira à lui et ferma violemment la porte de fer. Et la clef dans la serrure, les verrous et les barres de fer parurent à Maître Jean travailler tous à la fois et en même temps, tellement Flandrin Pinchot manoeuvrait vite. Et lorsque celui-ci vit que sa porte, ainso fermée et verrouillée, pourrait résister aux plus durs chocs, ils se tournèrent vers son visiteur et dit avec un sourire bon-enfant:

—Maître Jean, je vous prierai d'excuser ma rudesse. Si j'ai agi ainsi, c'est pour la raison qu'il serait dangereux autant pour vous que pour moi que vous fussiez vu ici.

—Alors, tu connais donc ces gens qui viennent?

—Que trop, hélas!

—Qui sont-ils?

—Je ne les ai pas vus, mais j'ai bien reconnu leurs voix. Oh! ce sont des hommes à qui je ne confierais pas mon petit doigt. Tenez! Maître Jean, je vais vous dire quelque chose, mais

vous m'en garderez le secret. Je n'aime point à bavarder sur le compte d'autrui et encore moins sur celui de mes patrons. Mais si je vais jusque-là aujourd'hui, c'est pour que vous soyez en garde contre les deux individus en question. Ces deux individus sont des agents de Son Excellence, ce sont ses deux bras droits, pourrais-je dire, dans le trafic qu'entretient Son Excellence avec les Sauvages. Son Excellence fournit aux Sauvages des étoffes, des armes et... de l'eau-de-vie, et eux, les Sauvages, cèdent toutes leurs pelleteries à Son Excellence. Naturellement les Sauvages ne savent pas à qui vont leurs pelleteries, puisque ce sont ces deux hommes qui traitent directement et en leur nom avec eux, de sorte que Monsieur le Comte est blanc comme neige dans cette affaire et aux yeux de tout le monde. Seulement, moi, Maître Jean, j'ai surpris par hasard le secret et sans le vouloir. Ces deux agents de Monsieur le Comte sont deux vauriens, deux racailles, deux riboteurs de la pire espèce, et c'est connu. Et voici comment se font les affaires: Monsieur le Gouverneur leur confie une certaine quantité d'étoffes, d'armes et d'eau-de-vie, mais surtout de l'eau-de-vie, et nos escarpes s'en vont dans les campements d'Indiens. Vous comprenez que l'eau-de-vie à elle seule leur suffit pour rapailler toutes les pelleteries et quasi pour rien, et à leur retour le Gouverneur leur paye un bénéfice qu'ils dépensent ensuite à fêtailler. Assez souvent tous les deux partent mystérieusement et armés de pied en cap. Ils s'en vont par les bois et forêts. Ils reviennent au bout de deux ou trois mois et ont avec Son Excellence de longs entretiens. Sans doute qu'ils ont été fureter pour découvrir les plus beaux nids à pelleteries. Puis ils repartent sur un petit navire qui appartient à Monsieur le Gouverneur et dont le maître-batelier est à ses gages. Le navire est surtout chargé d'eau-de-vie de toutes sortes, puis il fait voile soit par en haut, soit par en bas. Quand plus tard il revint, parti qu'il était avec une cargaison d'eau-de-vie d'une valeur de pas moins de deux milles livres, il porte une cargaison de pelleteries valant pas moins de soixante mille livres.

—Oh! oh! fit Maître Jean, émerveillé et stupéfait, voilà donc pourquoi Monsieur de Frontenac soutient tant la traite de l'eau-de-vie et des pelleteries. Oh! oh! tu m'en diras tant, Flandrin.

—Il va de soi, reprit Flandrin Pinchot, qu'on ne saurait tenir rigueur à Monsieur le Comte pour son petit négoce; car il est admis que son salaire est insuffisant à le faire vivre lui et sa maison, et il prend tout naturellement les moyens de vivre et de se faire un magot pour ses vieux jours. Et il y a encore ceci que je pense savoir, c'est que sa femme à la cour du roi mène grand jeu et qu'il lui faut un tas de monnaie pour se parer et s'attifer de manière à plaire aux galants. Je me suis laissé dire qu'elle est très belle, la comtesse, et qu'elle essaye d'avoir un peu de l'oeil du roi. Naturellement, ça peut être des calomnies et des bavardages. Mais une chose certaine, ça doit lui prendre pas mal d'argent pour tenir son rang, comme on dit. Alors, il faut bien que son mari trouve de l'ar-

gent quelque part pour aider à la comtesse à tenir convenablement son rang. Il a trouvé le truc des pelleteries...

Maître Jean se mit à rire doucement et dit :

—Voilà une petite histoire, mon bon Flandrin, qui vaut bien sont pesant d'or. Oh! si ce bon Monsieur de Laval savait... N'est-ce pas que ce serait drôle? très drôle même?

—En effet, se mit à rire Flandrin à son tour, si Monseigneur l'évêque savait, lui qui ne cesse de se chamailler avec Son Excellence pour faire cesser ce commerce.

—Voyons, Flandrin, reprit Maître Jean redevenu sérieux, tu m'en apprends de belles, mais il ne s'agit pas de ces choses pour le moment. Je suis venu te demander une petite faveur.

—Je suis à votre service, Maître Jean.

—Eh bien! écoute: je désire voir ce malandrin qu'on va pendre...

—Oh! oh! Maître Jean, s'écria Flandrin en ouvrant des yeux énormes, je ne vous savais pas si curieux. Vous désirez...

—C'est vrai, interrompit le vieillard en reprenant son sourire placide, je me fais curieux en vieillissant, moi qui d'ordinaire ne le suis pas trop. Mais voilà une exécution si subite qu'elle m'émeut. Je vais te dire, Flandrin, je suis en train de faire certaines études sur la vie des malandrins, et j'aimerais à savoir ce qu'un condamné à mort pense et médite dans son cachot en attendant l'heure terrible. Ne penses-tu pas, Flandrin, que ces gens doivent souffrir d'une forte curieuse maladie de l'esprit et de l'intelligence pour vivre et agir à l'opposé des autres hommes? Moi, je le crois et je suis très curieux d'étudier les symptômes de ce mal. Où est-il ce pauvre gueux?

Flandrin était devenu tout pâle et tremblant, à la plus grande surprise de Maître Jean qui scrutait sa physionomie attentivement, comme s'il eût voulu savoir à l'avance si la faveur demandée avait chance d'être accordée.

De son côté aussi, Flandrin examinait la figure placide du vieillard, et il avait l'air de se demander si, derrière cette placidité, il n'y avait pas autre chose. Pourtant, il n'y avait rien de bien étonnant ni de bien dangereux pour personne dans la curiosité du visiteur. Et, cependant, Flandrin ne paraissait pas très disposé à se rendre à la demande que lui formulait un ami... un ami en qui jusqu'à ce jour il avait eu la plus entière confiance. Quoi! regarder un malandrin enchaîné dans un cachot! Quel mal? Aucun. Mais pour Flandrin qui, sans doute, avait son idée, cela lui paraissait excessif, sinon dangereux.

Tout de même et tout en paraissant réfléchir, Flandrin répondit évasivement et sans indiquer lequel des six cachots, dont on voyait les portes de fer cadenassées, où gisait le malandrin :

—Là... dans ce cachot...

—Conduis-moi vite, Flandrin, mais garde-toi de prononcer mon nom!

Flandrin ne bougea pas. Il regardait toujours son visiteur. Au reste, ce "garde-toi de prononcer mon nom" venait de mettre très en éveil sa méfiance. Il allait parler, demander peut-être quelques explications, ou essayer de faire entendre à Maître Jean que la faveur demandée ne

pouvait pas être accordée... lorsque, dans la porte de fer qui fermait cette salle basse, un heurt rude et sec retentit. En même temps une voix dure et impérative commandait :

—Ouvrez, capitaine Flandrin... ouvrez sur l'ordre de Son Excellence!

Flandrin sursauta, chancela et faillit bien tomber de tout son long.

—Nous sommes pris, balbutia-t-il à Maître Jean qui ne perdait pas son sourire: vous, pour avoir pénétré en ces lieux; moi, pour avoir ouvert cette porte.

—Tu dis que nous sommes pris, Flandrin? Allons donc! nous ne le sommes pas encore, et nous ne le serons pas, puisque nous nous défendrons contre toute attaque quelconque. Va, Flandrin, ouvre cette porte et laisse entrer ces gentils-hommes; car, si je ne me trompe, ce sont ces deux vauriens dont tu m'as dit un mot.

—Ah! oui, ce sont eux... ce sont trop eux! murmura Flandrin qui ne cessait de chanceler sur ses hautes jambes guêtrées.

De l'autre côté de la porte on pouvait saisir cet échange de paroles :

—Pourtant, c'est bien la bonne porte, mon cher marquis...

—Frappez encore, mon cher duc...

—Marquis, je commence à croire que cet animal de Flandrin est en train de paillasser tout son soûl...

—Frappez toujours, duc, frappez sans répit...

Cette fois on ne frappait pas du poing, mais du pommeau d'une rapière. Décidément, la chose devenait grave.

—Ouvre! ouvre! Flandrin mon ami! commande encore Maître Jean de sa voix tranquille et avec ce sourire qui paraissait perpétuel.

Le maître-geôlier se décida enfin à ouvrir la porte de fer.

Les deux personnages qui parurent avaient un air vraiment remarquable. C'étaient deux grands diables, plus grands que n'était Flandrin, et à charpente de colosse. Tous deux avaient le visage aussi cuivré que celui d'un Huron, et leurs yeux noirs et la similitude de traits comme la similitude de taille auraient pu les faire passer pour les deux frères... des frères jumeaux même. Par surcroît, ils étaient tous deux pareillement habillés quant à l'étoffe et quant à la couleur, et en les jugeant à l'habit on aurait pu les prendre pour des gentilshommes authentiques: larges feutres à plume, justaucorps de soie brune, jabot de dentelle et dentelle aux manches de l'habit, veste de satin rouge et culotte de soie grise avec bas bleus et souliers dits escarpins... Deux gentilshommes de l'antichambre du roi, aurait-on dit! L'énorme perruque brune et bouclée et ondulée au fer chaud que chacun d'eux portait suffisait presque à donner à l'un l'air d'un marquis, à l'autre celui d'un duc. Enfin, l'un et l'autre étaient armés d'une longue et solide rapière chacun.

Lorsque la porte eut été ouverte, l'un de ces deux hommes dit en s'effaçant dans une légère courbette :

—Entrez, entrez, mon cher marquis...

—Je vous suis, mon cher duc, faisait l'autre.

Il y avait dans leur physionomie une ironie

très mordante, et tous deux affectaient une hauteur dont eût été jaloux M. de Frontenac lui-même.

A la vue de Maître Jean, qui les observait d'un visage calme, ils s'arrêtèrent et feignirent la plus grande surprise.

—Ho! ho! fit l'un avec des yeux plus grands que la porte qu'ils venaient de franchir, je m'étais laissé dire que le malandrin qu'on va pendre ce soir était enfermé dans l'un de ces cachots!...

—Curieux et très étonnant, en effet, dit l'autre. Je parie que maître Flandrin s'apprêtait à lui donner la poudre d'escampette.

—Eh bien! mon cher duc, avouez que nous sommes arrivés à temps!

—Messeigneurs, intervint Flandrin en se postant devant Maître Jean, c'est un ami... c'est Maître Jean Colonnier, un paisible citoyen que toute la ville aime et respecte.

—Ah! ah! mon cher marquis, ce Maître Jean, n'est-ce pas ce huguenot fanatique qui ne cesse de critiquer les gestes, faits et paroles et même les édits de Son Excellence?

—Mais oui, duc... précisément!

—Pardon, messieurs, fit alors Maître Jean toujours avec son bon sourire et en s'avancant vers les deux hommes. Je vous demande pardon, messieurs, mais veuillez savoir que je ne critique jamais Son Excellence, ni ses faits et paroles et moins encore ses édits. Cela est si vrai que, après Sa Majesté le roi, il n'est point d'homme en ce monde que je respecte et admire plus que Monsieur le comte de Frontenac.

—Oh! oh! marquis, dites-moi si ne voilà pas un bourgeois qui prend des airs...

—Et qui parle avec des termes, duc?

—Et un bourgeois que nous avons ordre de cadenasser dans l'une des salles basses...

—Messieurs, cria Flandrin que la colère commençait à échauffer...

—Tut! tut! capitaine Flandrin, interrompit brusquement l'un des deux croquants, rappelez-vous que vous venez de vous compromettre en introduisant ce huguenot en ces lieux malgré les défenses formelles de Son Excellence. Voyons! mon ami, ajouta-t-il avec un sourire narquois et en prenant un bras de Maître Jean, venez avec nous!

—Moi, dit l'autre, je vous aiderai à porter votre belle canne!

Et il enleva à Maître Jean sa canne à pomme d'or.

Le vieillard ne perdait rien de sa sérénité.

Mais Flandrin était à bout de patience: il tira sa rapière et voulut s'opposer aux actes des deux individus.

L'un d'eux, celui qui avait pris la canne du vieillard et qui se laissait appeler "duc", tira aussitôt sa lame, et se rua contre Flandrin et manœuvra avec une telle rapidité que Flandrin, pris à l'improviste, ne put garder son arme: elle lui échappa de la main et tomba sur les dalles.

Le "duc" se mit à rire:

—Hé! hé! hé!... monsieur le capitaine Flandrin, que n'apprenez-vous à manier flamberge avant de vous l'accrocher au côté?

Et les deux agents, en riant aux plus grands éclats, entraînèrent Maître Jean et refermèrent

la porte de fer, laissant Flandrin seul et honteux.

Les trois hommes traversèrent la salle d'armes, puis le corridor. L'un des agents du gouverneur indiqua une porte de chêne bardée de fer, l'ouvrit et s'écarta. L'autre poussa vivement Maître Jean dans une salle basse vide, obscure et froide. La porte fut refermée et cadenassée.

—Voilà, dit l'individu qui s'intitulait "marquis", les ordres de Son Excellence proprement exécutés!

—Et quant à nous, dit le "duc", il est à peu près l'heure, il me semble, que nous allions vider quelques carafons d'eau-de-vie.

—Tu as raison, duc. Et puis, moi, j'ai hâte de montrer ma belle canne à pomme d'or à notre Rosalinde...

Ils s'en allèrent par l'escalier du corridor.

IV

LE TRUC DE FLANDRIN

Dans sa prison Maître Jean continuait de sourire. Sa physionomie n'avait pas changé.

Il s'assit sur l'unique banc de la salle et se mit à se parler ainsi à voix basse:

—Il faudra bien que les deux marauds rendent ma canne un jour, de même qu'il faudra bien qu'on me remette en liberté avant longtemps. Car, enfin, on n'emprisonne pas ainsi un citoyen honorable, tout puissant qu'on peut être et qu'on veut se faire voir. Décidément, Monsieur de Frontenac serait un bel ennemi à combattre, et je ne m'étonne point que ce bon Monsieur de Laval aime tant à soutenir contre lui une lutte haute et serrée...

"Tiens! je veux revenir à ces deux chenapans qui se donnent des noms et des airs de gentils-hommes... N'est-il pas curieux de voir que les grands personnages à la tête des états semblent ne pouvoir se passer de pitres et de bouffons dans leur entourage. L'Histoire nous dit que François Ier ne pouvait vivre sans son Triboulet, tout comme Louis XII n'avait pu s'en passer. Si Henri III n'avait pas son Chicot à sa table, il perdait du coup l'appétit; il ne dormait pas que Chicot ne lui vint conter quelque bouffonnerie ou donner quelques coups de langue mortels contre la réputation de telle dame de la cour ou de tel gentilhomme en faveur. En descendant de quelques degrés l'échelle hiérarchique, voici Monsieur de Frontenac qui vous déniche deux pitres qui aiment à singer le duc et le marquis. Oui, mais Monsieur de Frontenac est plus pratique que ces trois Majestés de France, parce que lui, Monsieur le Comte, si j'en crois les histoires de ce brave Flandrin Pinchot, fait rapporter monnaie sonnante à ses bouffons.

"Eh quoi, après tout, tous les métiers sont bons! N'ai-je pas été boulanger? Flandrin n'est-il pas geôlier? Est-ce pire d'être traitant et traiteur? Au surplus, celui qui peut cumuler les métiers et les fonctions n'en retire-t-il pas plus d'avantages que l'autre qui s'épuise à tripoter des pâtes ou à ouvrir ou fermer des portes de fer?

"Tout de même, il serait fort drôle que Monsieur de Laval connût les mystérieux négoces de son ennemi Monsieur le Gouverneur. A propos, voilà bien deux ennemis qui se valent. Chacun veut tout conduire et à sa guise, aucun de ces deux hommes ne veut admettre, ici en Nouvelle-France, d'autre autorité que la sienne. Chose plus drôle, c'est que Monsieur de Frontenac émet des ordonnances et édits auxquels il manque le premier, et pour cacher son jeu il exerce un pouvoir tyranique sur tout ce qui ne se soumet pas. Il a l'exemple du roi, et il s' imagine qu'il lui est possible et même facile de se conquérir en ce pays une puissance égale à la puissance du roi en France. Et ce qui n'est pas moins drôle, c'est que si le gouverneur veut imiter l'exemple de son souverain, Monsieur de Laval, lui, cherche à copier le superbe Richelieu. De vrai, il y a en lui du Richelieu; seulement il lui manque le rouge et le chapeau. Avec ce chapeau et ce rouge, il pourrait fort bien exercer ici une tyrannie qui ne le céderait en rien à celle de Monsieur le comte de Buade. Il le sait, puisqu'il ne cesse d'intriguer ici et à Versailles pour obtenir son cardinalat. Il va intriguer longtemps, car jamais le roi, qui est méfiant, n'installera en ce pays une puissance qui lui ferait ombrage... Mais bah! à quoi bon me tracasser l'esprit avec toutes ces choses? Oui, mais ce que j'aimerais à savoir, c'est comment toutes ces choses vont tourner...

Ici, Maître Jean parut s'absorber dans une profonde méditation, un silence de mort l'enveloppa.

Nous laisserons le vieillard dans sa prison et nous retournerons auprès de Flandrin Pinchot.

Comme on l'a vu, Flandrin avait été désarmé de main de maître. Sous les regards narquois des deux pourfendeurs il était demeuré tout confus et honteux. S'il ne releva pas sur-le-champ sa rapière et ne prit pas sa revanche, c'est que Flandrin était devenu soudainement distrait, c'est-à-dire qu'il se demandait comment il avait bien pu échapper son arme. Il s'en étonnait d'autant plus que la chose lui arrivait pour la première fois à lui qui avait déjà fait sauter nombre de lames. Mais lorsque la porte de fer eut été refermée, quand elle eut claqué sinistrement dans son cadre d'acier, Flandrin sortit de sa distraction, et alors ce fut la plus belle des rages qui l'empoigna. Il jura, sacra, gesticula, puis d'une voix méconnaissable:

—Attendez, mes gredins, cria-t-il comme si les autres eussent pu l'entendre, attendez, nous nous retrouverons! Tout à l'heure vous m'avez pris par surprise, mais j'aurai bien mon tour... attendez!

Et pour obéir à une idée, oubliant son courroux et sa défaite, il releva promptement sa rapière, la rependit à son côté et courut à la porte qu'il entre-bâilla tout aussi doucement qu'il avait fait avec Maître Jean. Il regarda à travers le passage et la salle d'armes. De l'autre côté du corridor et faisant vis-à-vis à la porte ouverte de la salle d'armes, se trouvait une autre porte de chêne et bardée de fer. Il vit que les deux chenapans ouvraient cette porte et poussaient en une salle basse Maître Jean. C'en était assez

pour Flandrin. Il referma doucement sa porte et se mit à réfléchir.

Il se demandait pour quelle raison Maître Jean avait été enfermé dans une salle basse comme un vulgaire coquin. Parce qu'il avait été surpris en des lieux où nul visiteur n'était admis? Allons donc! une telle contravention n'était pas passible d'emprisonnement! Sans doute, on était sévère, surtout depuis que M. de Frontenac avait, l'hiver d'avant, échappé miraculeusement — disait-on — à l'arme meurtrière d'un assassin, et l'on voulait se montrer plus sévère encore quant à la consigne et aux devoirs des fonctionnaires. Oui, mais de là à cadenasser un honorable et honnête bourgeois...

—Eh bien! tant pis, se dit tout à coup Flandrin qui, en son tréfonds, cherchait un moyen de revanche contre les deux rustres qui l'avaient nargué... tant pis! je sortirai Maître Jean de sa prison! Je le sortirai, dût-il m'en coûter la vie! Car c'est ma faute... Quelle affaire avais-je à lui ouvrir ma porte? N'était-il pas de mon droit et devoir de lui dire, tout amis que nous sommes, de se retirer? Alors, moi, je l'attire au lieu de le repousser! Oui, c'est ma faute. Tant pis! cent fois tant pis! je le tire-rai de là!

Et voilà que Flandrin Pinchot, sans penser plus long, prenait déjà cette résolution.

Et bah! après tout que risquait-il?

Sa place, plus six mois ou un an de prison!

La place et la prison... brrrr!

Flandrin frissonna malgré lui en songeant à sa femme, à son enfant — car Louison pourrait toujours se tirer d'affaire — et en songeant surtout à...

A qui donc encore?...

Ici Flandrin prit sa tête à deux mains. Décidément, la chose, de quelque façon qu'on essayât de la tourner et retourner, prêtait à réfléchir. Et Flandrin réfléchissait durement. Mais une chose lui revenait par-dessus tout, une chose le tenaillait, celle-ci: Flandrin ne pouvait pas laisser Maître Jean moisir dans sa prison... Maître Jean qui n'avait fait aucun mal ni commis aucun crime! Enfin, la justice doit être la justice! se disait Pinchot. Et il ne pouvait concevoir que Monsieur de Frontenac usât d'une telle rigueur avec Maître Jean. Il est vrai que les deux chenapans avaient dit "Ordre de Son Excellence"... mais ce n'était pas bien sûr qu'un tel ordre émanât du chef du pays. Pinchot connaissait les trucs et fredaines des deux ribauds, et il n'était plus loin de penser que cette farce avait été tirée de leur propre sac.

A force de torturer sa pensée, Flandrin trouva une idée qui lui parut lumineuse, et il sourit.

—Tiens! c'est tout simple... Oui, oui, j'ai mon idée. Bientôt il sera l'heure de midi, et mon associé va venir avec la ration du condamné à mort. Moi, j'irai dîner et dormir un somme. Mais avant de quitter le château, je passerai par les cuisines pour avertir le cuisinier qu'un nouvel hôte habite ici, et le cuisinier me donnera une ration pour apporter à Maître Jean. Oui, j'ai la bonne idée...

Et satisfait d'avoir trouvé la clef qu'il cherchait pour sortir de l'embarras où il se trou-

vait, Flandrin se mit à se promener dans la salle.

Un quart d'heure se passa ainsi, puis une clef grinça dans la serrure de la porte de fer. C'était l'assistant geôlier qui venait, apportant un morceau de pain et une cruche d'eau pour le condamné à mort.

—Ah! ah! c'est toi, Lemaillou? dit Flandrin avec un soupir d'allègement. En ce cas, je m'en vais. Tu as donné la ration aux autres prisonniers?

—Oui, capitaine. Seulement, il paraît qu'il y a un nouveau prisonnier?...

—C'est vrai. Mais sois tranquille, je vais lui faire son affaire moi-même à celui-là. Je m'en charge.

Et il partit. Il gagna les cuisines et ordonna une ration pour Maître Jean qu'il trouva, dix minutes après, se promenant tranquillement dans sa prison.

En voyant paraître Flandrin, le vieillard sourit et dit:

—Tu avoueras, mon ami, qu'il se passe de curieux incidents dans la vie d'un homme... Me voici prisonnier de Son Excellence Monsieur de Frontenac. Ma foi, je suis content. Ah! à propos, mon bon Flandrin, tu voudras bien passer par mon logis et dire à Mélie que je suis en voyage pour quelques jours. Inutile de lui dire la vérité, elle s'inquiéterait à en mourir, la pauvre femme!

—Maître Jean, répliqua Flandrin, vous allez dire vous-même à Mélie que vous partez en voyage. Voyez, la porte est libre.

—Hein! on me libère déjà?

—C'est moi qui vous donne la liberté.

—Ah! c'est toi... et à l'insu de Monsieur le Comte?

—Oui.

—Malheureux, ne sais-tu point ce à quoi tu t'exposes? Je refuse, Flandrin, cette liberté que tu m'offres à tes risques et périls, oui, je refuse! Apporte-moi ce plat, car j'ai très faim, attends que je n'ai pas mangé ce matin.

—Non, Maître Jean. Vous irez manger à votre table, pas ici.

—Mais tu es fou, mon Flandrin!

—Non, Maître Jean. Tenez! voici des cordes. Vous allez me ligoter, pieds et poings, puis de ce mouchoir vous me bâillonnerez. Cette rapière... voyez! je la casse et la jette là, comme si vous l'eussiez cassée vous-même. Comprenez-vous?

Effectivement, Flandrin venait de jeter sur les dalles les deux tronçons de sa rapière.

Maître Jean sourit.

—Ensuite, reprit Flandrin, vous prendrez cette clef, vous sortirez et me cadennasserez.

—Bon, bon, je commence à croire que tu es sérieux.

—Oui, je suis sérieux et je ne cours aucun risque. Voyons! ne perdez pas de temps; cinq minutes de retard pourrait nous être fatal.

Flandrin s'allongea sur les dalles, et Maître Jean le ligota, le bâillonna et dit:

—J'irai prévenir ta femme, n'est-ce pas?

Flandrin ne pouvait parler avec le bâillon. Le vieillard le lui enleva.

—Non! non! Maître Jean, inutile d'aller prévenir ma femme. Lorsque la Chouette ne me

verra pas venir pour le dîner, elle viendra jusqu'ici pour s'enquérir à mon sujet.

—Bien! bien! fit Maître Jean en replaçant le bâillon.

Il s'en alla, cadennassa la porte et, gardant la clef, monta au rez-de-chaussée. Il fut salué cérémonieusement par les huissiers et gardes.

Comme il allait sortir du Château, le chef des huissiers s'approcha et demanda dans un murmure:

—Eh bien! avez-vous trouvé votre Flandrin, Maître Jean?

—Oui, mon ami. Je te remercie.

Le vieillard ne perdit pas de temps en politesse, et deux minutes après il marchait à grands pas vers son logis de la rue Saint-Louis.

Flandrin avait deviné juste au sujet de sa femme, et celle-ci s'inquiéta dès qu'une heure eut sonné; car d'ordinaire Flandrin était ponctuel.

—Je ne serais pas étonnée, se dit la jeune femme, que Flandrin ne soit en train de boire en quelque taverne, à moins qu'il n'ait été retenu par son service.

Louison était venu dîner et avait repris de suite le chemin du collège.

La jeune femme appela une voisine pour veiller sur son petit, mit un châle sur sa tête et gagna la haute-ville. Elle avait eu l'idée d'abord de visiter les auberges et tavernes que fréquentait son mari de temps à autre; mais après réflexion elle pensa qu'il valait mieux aller prendre des informations au Château.

Là, elle se sentit un peu intriguée en entendant dire et affirmer par les gardes, huissiers et portiers que Flandrin était dans le Château, et probablement à son poste en bas.

—Si vous ne l'avez pas vu sortir, dit la jeune femme, il faut bien croire en effet qu'il est en bas. Dans ce cas, je peux bien aller voir.

Un huissier s'offrit pour aller s'enquérir. Il revint au bout de dix minutes pour rapporter ceci à la jeune femme:

—L'associé du capitaine Flandrin m'a assuré que le capitaine est parti depuis une heure au moins pour aller dîner.

La jeune femme n'en parut pas croire ses oreilles. Mais l'étonnement était bien autre chez les gardes et huissiers. L'un de ces derniers fit remarquer:

—Est-ce que le capitaine serait sorti par une fenêtre ou par l'un des soupiraux des salles basses?

—S'il est sorti, fit un autre, il a dû user de sorcellerie.

—Moi, je jure, affirma énergiquement un portier qu'il n'est pas passé par cette porte que je n'ai pas quittée depuis une heure.

Portiers, gardes et huissiers jurèrent tous unanimement que le capitaine n'était pas sorti, selon l'habitude, par la grande porte.

A cet instant paraissait le lieutenant des gardes, le sieur Bizard.

—Ah! ça, monsieur le lieutenant, s'écria la femme de Pinchot, voulez-vous me dire ce qu'on a fait de mon mari?... il est introuvable!

—Madame, répondit le lieutenant en s'inclinant tout aussi respectueusement que s'il se fût trouvé devant une dame de la noblesse, si

votre mari n'est pas dans le Château, et s'il n'est pas chez vous, il doit être dans l'un des cabarets de la ville.

—Mais non, se récria la Chouette, puisque personne ne l'a vu sortir!

—En ce cas, s'il n'est pas sorti, il est dans la maison. Qu'on cherche!

Il donna des ordres à deux gardes de fouiller les salles basses, et les gardes obéirent aussitôt. Quant à lui, il s'inclina de nouveau devant la jeune femme et sortit du Château.

Les deux gardes envoyés aux recherches par le lieutenant allèrent s'enquérir auprès de Lemaillou. Lui, alors, se frappa le front et dit:

—Tiens! s'il lui était arrivé un malheur! Voyez-vous, il m'a dit qu'il y avait depuis ce matin un nouveau prisonnier, ce que j'ignorais, et il m'a déclaré que lui-même irait porter la ration au nouvel hôte. Eh bien! oui, on ne sait jamais... si ce prisonnier avait tué le capitaine!

Lemaillou, en effet, ne désirait rien autre chose que le capitaine Flandrin fût tué, puisque par cette mort il hériterait, à son tour, le poste de maître-geôlier.

—Et alors, où se trouve ce prisonnier? demanda un garde.

—Je ne sais pas. Mais on va faire le tour des salles basses et l'on finira bien par découvrir quelque chose.

Les trois hommes quittèrent la salle des cachots, traversèrent la salle d'armes et s'arrêtèrent devant la porte qui fermait la prison de Flandrin Pinchot. Lemaillou avait dit:

—On va toujours commencer par la première.

La surprise faillit pétrifier les trois hommes en découvrant Flandrin désarmé, ligoté et bâillonné.

—Ah! ah! fit Lemaillou un peu contrarié en trouvant son supérieur vivant, il paraît que le capitaine n'a pas eu de chance. Eh quoi! ajouta-t-il, allez-vous nous apprendre, capitaine, que le gibier a pris par les champs?

Un garde avait enlevé le bâillon, tandis que l'autre achevait de couper les cordes qui liaient les pieds et les mains de Pinchot. Lui, d'un bond furieux, se remit debout et il cria avec une colère bien jouée:

—Ho! le scélérat... si je peux jamais le rattraper!... Voyez ce plat... je lui apportais sa ration. Est-ce que je pouvais me défier? Il se jette sur moi comme un chien enragé, me terrasse, me ligote et casse ma rapière... Voyez là, les deux tronçons! Mais je me mets à crier... à hurler... L'animal me bâillonne proprement, me prend ma clef et file. Que dites-vous de ça, mes amis?

—Mais qui était donc ce prisonnier? interrogea un garde.

—Dame! il m'était inconnu. Et vous comprenez qu'il ne m'a pas donné son nom, et son adresse encore moins!

—Il n'y a qu'une chose à faire, dit Lemaillou, c'est de rapporter l'affaire à Son Excellence.

—Je m'en charge, dit Flandrin. Mais avant, j'ai faim, et j'ai besoin de manger.

—Ta femme t'attend là-haut, dit un garde, et elle est bien inquiète.

—Eh bien! je cours à elle.

Et Flandrin s'élança hors de la salle basse pour grimper ensuite l'escalier quatre à quatre. Ce qui fit dire à Lemaillou:

—Savez-vous que ça lui a chaviré la cervelle, cette affaire?...

Et pestant contre le prisonnier inconnu qui n'avait pas su envoyer Flandrin dans l'autre monde, Lemaillou regagna son poste.

Quand Flandrin, tout essoufflé, parut dans le vestibule, sa femme poussa un cri de joie et courut à lui.

—Ah! ça, mon Flandrin, où étais-tu donc fourré?

En quelques mots rapides il lui narra l'histoire qu'il avait forgée et racontée aux deux gardes et à Lemaillou.

La jeune femme était devenue toute pâle d'effroi.

Mais déjà tout le Château était mis en émoi. Les deux gardes qui avaient, avec Lemaillou, découvert Flandrin prisonnier dans la salle basse s'étaient empressés de souffler la chose aux autres gardes et huissiers. Pendant quelques instants une véritable excitation s'empara de tout le monde; ce que voyant, Flandrin en profita pour s'éclipser avec sa femme. Le capitaine préférait être loin tandis qu'on commenterait l'affaire. Quand, au soir, il reviendrait pour faire sa demi-nuit, l'affaire serait déjà à moitié oubliée.

V

L'EXECUTION

A six heures du soir de ce jour, on aurait pu voir Mathurin le Bourreau au gibet de la rue Sault-au-Matelot. Il était en train de fixer sa corde à l'une des poutres. Comme spectateurs il avait quelques gamins du voisinage, lesquels guettaient avec une hâte extrême la venue du condamné. Leur hâte, cependant, se trouvait quelque peu apaisée par l'intérêt qu'ils trouvaient à voir manoeuvrer le bourreau.

Celui-ci avait attaché une poulie à l'une des poutres, passé la corde tissée ce matin-là dans la poulie, et attaché à une extrémité de la corde un sac de sable. Maintenant il s'exerçait à lever et abaisser le sac de sable, et il paraissait prendre à ce jeu autant de plaisir que si un malheureux condamné eût été à la place du sac de sable. Après quelques minutes de cet exercice, il murmura avec la plus grande satisfaction:

—Bon! bon! tout va bien. Il n'y a plus qu'à attendre le patient.

Pour attendre, Mathurin se dirigea vers un cabaret de sa connaissance.

A mesure que l'heure de l'exécution approchait, des spectateurs venaient se poster aux abords du gibet, mais tous se tenaient à une distance respectable. On remarquait dans la foule qui grossissait de moment en moment, hormis les enfants bien entendu, des ouvriers, pêcheurs, bateliers, et aussi quelques bourgeois. Ce monde formait ça et là des groupes parmi lesquels on commentait l'affaire à voix basse. Plusieurs s'étaient munis de falots, car avec un firmament nuageux la nuit venait très vite.

Quelques cloches de la haute-ville sonnèrent l'heure de sept.

Au dernier coup on put voir un homme enveloppé dans un manteau noir passer silencieusement au travers des groupes et aller se poster plus loin dans un endroit désert, mais un endroit où il était possible de voir facilement la potence et le drame qui allait s'y jouer. Tous les regards s'étaient portés avec curiosité sur cet homme.

—Tiens! fit un ouvrier à des camarades avec qui il formait groupe, je reconnais cet homme... c'est Maître Jean!

Si l'ouvrier parla à voix basse, il fut tout de même entendu des groupes du voisinage, et il ne fallut qu'une minute pour que le nom du nouveau venu fit le tour de la place. Tout ce monde s'étonna donc fort d'apprendre que Maître Jean venait assister à cette exécution; mais personne, néanmoins, n'osa l'aborder pour s'informer de sa santé.

Peu après une sourde rumeur courut sur la place.

—Tiens! voilà Mathurin le Bourreau!...

Oui, c'était l'exécuteur qui, pourvu d'une lanterne, revenait au gibet.

Puis d'autres murmures s'élevèrent dans la foule:

—Voilà le condamné!...

On pouvait voir s'avancer lentement et à la clarté de torches fumeuses le funèbre cortège, car le condamné avait l'honneur d'une forte escorte. Ouvrant la marche, on remarquait le sieur Bizard, lieutenant des gardes de Son Excellence, et huit gardes munis de torches marchaient à ses côtés. Venaient ensuite deux Pères Récollets dans leur robe blanche, sandales aux pieds et tête-nue; ils récitaient des prières pour celui qui allait mourir. Et celui-ci suivait immédiatement, tête-nue comme les deux religieux, en chemise, mains liées derrière le dos et supporté par Flandrin Pinchot. Le condamné, en effet, ne paraissait pas très solide sur ses jambes, on eût dit que l'épouvante le paralysait ou le rendait ivre. Il titubait, et il fallait toute la force de Flandrin pour le maintenir debout. Enfin, fermant la marche, venaient le prévôt avec dix hommes du guet, lesquels marchaient avec le mousquet à l'épaule et le pistolet au poing, et suivaient aussitôt huit autres gardes avec torches. Comme on le voit, l'escorte était assez formidable, et nul parmi le peuple n'aurait été tenté de faire une entreprise quelconque en faveur du condamné.

La chose, au reste, n'était pas à craindre, d'autant moins que le condamné était inconnu. Personne ne savait son nom. De même qu'il était demeuré muet devant le tribunal, là encore il gardait le même silence obstiné. Le peuple se contentait de regarder et de se demander, non sans la plus grande curiosité, qui était cet homme. On savait une chose: c'était un maladrin quelconque, et du fait le malheureux ne méritait aucune pitié.

Mais le personnage le plus curieux dans cette foule était, sans contredit, Maître Jean. Et Maître Jean, à mesure qu'approchait le condamné, essayait de voir les traits de son visage. Il ne le pouvait pas, parce que les torches

n'éclairaient pas suffisamment et, ensuite, parce que le condamné marchait tête basse, tête si basse que son menton reposait sur sa poitrine.

Bientôt, cependant, on pourrait mieux voir l'homme, lorsqu'on le hisserait sur la plateforme.

Le cortège arrivait à la potence. Les gardes, les premiers, la torche d'une main et la rapière de l'autre, entourèrent le gibet, laissant un passage pour le condamné et les hommes du guet. Ceux-ci avec les gardes firent cercle pour faire un barrage contre la foule, et dans ce cercle, et au pied du gibet les Pères Récollets s'agenouillèrent tout en continuant à prier.

Flandrin Pinchot aida le condamné à monter les quelques degrés de la plateforme. Là, Mathurin le Bourreau s'en empara brutalement. Mais là, aussi, le condamné voulut faire quelque résistance, et sans l'aide de Flandrin Pinchot l'exécuteur eût été incapable de lui passer la corde au cou. Mais une fois que la corde eut été assujettie, le condamné cessa de se débattre. Flandrin descendit de la plateforme. Mathurin se suspendit à la corde. On entendit grincer la poulie, la poutre craquer... Mais on put voir alors la figure du condamné nettement éclairée par la lueur des torches.

Maître Jean vit aussi ce visage livide d'épouvante. Il parut pâlir, et si l'attention n'avait pas été portée sur la potence, les spectateurs auraient vu Maître Jean chanceler visiblement. Mais lui reconquit aussitôt sa tranquillité et son aplomb, et il murmura, mais si bas qu'un voisin n'aurait pu entendre ses paroles:

—Lui!... Lui!... Ah! oui, c'était bien mon presentiment. Lui!... le malheureux!... Oui... oui... depuis longtemps j'avais pensé qu'il finirait sur l'échafaud!...

Et Maître Jean fut repris par une sorte d'étourdissement. Il chancela à nouveau, et, par crainte de tomber, il s'adossa à une borne de pierre près de là. Puis il ferma les yeux pour ne pas voir le dénouement de ce drame.

Mais le peuple assemblé là regardait, lui, de tous ses yeux. Mathurin le Bourreau était maintenant à l'oeuvre finale: il se suspendait à la corde, et l'autre, au bout, commençait à laisser des pieds la plateforme. A ce moment même, le maladrin poussa un cri rauque — un cri d'horreur ou d'épouvante, nul n'eût su dire, — mais de suite Mathurin tendit les bras et donna à la corde la pesanteur de son corps. Si Mathurin était de petite taille, il était d'un autre côté trappu et lourd. La poulie grinça encore, la poutre craqua, toute la charpente parut ébranlée, et le condamné quitta la terre... Le cri rauque poussé s'acheva dans un long et sourd râlement. La corde s'était tendue dans toute son élasticité, puis le cou du condamné s'était allongé, sa langue sortie brusquement de sa bouche, pendait de toute sa longueur, ses yeux s'ouvraient au point de quitter les orbites. Et le patient montait dans l'espace pouce par pouce et par à-coups à chaque tour de bras et coup de reins de Mathurin. Le condamné se débattait vivement des pieds, tout son corps se tordait affreusement et son visage était devenu noirâtre.

Lorsque le supplicié fut à deux pieds environ

de la plateforme, Mathurin attacha l'extrémité de sa corde à un poteau vertical. Puis il prit par terre une autre corde, mais plus courte, et grimpa vivement l'échelle. Là il noua cette corde à l'autre, lui fit faire deux tours sur la poutre horizontale et tira la corde du pendu hors de la poulie. Puis, rapidement il enroula la corde du supplicé autour de la poutre et reprit l'autre corde. Le drame était fini. On ne voyait plus qu'une vague forme humaine gigoter au bout d'un câble. Mathurin reprit sa corde accessoire, mais il oublia sa poulie; puis, l'échelle à l'épaule et sa lanterne d'une main, il s'en alla. Alors, le cortège se reforma pour reprendre, sans plus, le chemin de la haute-ville.

A son tour la foule se dispersa en silence, et cinq minutes après l'exécution, il ne restait là qu'un pendu et un spectateur... un spectateur qui était Maître Jean.

VI

DEPENDU !

Et lui, Maître Jean, quand il se vit seul et en pleine obscurité, quitta la borne où il s'était adossé, et, franchissant la place, marcha vers la potence.

Il paraissait avoir retrouvé tout son calme ordinaire. Son sourire placide était revenu à ses lèvres. Il marchait lentement, mais sûrement. Arrivé au gibet, il monta rapidement les degrés, courut au supplicé qui s'agitait encore faiblement, approcha du pied un bloc de bois, monta dessus et à l'aide d'un couteau trancha la corde à un pied environ au-dessus de la tête du patient. Lui retomba sur ses pieds et s'écrasa par terre. Maître Jean se jeta sur lui, desserra quelque peu le noeud coulant, releva l'homme qu'il tenait serré dans ses bras et proféra sur un ton qu'on aurait dit enjoué :

Ah! ah! tu me reconnais, mon garçon?

Le pendu, en effet, regardait d'yeux hébétés celui qui venait de lui rendre la vie.

— Maître Jean! bégaya-t-il d'une voix à peine distincte.

— Oui, oui, mon garçon! fit le vieillard avec un léger ricanement. Hein! ajouta-t-il, ça t'étonne que Maître Jean vienne t'arracher à la mort? Mais bah! nous parlerons de ça tantôt. Pour le moment, on est pressé.

Ce disant, il entraîna le condamné à un poteau vertical et l'y attacha par ce qui restait de corde; mais ce bout de corde était si court que le dépendu se trouva la tête collée fortement contre le poteau. Comme il reprenait rapidement ses sens et retrouvait la voix, il demanda avec la plus grande surprise :

— Que faites-vous donc, Maître Jean? A quoi bon m'avoir dépendu pour m'attacher maintenant à ce poteau?

— Sois tranquille. Je t'attache ainsi pour que tu ne prennes pas la poudre d'escampette, voilà tout. Je m'en vais, mais je vais revenir bientôt. Sois tranquille, te dis-je.

Toujours souriant et certain que son homme ne se sauverait pas, Maître Jean descendit la plateforme et s'éloigna vers la rue Sault-au-Matelot qui retentissait du bruit des tavernes.

Après dix minutes de marche il tourna sur une étroite ruelle et s'arrêta devant une mesure n'ayant qu'une porte et qu'une unique fenêtre. Il frappa rudement dans la porte.

— Qui vient là? demanda aussitôt de l'intérieur une voix éraillée de gueux et d'ivrogne.

— C'est Maître Jean. Ouvrez votre porte, père Brimbalon, je désire vous entretenir de choses urgentes et sérieuses.

— C'est bon, on va voir. Si seulement vous voulez vous donner la patience d'attendre un brin...

Maître Jean alla coller son oeil à la vitre : mais il ne put rien voir à l'intérieur de la bicoque, une guénille faisait rideau de l'autre côté.

Il attendit trois bonnes minutes. Enfin, un bruit de verrous et de chaînes grinça et la porte s'ouvrit. Le vieillard entra dans un taudis puant, et l'homme qui avait ouvert referma de suite sa porte et replaça chaînes et verrous.

Maître Jean vit près de lui un petit vieux de corps grêle qui, tout en grimaçant, tenait dans sa main droite une courte dague à lame triangulaire.

— Eh quoi! père Brimbalon, s'écria-t-il sans perdre son accent tranquille, avez-vous envie de m'assassiner?

Il se mit à rire doucement et alla s'asseoir sur l'unique escabeau de la mesure.

L'autre ricana et répliqua :

— Vous assassiner? Non! non! Oh! vous savez bien que non, Maître Jean! Cette dague?... Ah! voilà: il pourrait arriver qu'un maraudeur, malandrin, ribaud, escroc ou voleur pût user de votre nom pour s'introduire dans mon domicile... Or, je suis assez défiant, et je prends toujours, la nuit surtout, quelques précautions.

S'il était d'une taille grêle, ce mendiant conservait encore un aspect vigoureux et il pouvait tenir tête au premier maraudeur venu.

Il alla replacer son arme sur une tablette et revint vers Maître Jean et demanda :

— Voulez-vous boire une tasse d'eau-de-vie à ma santé, Maître Jean?

— Ce n'est pas de refus, mon vieux Brimbalon, car la soirée est joliment fraîche. Mais rien qu'une goutte... une goutte seulement!

Le mendiant souleva une trappe, se pencha au-dessus d'un trou noir et tira une cruche. Il emplit une tasse pour lui-même, puis dans un gobelet vida quelques gouttes de la liqueur qu'il offrit à Maître Jean.

— Eh bien! à ta santé, mon ami, dit ce dernier et en portant le gobelet à ses lèvres.

Il eut beaucoup de peine à réprimer une grimace de dégoût. Il reposa sur la table le gobelet qu'il n'avait pas vidé, tandis que le mendiant, lui, vidait tout le contenu de sa tasse avec délice.

— Ah! fit aussitôt le mendiant en frottant son abdomen, un petit coup ça fait du bien, Maître Jean, après les fatigues d'une grosse journée!

— Et une bonne journée aussi, j'imagine? sourit Maître Jean.

— Peuh! on rentre à sa cambuse les mains quasi vides. Seulement, si tous les bourgeois avaient la générosité de Maître Jean... alors, je ne dis pas...

— Oui, oui, je sais, père Brimbalon. Ne par-

lons point de ma générosité, mais d'autres choses. Voyons! je vais au fait, car je suis un peu pressé. Je suis venu vous proposer un petit marché.

—Voyons voir!

Maître Jean tira son gousset et y prit deux pièces d'or, de ces écus d'or comme il en avait donné à l'huissier au Château Saint-Louis.

Le mendiant, à la vue de ces pièces d'or qui scintillaient admirablement à la lueur de la bougie de suif qui éclairait la pièce, clignota des yeux et s'écria:

—Ho! ho! vous, Maître Jean, on peut dire sans se tromper que vous possédez le bonheur dans votre gousset. . .

—Le même bonheur s'offre à toi, mon vieux Brimbalon. Voici deux écus d'or à l'effigie de notre grand roi. Dans une heure ou deux, je t'en donnerai deux autres pareilles.

—Et que faut-il faire pour vous rendre service?

—Peu de chose: prendre ces deux écus et aller trinquer au premier cabaret venu. Vous trinqueriez. . . mettons durant deux heures, puis vous reviendrez. Seulement, vous me laisserez la clef de votre cadenas.

—Ah! ah! sourit le mendiant, je vous comprends.

—Le marché te va?

—Pardi! s'il me va. . . c'est fait et conclu. Voici la clef et le cadenas à ce clou.

—Et voici les premiers deux écus.

—Comme ça, reprit le mendiant, en enfouissant les pièces de monnaie dans sa poche, je vous laisse seul ici?

—Oui, va à la taverne et ne te préoccupe de rien durant ces deux heures.

—Je comprends de mieux en mieux: je vous loue ma cambuse pour la durée de deux heures. C'est bon, c'est bon.

Le mendiant enfonça sur sa tête un vieux feutre et endossa une vieille cape doublée de fourrure, présent nul doute de quelque bourgeois, et il sortit.

Maître Jean attendit cinq minutes et sortit à son tour sans prendre la peine de souffler la bougie.

—Bah! dit-il, je serai revenu avec mon homme dans un quart d'heure.

Il cadenassa la porte puis jeta dans la ruelle un regard scrutateur. Ne voyant pas le père Brimbalon, et comprenant que celui-ci avait déjà mis les pieds dans une taverne du voisinage, Maître Jean prit le chemin de la potence.

La nuit était devenue très noire et un vent glacial s'élevait du Saint-Laurent. Dans la rue Sault-au-Matelot, grâce aux devantures faiblement éclairées des tavernes, on pouvait diriger ses pas avec assez de sûreté. Au reste, Maître Jean ne paraissait pas beaucoup incommodé par l'obscurité, tellement il connaissait le chemin qu'il parcourait cette nuit-là. Il suivait le milieu de la chaussée et évitait les trous et les ornières de la rue raboteuse. Il marchait la tête penchée en avant, comme s'il eût été absorbé par des pensées d'un poids trop lourd pour son cerveau. Aussi, n'eût-il pas l'air de remarquer que deux individus le suivaient depuis la mesure du mendiant Brimbalon. Les deux hommes sui-

vaient à une assez faible distance, et ils marchaient à pas feutrés et l'échine voûtée; à les voir on les aurait pris de suite pour deux tire-laine sur la piste d'une proie, ou bien encore pour deux pourfendeurs, à voir les longues rapières qui leur battaient les jambes.

Plus loin, Maître Jean s'arrêta soudain à la devanture d'une taverne de laquelle partaient toutes espèces de bruits, et il colla son front à la vitre. Il vit, là, une trentaine de buveurs et, parmi eux, le père Brimbalon. A cet instant précis le vieux mendiant vidait, avec une mine réjouie, un plein carafon.

Maître Jean sourit doucement et continua sa route.

Les deux individus qui le suivaient s'étaient aussi arrêtés, et ils avaient pu voir nettement le visage de Maître Jean que la lumière de la taverne avait un moment éclairée.

—Eh bien! marquis, murmura l'un des deux hommes, vous me direz encore que j'ai eu la berlue! Ne l'avez-vous pas reconnu, cette fois?

—Oui, mon cher duc, je l'ai reconnu, et je vous fais de suite mes excuses. Oui, oui, c'est bien notre prisonnier de ce matin dont nous conservons comme un joli souvenir la canne à pomme d'or.

—Et vous savez de quelle mystérieuse façon il s'est glissé hors de sa prison?

—Mystérieuse, oui et non. Tout est de savoir s'il n'y a pas eu connivence entre lui et l'autre.

—Vous voulez dire, marquis, lui et Flandrin?

—C'est bien ce que je veux dire.

—Demain, nous aurons le mot de l'énigme. Suivons encore et tâchons de savoir où niche l'oiseau, car le voici qui reprend sa marche. Un moment, j'ai pensé qu'il allait entrer là pour s'abreuver; mais il faut croire qu'il a vu dans cette taverne quelque visage qui ne lui revient pas.

—Il faudra savoir aussi ce que le vieil huguenot peut bien manigancer avec le père Brimbalon.

—Nous saurons tout cela demain... suivons toujours!

Les deux hommes étaient repartis à la suite de Maître Jean.

Celui-ci, peu après, arrivait en vue de la potence dont il pouvait entrevoir la vague silhouette. Il atteignait la plateforme et y monta. Mais là il fut bien près de pousser un cri de surprise; il constatait que son prisonnier n'était plus là...

—Bon! fit-il, le coquin a réussi, avec l'aide du diable sans doute, à prendre le large.

Il croisa les bras, pencha la tête et demeura pensif.

A quelque distance de là, les deux inconnus, qui avaient suivi le vieillard et l'avaient épié, tinrent à voix basse le colloque suivant:

—Voyons, cher marquis, grattez-moi donc un peu l'épiderme, il me semble que je fais un rêve! Est-ce que ce n'est point, là, cette jolie potence à laquelle Maître Mathurin a hissé, ce soir, un malandrin?

—Vous ne rêvez nullement, duc... c'est bien la jolie potence. Je dirai pour me rendre aussi spirituel que ce Monsieur de Voiture dont on

parle tant à Versailles et à Paris: "Le miroir de votre pensée réfléchit la vérité".

—Mais alors cet instrument merveilleux où l'on se rafraîchit le sang à la brise du Saint-Laurent, le voyez-vous bien distinctement?

—Non, duc, que très vaguement.

—Alors, qu'est devenu notre homme?

—Je ne le vois pas, mais je le flaire... il est là!

—Mais que fait-il là?

—Mon Dieu! duc, le sais-je? J'oserai dire qu'homme compatissant et très pieux il fait patenôtres pour le repos de l'âme du pendu. Tenez! je le vois bouger... Ah! diable, décampons, il vient vers nous!

Is s'esquivèrent aussitôt et allèrent dissimuler leur présence entre les murs de deux maisons voisines.

Maître Jean, en effet, quittait le gibet tout en murmurant ces paroles:

—Je n'ai qu'un regret, c'est de l'avoir dépendu!

Il s'en retourna vers la mesure du mendiant Brimbalon. Peu après, il rentrait dans le taudis, s'essayait et se replongeait dans ses pensées.

Le temps s'écoula, puis une vieille pendule sonna dix heures. Maître Jean sortit de sa rêverie, regarda l'heure et soupira avec allègement, car il pensa que Brimbalon était sur le point de revenir. Disons que Maître Jean avait hâte de quitter cette bicoque malpropre et de réintégrer son domicile. A dix heures et quart, Maître Jean s'étonna de ne pas voir rentrer le mendiant.

—Il sera probablement enivré, se dit-il avec un sourire indulgent.

Il attendit encore. A dix heures et demie une main frappa à la porte.

—Entrez! entrez! cria le vieillard, les chaînes et verrous sont poussées.

La porte s'ouvrit aussitôt pour encadrer la figure épanouie de Brimbalon.

—Je gage, fit-il en entrant, que vous m'avez pensé ivre-mort, vu que je ne revenais pas à l'heure dite?

—Dame, oui. Et j'allais m'en aller sans vous dire bonsoir.

—Excusez-moi, Maître Jean, c'est la curiosité qui m'a retenu. Voyez-vous, à la taverne on a beaucoup parlé du pendu, et j'ai voulu le voir. Alors, je me suis rendu à la potence...

—Et vous l'avez vu? interrogea Maître Jean avec un sourire ambigu.

—Mais non... pas même son ombre! Il était parti... mais parti en laissant sa corde. Oui, c'est vrai, je n'ai vu que sa corde... une belle corde toute neuve. Tenez! j'en ai coupé un bout. Savez-vous que ça porte chance de la corde de pendu? J'ai bien été tenté de tout prendre; mais j'ai de suite pensé que d'autres malheureux comme moi ne seraient pas fâchés d'en avoir au moins un petit bout.

Le mendiant exhibait avec un large sourire un bout de la corde que Mathurin le Bourreau avait tissée le matin de ce jour.

—S'il en est ainsi, fit Maître Jean, c'est-à-dire que si le pendu a été dépendu, c'est qu'on l'aura déjà enterré. Pourtant, il me semble qu'on

laisse un pendu exposé quelques jours au gibet, afin de donner une salutaire leçon à ceux-là qui seraient tentés de commettre le même crime.

—Pour ça, Maître Jean, je suis pas mal de votre avis. Mais faut vous dire aussi que ce n'est pas une règle qu'on suit toujours de point en point. Soit qu'un malandrin ait été pendu, soit qu'il ait été mis à la roue, bâtonné et écartelé, souvent il arrive qu'on l'enterre le lendemain de l'exécution. Pour celui-ci qu'on a pendu ce soir, je pense comme vous qu'il a été enterré un peu tôt, car il y a une autre règle dont on ne s'écarte pas, celle-ci: on n'enterre jamais un supplicié que son corps ne se soit complètement refroidi. Tout de même, tout de même, je serais bien curieux de savoir ce qui est ou ce qui en est pas. Tenez! Maître Jean, pour éclaircir nos idées et en même temps pour le salut du malheureux trépassé nous allons boire une tassée.

—Non! non! merci bien, père Brimbalon, pour la politesse, dit Maître Jean en se levant avec quelque vivacité. Il faut que je regagne sans plus tarder mon logis.

—Alors, me dites-vous que vous avez pu faire vos petites affaires?

—Oui, oui. Je te remercie encore pour ta complaisance. Tiens! voici les deux autres écus.

—Merci! merci! Maître Jean. C'est à moi à vous devoir des remerciements. Et n'oubliez jamais que le père Brimbalon est toujours et sera toujours à votre service.

Maître Jean s'en alla poursuivi par les salutations empressées du mendiant.

Celui-ci, une fois son visiteur parti, se mit à ricaner longuement. Puis il tira les verrous de sa porte, tendit les chaînes et, par surcroît de précautions, entassa son mobilier contre la porte. Certain d'être en sûreté, il courut à la trappe, souleva le panneau, se pencha sur le trou et en tira cette fois un coffret de fer au lieu de la cruche d'eau-de-vie. Le coffret était comblé de pièces d'argent et d'or. Le mendiant y ajouta les pièces reçues de Maître Jean, et murmura avec la plus belle satisfaction:

—Il ne me faudra pas bien bien des années de travail encore pour posséder ma petite fortune et mes petites rentes. Moi aussi je serai avant longtemps un Maître Jean. Seulement, moi je ne donnerai pas mes écus si péniblement amassés... non, je ne les donnerai certainement pas à tout chacun. Non! non!... mes écus je ne les dépenserai qu'à bon escient, c'est-à-dire, à bien boire et bien manger.

Il remplaça le coffret dans le trou, prit la cruche et lampa fortement à cinq ou six reprises.

—Bon! A présent, murmura-t-il, faut que je retourne au cabaret... j'ai l'idée que je vais faire là un bon marché...

VII

SECRETES AMOURS

Lorsque Maître Jean réintégra son logis de la rue Saint-Louis, sans s'être douté le moins du monde qu'il avait toujours été suivi et épié par ces deux individus qui, le matin, l'avaient en-

fermé dans une salle basse du Château, il était tout près de onze heures.

—Bon! duc, nous savons où gîte le renard!

—Oui, nous reviendrons demain tendre le piège.

—Mais en attendant à demain qu'allons-nous faire?

—Mon Dieu! rien de plus simple: si nous allons voir notre petite reine à la taverne du père Létourneau, et lui dire deux mots d'amour en nous abreuvant de deux carafons?

—Allons, cher duc, c'est une splendide idée.

Les deux hommes se dirigèrent du côté de la Place d'Armes. Depuis que le couvre-feu avait sonné, les rares réverbères de la ville avaient été éteints, et la Place, comme les rues qui y aboutissaient, était très noire. Il importait donc de marcher avec circonspection. Mais tout comme Maître Jean, les deux aventuriers connaissaient leur Québec par cœur. Ils marchaient donc d'un pas rapide et sûr. Ils ne paraissaient pas même incommodés par le vent qui s'engouffrait avec violence sur la Place et où il soufflait avec rage. Mais ce vent les empêcha d'entendre des pas sonores qui venaient de leur côté, et c'est pourquoi, soudain, ils heurtèrent une silhouette humaine qu'ils n'avaient pu voir venir.

—Butor! cria l'un des deux compères, que ne t'ôtes-tu de notre chemin!

—Voilà nargua l'autre en ricanant, que les maraudeurs de nuit nous barrent les jambes pour nous dévaliser...

—Il serait bon, duc, que nous leur apprissions la civilité par quelques bons coups de rapière!

—Marquis, ils sont pires et plus grossiers que les mendiants; les quémandeurs, au moins, sont quelquefois polis et discrets.

L'inconnu qu'ils avaient involontairement heurté était déjà loin.

Nous allons suivre cet homme. Il venait de sortir du Château comme un grand mystère. Il portait rapière au côté et pistolets à sa ceinture. Son feutre était rabattu sur ses yeux, tandis que le collet de la cape grise qui couvrait ses épaules remontait jusqu'à ses oreilles. Tel quel il aurait été difficile de reconnaître cet homme même à la clarté de quelque réverbère.

Il traversa la ville, franchit la porte de la basse-ville et s'engagea dans la rue du Palais. Là, plus loin, il vit une petite maison retirée et entourée d'une palissade, et l'une des fenêtres était éclairée faiblement.

—Elle m'attend... murmura l'homme en hâtant le pas.

Bientôt, il franchissait une grille, un petit jardin et levait le marteau de la porte. C'était une petite maison de pierre au toit pointu que décoraient deux lucarnes.

Il s'écoula deux ou trois minutes, et la porte fut ouverte. Là, la silhouette d'une jeune et belle femme se dessinait avec grâce dans la lumière éclatante que projetait un lustre à dix bougies.

A la vue du visiteur nocturne, la jeune femme sourit et s'effaça vivement, murmurant:

—Vite... entre!

L'homme entra, repoussa la porte, jeta au loin

son feutre et sa cape et, sans mot dire, mais en souriant, tendit ses bras à la jeune femme.

Celle-ci courut à lui et se jeta à son cou.

—Ah! mon cher amant, balbutia-t-elle comme si l'inquiétude l'eût longtemps tourmentée, je pensais que tu ne viendrais pas ce soir!

Et lui, cet homme, jeune encore, qui retenait ainsi cette jeune femme dans ses bras, la pressait amoureusement sur lui et baisait passionnément son beau front... oui, cet homme, c'était Flandrin... Flandrin Pinchot!

Et Flandrin disait d'une voix attendrie:

—Oh! ne m'en veuille point, chère belle, je n'ai pu m'échapper plus tôt.

—Mais la nuit passée?...

—Ah! oui, la nuit passée... Si je ne suis pas venu, c'est pour la raison qu'un Père Récollet est venu passer une partie de la nuit auprès de notre condamné à mort. Comme, tu peux l'imaginer, je ne pouvais quitter mon poste sans mettre en éveil la curiosité ou même la suspicion du Père Récollet.

—Et lui... notre condamné à mort... il est bel et bien pendu, n'est-ce pas? interrogea non sans manifester quelque inquiétude la jeune et jolie femme.

—Oui, bien pendu par le col. Mathurin a fait une bonne besogne, et notre homme n'en reviendra certainement pas.

—Oh! si je suis contente de me voir débarrassée pour toujours de cette canaille. N'est-ce pas que notre plan a bien réussi?

—Tout a marché à souhait.

—Que je suis contente, mon Flandrin!

—Et moi donc? ma chère Lucie. Désormais nous pourrons nous aimer en toute paix.

—Viens t'asseoir ici, mon beau Flandrin... viens sur ce canapé.

Pinchot suivit la jeune femme au canapé, et là tous deux s'enlacèrent et unirent leurs lèvres.

—Tu as dit, mon grand Flandrin, reprit la jeune femme, que nous pourrions dorénavant nous aimer en toute tranquillité. Mais es-tu bien certain de cela? Es-tu sûr que ta femme ne sait rien, qu'elle ne se doute de rien?

—Sois tranquille, ma Chouette a tellement confiance en son Flandrin qu'elle fermerait les yeux même si elle te voyait dans mes bras; car elle ne pourrait pas croire que j'en aime une autre après elle.

—Quoi! tu l'aimes quand même, elle?

—Pourquoi pas? se mit à rire bonnement Flandrin. C'est une bonne épouse qui a pour moi toutes les attentions et un grand dévouement. Oui, je l'aime quand même, mais après toi, ma Lucie; c'est-à-dire que je t'aime, toi, plus que je ne l'aime, elle.

—Mais sais-tu, à ce compte-là, que je deviendrai jalouse?

Flandrin se borna à l'embrasser tendrement.

Mais comment ces clandestines amours étaient donc nées?

Une nuit de l'automne d'avant, alors qu'après son service Flandrin retournait chez lui, il avait entendu des cris de femme partir d'une ruelle de la basse-ville. De suite il avait mis la rapière à la main et s'était élancé vers l'endroit d'où venaient les cris. Là, il vit un homme entraînant

une femme par la force. Elle se débattait vainement. A la vue de Flandrin et surtout de sa rapière menaçante, l'homme lâcha prise et prit la fuite. La femme, jeune et jolie, était cette Lucie. Elle implora protection de Flandrin, et lui ne sut la refuser. Dès le lendemain, quoiqu'il ne fût pas riche, Flandrin Pinchot louait au nom d'un sien ami cette petite maison de pierre abandonnée depuis plus d'une année et y donnait asile à la jeune femme. Elle, pour marquer sa gratitude, s'était jetée à son cou et l'avait embrassé longuement. Flandrin avait été aussitôt enivré par ce baiser, et depuis les amours avaient marché.

Peu après, naturellement, Flandrin Pinchot s'était enquis de la famille de la jeune femme. Elle lui avait confié qu'elle ne se connaissait ni père ni mère, mais qu'elle croyait avoir vu le jour aux Trois-Rivières ou à Ville-Marie, elle ne pouvait certifier. Plus tard, elle avait abandonné ses parents adoptifs pour venir à Québec et y gagner sa vie. Un jeune homme qu'elle ne connaissait pas l'avait prise pour amante. Mais l'individu était dissipé et brutal, et elle avait voulu l'abandonner. Lui l'avait toujours contrainte à demeurer son amante. Enfin, elle avait fui le domicile de son amant, lequel, avait-elle encore avoué, tenait un tripot des plus mal famés. Pendant un mois elle avait travaillé comme servante dans une auberge. Un soir, son amant l'avait retrouvée dans cette auberge, et c'était cette nuit-là même que Flandrin Pinchot l'avait secourue.

Flandrin avait reçu cette histoire comme vraie et authentique. Peu lui importait du reste ce que cette femme avait été; une chose: elle était jeune et belle — car elle ne devait pas dépasser la trentaine — et elle était surtout amoureuse et charmante, et cela avait suffi à Flandrin.

Donc, depuis ce jour-là Flandrin venait voir la jeune femme trois ou quatre fois par semaine, c'est-à-dire chaque fois qu'il lui était possible de s'absenter de son poste dans la veillée sans attirer l'attention. Sa visite était courte, car il ne passait là jamais plus d'une heure ou deux. Dès que la demie de onze heures sonnait, il reprenait la route du Château. Quelquefois aussi il se hasardait à venir par les après-midi, car le service de Flandrin comprenait la matinée et la première demi-nuit; Lemaillou le remplaçait dans l'après-midi et la deuxième demi-nuit.

Ce soir-là encore, lorsque la pendule marqua la demie de onze heures, Flandrin, qui n'avait passé ce soir-là qu'une vingtaine de minutes près de son amante, se leva pour se retirer.

La jeune femme l'enserra dans ses bras et lui dit comme avec reproche:

—Dis-moi, mon Flandrin, plus ça va moins tu restes longtemps avec moi! Quoi! va-t-il falloir passer toute notre vie ainsi?

—Patiente encore, ma belle amante. Un jour viendra sûrement où nous pourrons vivre ensemble plus souvent et plus longtemps. Pour le moment, tu le sais, j'ai mon poste au Château, et je dois aller faire ma ronde avant de rentrer au logis où ma femme m'attend tous les soirs.

—Ah! que j'ai hâte que cela change! Je m'en-

nuie à mourir quand tu n'es pas près de moi!

Elle l'embrassa encore longuement.

Flandrin put difficilement s'arracher à cette étreinte amoureuse et passionnée. Mais le devoir commandait, sans compter que ces secrètes amours étaient dangereuses et qu'un simple hasard aurait pu amener, pour Flandrin du moins, une terrible catastrophe.

Il put donc partir en promettant de faire tout son possible pour revenir le lendemain soir.

Dehors, le vent soufflait par vives et rudes rafales, et une pluie fine et froide commençait à tomber. L'obscurité paraissait plus opaque encore. N'importe! Flandrin savait son chemin sur le bout des doigts. A quelques pas de la maison de son amante il croisa une berline tirée par deux chevaux qui allaient au pas. Deux fanaux éclairaient faiblement la marche de l'attelage.

—Où, diable, peut bien aller cette berline? se demanda Flandrin, intrigué.

Curieux, il la regarda aller. Tout à coup, il tressaillit violemment... la berline venait de s'arrêter devant la maison de son amante. Quelque chose lui serra le cœur. Plus intrigué et inquiet en même temps, et aussi attiré par un secret instinct, il rebroussa chemin et à pas de loup regagna la maison. Il alla se poster de l'autre côté de la rue et se mit à guetter. La maison apparaissait maintenant sans lumière. Les fanaux de la berline permettaient à Flandrin de voir la diffuse silhouette du cocher qui attendait patiemment malgré le vent glacial et la pluie.

—Voyons! se dit Pinchot, cette voiture va repartir bientôt puisque le cocher attend à la porte! Il faut pourtant que je sache à qui appartient cette berline et qui elle transporte cette nuit!

Si Flandrin avait pu revenir plus tôt sur ses pas, il aurait pu voir un homme descendre de la voiture, traverser rapidement le jardin et heurter le marteau de la porte. Là, encore il aurait vu la porte s'ouvrir immédiatement et encadrer pour quelques secondes la jeune et belle femme dont lui, Flandrin, était l'amant secret. Et si, encore, il avait pu jeter un oeil dans l'intérieur du petit salon où, une demi-heure auparavant il avait été reçu, voici ce qu'il aurait surpris:

Le visiteur descendu de la berline était entré précipitamment, et dès que la porte fut refermée la jeune femme se jeta dans ses bras comme elle avait fait avec Flandrin. Lui, le visiteur inconnu, l'avait, comme Flandrin, embrassée longuement, puis elle s'était écriée:

—Oh! mon André! mon André! que je me sens contente et heureuse! Enfin, on dit qu'il a été pendu!

—Oui, belle des belles, bien et dûment pendu. Mathurin connaît son métier. Tu peux être contente et heureuse, ma Lucie, puisque tu es débarrassée de ce coquin. A propos, sais-tu que ce pauvre Flandrin mérite après tout une bonne chandelle?

—L'imbécile!... se mit à rire la jeune femme. Il vient justement de partir. Ne l'as-tu pas rencontré?

—J'ai bien pu le croiser... Mais il fait si noir. Comme ça, il ne nous reste plus qu'à nous débarrasser de cet animal?

—Oui, et j'espère bien que tu as trouvé le moyen de le faire disparaître. Maintenant qu'il a fait pendre l'autre, il nous est tout à fait inutile. Il va même nous devenir encombrant.

—Et tu pourrais ajouter dangereux. Eh bien! rassure-toi, nous avons trouvé le moyen de le rayer sinon du nombre des vivants, du moins de notre chemin. Nous aurons le concours de Polyte et Zéphir, et je suis certain que l'affaire ne clochera pas. Mais bah! laissons à demain ces choses. La berline nous attend pour nous conduire au Château où Son Excellence te mande sur l'heure.

—Je m'y attendais, et je suis prête à partir. Aujourd'hui j'ai fait tenir un billet à Son Excellence par Zéphir.

—Alors, tu as ces pelleteries?

—Oui. Tiens! dans ce sac...

—Qu'est-ce?

—Trente peaux de castors, douze de martres et huit de renards noirs.

—Magnifique! s'écria l'autre. Décidément, Son Excellence sera contente.

La jeune femme souriait avec une sorte de triomphe et vivement jetait sur ses épaules une longue mante de velours noir et sur sa tête une écharpe de soie rouge.

L'instant d'après le visiteur se chargeait du sac, puis elle et lui gagnaient la berline.

Flandrin Pinchot, toujours aux aguets, put facilement reconnaître la belle Lucie à la clarté des fanaux de la voiture. Il la vit monter agilement et s'asseoir sur le siège à l'intérieur. Puis, ce fut l'homme qui parut dans le rayon de lumière décrit par les fanaux. Alors, Flandrin manqua de pousser un cri de surprise.

—Le lieutenant des gardes!... murmura-t-il.

Et Flandrin n'était pas revenu de sa surprise que déjà la berline filait vers la porte de la haute-ville. Mais Flandrin ne demeura pas longtemps figé dans sa stupeur. Grâce aux fanaux qu'elle portait, il put suivre la direction que prenait la voiture. Il courut à en perdre l'haleine, car Flandrin voulait savoir à tout prix où allait cette berline. Aussi, sa stupeur se changea presque en hébétude quand il vit la voiture s'arrêter devant la grande porte cochère du Château. Oui, le Château... Flandrin était là aussi! Et il put voir Lucie et son compagnon, le sieur Bizard, pénétrer dans la demeure de Monsieur de Frontenac.

Flandrin se sentait entrer, descendre, plonger dans le plus profond des mystères. A son tour il entra dans le Château, et il marchait en tибubant, ce qui fit penser à un portier qu'il venait de s'abrever plus qu'il n'était raisonnable. Et Flandrin descendait aux salles basses en ruminant déjà les plus noirs et les plus sanglants projets de vengeance. Car la jalousie venait de lui mordre cruellement le cœur.

Dans la sourde et terrible colère qui bouillonnait en lui, il murmurait de temps à autre:

—La coquine... la coquine... ai-je été fou un peu de croire à l'amour de cette ribaude maudite!...

VIII

L'AMOUR QUI SOMBRE

Rongé et dévoré par la plus terrible jalousie, Flandrin Pinchot quittait, vers les minuit et demi, son poste au Château et reprenait le chemin du foyer conjugal. Il allait encore en tибubant comme un homme ivre — oui, ivre de jalousie, répétons-le, — il allait dans le vent, sous la pluie et au travers des ténèbres, sans être trop certain s'il dirigeait ses pas avec sûreté vers son logis de la basse-ville. Tout en marchant, il pensait ceci:

—La coquine de coquine... qu'est-ce qu'elle peut bien manigancer avec le sieur Bizard? Serait-elle l'amante de Monsieur le Comte? Il ne manquerait plus que ça! Ah! oui, fiez-vous aux femmes maintenant! Oh! mais, je saurai la vérité... je saurai la vérité demain soir!...

Sous l'empire de ces pensées et de cent projets de vengeance qui s'accumulaient dans sa cervelle troublée, Flandrin Pinchot s'engagea dans la rue Sault-au-Matelot. Un peu plus loin et peu après il entendit un échange de paroles entre deux personnages que les ténèbres ne lui permettaient pas de voir. Redoutant une attaque de maraudeurs, il s'arrêta, mit la rapière à la main et attendit tout en prêtant l'oreille. Le vent soufflait de son côté, de sorte qu'il lui fut possible d'entendre assez distinctement deux voix d'hommes, et de ces deux voix il crut reconnaître l'une.

—Tiens! si je ne me trompe pas, se dit-il, c'est la voix du père Brimbalon.

Et il se mit à écouter le colloque suivant, et à en juger par le son des voix, Flandrin pensa que ces deux hommes qu'il ne voyait pas ne se trouvaient qu'à une faible distance.

—Oui, mon ami, disait une voix — et c'était bien la voix de Brimbalon — il faut bien reconnaître que vous vous êtes joliment mouillé. Dame! je ne vous blâmerai point pour si peu; car je conçois qu'il n'est pas mauvais pour la santé de se mettre une averse en dedans lorsqu'on en attrape une sur le dos comme celle-ci. Pardi oui! vous avez dû boire un vrai déluge!

—Ah! oui... vrai déluge... fit une autre voix, mais une voix sourde et zézayante que Flandrin ne connaissait pas. Ah! oui... ajouta la voix... vrai déluge... bu douze carafons seulement!

—Douze carafons seulement!... répartit la voix de Brimbalon avec quelque accent de surprise. Mais dites donc, ç'a été une vraie marée montante. On possède donc dans l'escarcelle des écus bien sonnants? Car pour boire autant de carafons que ça...

—Non... pas d'écus. Mais des carafons... Vendu pelleteries à belle princesse!

—Oh! oh! une princesse de la ville?

—Jeune femme aux cheveux d'or... dans la rue du palais...

—Oh! oh! fit la voix de Brimbalon avec émerveillement.

A ces paroles, Flandrin avait tressailli de tout son être. Oh! si cette femme à cheveux d'or était Lucie?...

Il écouta encore et d'oreilles plus aiguës. C'était Brimbalon qui parlait encore:

—Venez, mon ami... je ne saurais vous refuser pour cette nuit un asile dans ma bicoque. Vous me parlerez de la belle princesse.

—Oui... et boirai autre carafon...

Ce fut tout ce que put entendre Flandrin, et il comprit que les deux compères s'en allaient au domicile du mendiant.

Il reprit donc sa marche vers son logis, oubliant déjà ce qu'il venait d'entendre et se disant:

—Voyons! il faut absolument que j'en aie le coeur net avec cette femme. Il vaut mieux tout de même que j'aie prévenu ma Chouette que je ne pourrai rentrer que tard dans la nuit. Oui, mais quelle raison invoquer?... Peut-être bien, par exemple, que j'ai quelque corvée supplémentaire au Château?...

C'est avec des pensées de ce genre qu'il atteignit sa maison. Un filet de lumière passant par les interstices d'un volet lui fit comprendre que sa femme l'attendait comme à l'ordinaire.

En entrant, il vit la table mise et une odorante soupe fumant dans une soupière de bois. La Chouette travaillait à un tricot à la clarté d'une lampe posée sur la table.

Elle sourit en le voyant et dit:

—Tu es vingt minutes en retard, Flandrin, et la soupe refroidit.

Vivement elle mit de côté son tricot et se leva... Mais alors elle remarqua la figure sombre et inquiète de son mari.

—Quoi! ça va donc mal au Château? demanda-t-elle saisie par la même inquiétude.

—Non... Mais cette nuit j'ai une corvée supplémentaire. Alors, j'ai préféré de venir t'en faire part, afin que tu ne t'inquiètes point.

—Ca va donc prendre du temps cette corvée-là? demanda encore la jeune femme sans la moindre défiance.

—Non... Une heure... deux heures au plus.

—C'est bon... Viens manger de suite, s'il faut que tu repartes.

—Non, Chouette, je ne mangerai pas. Je n'ai pas faim. Si tu veux, verse-moi seulement une tassée de vin.

Il s'était lourdement assis le pauvre Pinchot... il s'était assis comme si un fardeau d'une pesanteur prodigieuse eût pesé sur ses épaules.

La jeune femme le regarda avec un mélange de curiosité et d'appréhension.

—Mais dis-moi donc, fit-elle, tu m'as l'air malade? Et puis, c'est pas tout, il doit certainement se passer quelque chose depuis le matin.

—Non... rien. Vois-tu, cette exécution... et un tas de trimbalement par ci par là... je suis fatigué. Donne-moi du vin, Chouette.

La jeune femme, moins que rassurée, prit une carafe dans laquelle rutilait un vin rouge et emplît une tasse de pierre.

L'intérieur de la maison était paisible. Louison, le collégien, dormait profondément dans son petit lit blanc. Et dans le tiroir sous le grand lit des époux dormait aussi le petit de la Chouette.

Flandrin but son vin à petites gorgées, silencieux et pensif. Sa femme du coin de l'oeil l'observait et paraissait se demander ce qui pouvait

bien changer ainsi la physionomie de son mari. Elle n'osait plus parler, tant elle craignait d'avoir les soucis qui paraissaient ronger très visiblement Flandrin.

Un quart d'heure se passa ainsi. Flandrin acheva de vider sa tasse et jeta un coup d'oeil à la pendule.

—Dix heures moins vingt minutes, dit-il; je crois bien que je ne serai pas revenu avant trois heures et demie ou quatre heures.

Il se leva et marcha rapidement vers la porte.

—Ah! bien, par exemple, cria la jeune femme, il faut que tu sois pas mal tracassé, Flandrin... Quoi! tu pars sans m'embrasser?

—Tiens! c'est vrai, Chouette, répliqua Flandrin avec un sourire contraint... j'oubliais ça.

Il l'embrassa... mais non comme de coutume, pensa la Chouette dont l'inquiétude augmentait.

Et lui s'en alla brusquement, comme si ces épanchements, ce soir-là, lui eussent répugné.

Après le départ de son mari, la jeune femme, songeuse, se demandait quelle corvée pouvait bien le retenir au Château.

—Ah! se dit-elle tout à coup, comme si sa pensée eût subi le choc d'un pressentiment, s'il me trompait avec une autre!...

Elle se mit à rire aussitôt.

—Je suis folle... Flandrin m'aime trop pour être tenté de me tromper!

Cette idée qui lui venait pour la première fois la tracassa, néanmoins. Quoi! était-il impossible que Flandrin imitât ces bourgeois et ces beaux officiers qui délaissaient leurs femmes pour aller se trotter avec d'autres femmes qui, le plus souvent, valaient moins que les leurs? Oui, la chose pouvait bien arriver à Flandrin, et il n'y avait là rien d'impossible!

A son tour, la jeune femme sentait les premiers souffles de la jalousie l'agiter. Le soupçon — curieux microbe qui s'infiltrait par les portes les mieux fermées — prenait déjà contours et consistance. Honnête et fidèle comme elle était, la jeune femme voulait repousser le soupçon qui, sans fondement, était un outrage à celui qu'elle aimait et qui l'aimait, pensait-elle; mais le microbe résistait malgré ses efforts pour le chasser. Et elle se demandait encore tandis que son coeur se serrait d'amertume et d'effroi:

—Quoi! est-ce qu'il ne pourrait pas, lui aussi, avoir son amante à la haute-ville?

Elle se mit à penser longuement et durement, et sa pensée laborieuse creusait des sillons sur son beau front pur. Oui, en revenant de quelques mois en arrière, elle croyait — et elle s'étonnait en même temps de ne s'en être point aperçu plus tôt — oui, elle croyait que Flandrin, avec elle, n'avait pas été le même. Les caresses de son mari n'avaient été ni aussi fréquentes ni aussi empressées, et il avait été souvent quelque peu taciturne et jongleur, et son rire n'avait pas rendu ni le même son ni le même écho. Et que de fois il avait paru distrait et distant! Que de fois, sur la figure ouverte et franche de Flandrin, elle avait vu des ombres mystérieuses passer! Et son petit, qu'il se plaisait tant à dorloter et choyer à ses heures de loisirs, il avait

paru le négliger, et, contre son habitude, il s'était assez souvent impatienté si le marmot faisait mine de caprice.

—Ah! oui, quelque chose d'inconnu s'était produit dans la vie de Flandrin, et, femme qu'elle était, la Chouette avait cette intuition particulière à son sexe que son mari n'était plus entièrement à elle.

—Oh! se répétait-elle en frissonnant d'angoisse, s'il en aimait une autre... s'il en aimait une autre!

Pour elle, c'était chose terrible... c'était une catastrophe. Elle sentait que tout son amour — amour incommensurable pour son époux et maître — sombrait tout à coup dans quelque abîme dont elle ne pouvait sonder la profondeur. Jusqu'à ce jour tout son bonheur — et il avait été complet — s'était épanoui dans son amour pour son mari. Puis Louison, l'écolier, avait été le deuxième amour. Plus tard, le petit, qui était venu au jeune ménage, avait constitué le troisième amour. Ce furent trois amours, égaux tous trois et dont aucun d'eux n'aurait pu diminuer et amoindrir la valeur des deux autres. C'étaient trois amours en un seul, trois amours qui, pour la jeune femme, s'étaient édifiés en paradis. Quoi! est-ce que ce paradis allait maintenant s'effacer pour faire place à un lieu de tourments? Ce n'était pas possible...

Toutes ces pensées attristèrent tellement la jeune femme qu'elle se sentit mal, et elle voulut, une fois encore, les écarter.

Ne sentant nul besoin de dormir, elle voulut reprendre son tricot avec l'espoir que le travail chasserait les vilaines pensées. Mais, non... impossible! Son esprit était maintenant la proie facile des noirs et funèbres pressentiments.

Elle abandonna son travail après quelques minutes d'efforts.

—Je vais me coucher, murmura-t-elle, et je vais essayer de dormir en attendant Flandrin.

Elle se dirigea vers le grand lit. Ses yeux, où des larmes abondantes et difficilement retenues se pressaient, se posèrent sur son petit. Elle le considéra un long moment avec cet amour maternel si puissant qu'à la mère il fait souvent accomplir des prodiges, et cette fois quelques larmes roulèrent rapidement le long de ses joues. Et elle murmura, sans peut-être entendre sa propre voix:

—Pauvre petit!... Pauvre petit!...

Ce fut tout. Un hoquet fit barrage dans sa gorge. Elle se pencha sur le petit ange et elle l'embrassa doucement et tendrement. Un sourire se joua sur les lèvres rouges et closes de l'enfant.

Ce sourire fit sourire la Chouette... mais son sourire, à elle, avait une expression de douleur bien difficile à traduire.

Quand elle se redressa avec l'idée de se coucher, son regard, par ricochet, se porta sur Louison. Et la jeune femme, l'ayant considéré avec non moins de tendresse que son propre enfant, elle murmura encore:

—Et toi, pauvre Louison... pauvre enfant sans père ni mère... que deviendras-tu si ton père adoptif vient à te manquer? Oh! moi, je sens que je ferais tout pour toi... Mais, pauvre malheu-

reuse que je serai, pourrai-je t'être bonne à quelque chose?...

Là, incapable de contenir plus longtemps le flot de ses larmes, elle pleura. Elle s'assit sur le bord de son lit et se replongea tout entière dans les chagrinantes et sombres pensées qui la tourmentaient atrocement.

Elle demeura ainsi longtemps, sans savoir que le temps s'écoulait. Puis elle sursauta d'effroi en entendant tout à coup une main frapper dans la porte.

—Qui va là? cria-t-elle en essuyant ses yeux mouillés.

—Ouvre, Chouette... c'est Maître Jean!

—Hein!... Maître Jean!... fit-elle avec la plus grande surprise.

Elle courut ouvrir.

C'était bien Maître Jean enveloppé d'un manteau tout trempé par la pluie... c'était Maître Jean toujours avec son sourire tranquille.

IX

OU MAÎTRE JEAN RETROUVE SON PENDU

Pour expliquer la présence de Maître Jean au domicile de Flandrin Pinchot à cette heure de la nuit, il faut revenir au moment où il avait quitté la cambuse du mendiant Brimbalon. Maître Jean était parti de chez le mendiant avec l'intention, à la vérité, de regagner son domicile de la haute-ville; mais, chemin faisant, une idée le tourmentait, celle-ci: le vieillard se demandait par quel prodige le malandrin qu'il avait dépendu avait pu s'échapper.

—A moins que le diable s'en soit mêlé, se disait-il, mon homme ne pouvait me laisser ainsi et sans me dire "bonne nuit". Ses deux mains étaient solidement liées derrière son dos, et Mathurin est habile au jeu des cordes; par surcroît de prudence, j'avais attaché, non moins solidement, le misérable à un poteau avec ce qui restait de sa corde de pendu... Oui, il faut absolument que le diable s'en soit mêlé!

Le vieillard marchait sans paraître savoir où il allait, car au lieu de reprendre le chemin de son logis, il se dirigeait à nouveau vers la potence. Là, il examina le poteau auquel il avait attaché le malandrin dépendu et se mit à réfléchir. Insensible au vent glacial qui soufflait rudement entre les poutres et les poteaux de la potence et à la pluie plus abondante qui tombait, Maître Jean essayait de démêler le mystère qui enveloppait la disparition de celui qu'il avait dépendu.

Là, le vieillard ne souriait plus, et sa figure d'ordinaire si sereine était devenue sombre. Les traits de son visage s'étaient contractés et une farouche énergie se manifestait dans l'éclair de ses yeux.

Il murmura:

—Il faut que je retrouve le misérable... il faut que je le retrouve, car lui seul pourra me dire ce qu'il a fait de ma fille et ce qu'elle est devenue. Qui sait? le maudit l'a peut-être tuée! Ah! oui, je veux le retrouver et savoir la vérité; après... eh bien! après, je le rependrai à cette poutre. S'il a réussi de lui-même à recouvrer sa liberté, il ne saurait être loin encore. Je

ne serais pas étonné qu'il fût dans quelque coin malfamé de la basse-ville, car, par crainte de se retrouver nez à nez avec le guet, il se sera bien gardé de monter en la haute-ville. Voyons! où pourrait-il bien être?... La basse-ville est pleine de tavernes interlopes et de tripots, et il est bien possible qu'il soit en train de boire en l'un de ces bouges...

Et comme si Maître Jean eût décidé de visiter tavernes et tripots, il reprit la rue Sault-au-Matelot et suivit le chemin qu'il avait pris le matin pour se rendre chez Flandrin Pinchot. A moins de connaître ces maisons clandestines, il n'était pas facile de les localiser. Il n'y avait de lumières que dans les cabarets autorisés. Les autres, crainte de recevoir la visite du guet ou d'attirer seulement son attention, tenaient leurs volets soigneusement clos et évitaient que les bruits de l'intérieur ne fussent entendus du dehors.

Maître Jean se disait encore:

—Je connais deux bouges où boivent, mangent et croupissent les malandrins et voleurs, deux bouges qui voient avec l'impasse de Mathurin le Bourreau... si j'allais par là? Mon homme a dû chercher refuge dans l'un de ces taudis.

Effectivement le vieillard dirigeait ses pas vers l'impasse de Mathurin. Là, son attention fut aussitôt attirée par une voix d'homme qui chantait joyeusement. Si Maître Jean ne pouvait, de là où il était, saisir les paroles, il pouvait parfaitement reconnaître la voix de Mathurin le Bourreau.

—Tiens! fit le vieillard en retrouvant son sourire, voilà Mathurin en train de fêter le succès de sa besogne ce soir avec les vingt-cinq livres qu'on lui a payées. Je suis certain qu'il est maintenant attablé devant une demi-douzaine de carafons au moins. S'il savait que son pendu de ce soir est dépendu... qu'il a été dépendu par moi et qu'il a pris la clef des champs, ne serait-ce pas drôle! Je vois d'ici la tête que ferait Mathurin, tout comme je m'imagine la tête que fera demain Son Excellence...

Le vieillard ricana légèrement et poursuivit son chemin. Mais après avoir dépassé l'impasse, il s'arrêta et parut se raviser. Il réfléchit deux ou trois minutes, puis, lentement, revint vers l'impasse dans laquelle il s'engagea à pas de loup, pensant ceci:

—Si Mathurin chante ainsi, c'est pour la raison qu'il a de la compagnie... Je veux voir...

Mais pour voir dans l'intérieur de la baraque de Mathurin il fallait que les volets fussent poussés, à moins de frapper à la porte et de se faire ouvrir. La chance favorisa Maître Jean: le volet à double battant était fermé, il est vrai, mais un filet de lumière filtrait dans l'interstice. Il faut croire que le bourreau ne s'attendait pas à de nocturnes visiteurs cette nuit-là, puisqu'il avait négligé de calfeutrer cette fente contre son habitude. Peut-être aussi, dans sa joie, avait-il commis une simple omission. Maître Jean s'approcha et glissa le rayon de son oeil dans la fente. Il n'y pouvait voir beaucoup, mais, chose certaine, il voyait Mathurin le Bourreau, mais non un Mathurin buvant des carafons d'eau-de-vie en joyeuse compagnie... il vit

Mathurin seul d'abord, assis sur son escabeau et tissant une corde en chantant. De temps à autre il interrompait sa besogne et son refrain, se penchait et, là, à côté de l'escabeau et posé sur le plancher, il prenait une cruche, l'élevait à ses lèvres et lampait quelques fortes gorgées d'eau-de-vie. Il reprenait aussitôt son travail et sa chanson.

Au moment où Maître Jean s'approchait du volet, Mathurin chantait d'une voix aussi fautive qu'il était possible les couplets suivants:

C'est un métier comme un autre
Tisser la corde et boire un coup;
On a son feu et son peautre,
On joint sans peine bout à bout
Les mois de l'an à ceux de l'autre.

C'est un métier où l'on dort
Mieux qu'un pendu à la potence.
On a vingt-cinq livres d'or,
L'eau-de-vie et la pitance,
Et onques nous fait du tort.

Et puis que c'est agréable
De pendre des malandrins:
On hisse le misérable
D'un coup de bras, d'un coup de reins,
A la poutre d'étable.

Maître Jean n'écoutait plus les couplets qui s'élevaient comme une plainte, il voyait autre chose dans la cambuse... il voyait un homme, c'est-à-dire une moitié d'homme dans sa partie inférieure. Il voyait le ventre, les jambes et les pieds... mais des pieds solidement ligotés. Et cet homme était couché sur le plancher et derrière Mathurin qui lui tournait le dos.

—Qui cet homme peut-il être? se demandait Maître Jean avec la plus vive curiosité.

Il aurait certainement donné plusieurs écus d'or à l'effigie de Sa Majesté pour voir le visage de cet homme.

Mais voici que Mathurin arrêta encore sa besogne pour prendre une nouvelle lampée. Puis, tandis qu'il reposait la cruche sur le plancher il disait, sans regarder l'homme derrière lui:

—Prends patience, mon gars, ma corde avance! Tu ne perds rien pour attendre, je te rendrai mieux que la première fois. Et cette fois gare à qui osera venir te dépendre, car j'apporterai au gibet ma cruche, ma hache et mon lit.

Ces paroles furent pour l'ancien boulanger le trait de feu de l'éclair dans la nuit: l'homme qui gisait là sur le plancher de la mesure et qu'il n'avait pu voir entièrement ni reconnaître n'était autre que celui-là même qu'il avait dépendu.

Le sourire de Maître Jean s'amplifia.

—Ah! ah! se dit-il, je comprends tout à présent. Pendant que je me dirigeais chez le père Brimbalon, Mathurin a dû par hasard ou par nécessité passer par la potence, à moins que le diable ne l'ait inspiré, et là il a de suite vu que son pendu avait été dépendu.

Maître Jean pensait assez juste, puisque de suite Mathurin ajoutait en ricanant:

—C'est bien le bon diable, mon gars, qui m'a

fait penser à ma poulie que j'avais oubliée... Oui, si je n'y avais pas pensé à ma poulie, tu aurais peut-être fini par décamper, c'est certain. C'est pourquoi je suis si content et c'est pourquoi je me trempe un peu les tripes de cette excellente boisson; car, vois-tu, en supposant que tu aurais pu t'esquiver du gibet, demain matin, lorsqu'on aurait appris que mon pendu s'était décroché et envolé on ne sait où, Monsieur le Gouverneur et son Conseil m'auraient bel et bien admonesté. Et, pour comble d'infortune, je me serais vu obligé de remettre mes vingt-cinq livres, et sans savoir encore si je n'aurais pas perdu ma place. Ah! mais ça, mon garçon, tu ne me diras donc pas quel est le cafard qui a coupé ta corde?

Il ricana longuement pour ajouter ensuite:

—C'est égal, et sois muet tant que tu voudras, cette fois je te garantis une corde qui te durera jusqu'à la fin de tes jours.

Et joyeusement il reprit:

C'est un métier comme un autre
Tisser une corde et boire un coup...

Maître Jean s'en allait déjà et marchait à grands pas dans la direction du logis de Flandrin Pinchot tout en se disant:

—Il faut que je voie Flandrin et qu'il m'aide à reprendre et rependre mon pendu. J'ai là, il me semble, un droit égal à celui de Mathurin. Il n'y perdra rien, ni sa place ni ses vingt-cinq livres, puisque demain matin son pendu dépendu aura été rependu!

Maître Jean se mit à rire doucement et continua sa route.

X

LES DECEPTIONS DE MAITRE JEAN.

Maître Jean, comme on l'a vu, avait trouvé la femme de Flandrin seule. De suite il avait remarqué que les yeux de la Chouette étaient rougis et légèrement humides, et, sans en deviner et moins encore en demander la cause, il pensa qu'elle avait pleuré.

Elle demeurait fort surprise de voir paraître le vieillard à pareille heure.

—Qu'est-ce que vous cherchez donc par cette nuit qu'il fait? demanda-t-elle.

—C'est ton mari que je cherche. Je désire lui demander un service. Il est donc absent?

—Oui... une corvée supplémentaire au Château qu'il m'a dit.

—Pour toute la nuit?

—Non, pour une couple d'heures. Si vous voulez vous asseoir et l'attendre, il sera de retour vers les quatre heures.

—Vers les quatre heures... J'aimerais mieux le voir de suite, j'ai besoin de lui à l'instant.

—Si vous alliez au Château...

—Ah! bien non. Il ne fait plus bon pour moi par là, se mit à rire doucement Maître Jean en se remémorant sa mésaventure du matin. Je reviendrai, Chouette, je reviendrai peut-être.

—Mais vous ne repartez pas comme ça... vous êtes tout trempé par la pluie?

Non... il n'y a de trempé que mon manteau. Demain, je le ferai sécher. Bonne nuit, Chouette... je reviendrai peut-être.

Très intrigué par cette absence de Pinchot, le vieillard s'en alla, pensant:

—Quelle corvée, je me demande, peut-il bien avoir au Château? Est-ce que Lemaillou se serait absenté de son poste par hasard?

Et Maître Jean se demandait encore, perplexe:

—Diable! diable! comment, seul que je suis, vais-je reprendre à Mathurin mon pendu que j'ai dépendu? Voyons! il faut que je trouve un moyen...

Toujours pensif et méditant, il reprenait le chemin de l'impasse où il arriva au bout de cinq minutes de marche rapide. Mathurin chantait toujours, et cette fois Maître Jean entendit ce couplet:

On file chanvre d'abord,
Puis on l'étire et l'allonge,
On le croise, tord, et retord,
Puis on l'humecte et l'éponge,
On le tape pas trop fort.

Maître Jean approchait sans bruit du volet clos, lorsque soudain ses yeux crurent voir une silhouette humaine qui, sans bruit également, quittait l'unique fenêtre de la cambuse et s'éloignait. Le vieillard n'eut que le temps de se coller au mur d'une baraque voisine pour y demeurer immobile. La silhouette humaine passa à deux pas de lui. Puis, l'instant d'après, cet homme inconnu prenait par la gauche la ruelle qui allait aboutir à la rue Sault-au-Matelot.

—Voyons! se dit Maître Jean, ai-je eu la berlue! Est-ce que cet homme de haute taille ne serait pas Flandrin? Ma foi, autant que j'ai pu voir dans ces ténèbres, j'ai reconnu sa taille et sa démarche. Je veux m'en assurer. J'ai le temps d'ailleurs: Mathurin tisse toujours et il en aura bien pour une autre heure à tisser et à chanter.

Il partit aussitôt sur les pas de l'inconnu. Il ne le voyait pas, mais lorsque le vent tombait un peu, il pouvait entendre le bruit de ses pas dans les flaques d'eau de la chaussée. On ne voyait plus nulle part aucune lumière. Les cabarets et tavernes étaient clos et leurs volets fermés aux devantures. La nuit était maintenant d'un noir d'encre, et pour diriger ses pas par les rues de la ville il fallait avoir de bons yeux ou connaître parfaitement sa voie.

Maître Jean avait à nouveau perdu son sourire. Depuis un moment et sans savoir pourquoi il avait comme le sentiment qu'un drame terrible, dont il allait être spectateur ou acteur, se déroulerait là quelque part dans ces ténébreuses ruelles qui lui paraissaient comme les immenses vertèbres de quelque monstre énorme.

—Oui, se disait-il non sans une certaine appréhension et tout en suivant à une faible distance son inconnu; oui, j'ai ce pressentiment bizarre que cette nuit sera une nuit terrible. Mais tout à coup l'inconnu tourna sur sa gauche et parut prendre la direction de la haute-ville.

—Voyons! se dit Maître Jean, si cet homme est Flandrin, s'en va-t-il au Château? Et serait-il vrai qu'il eût là quelque nocturne corvée? Je serais bien curieux de savoir de quelle nature peut être cette corvée supplémentaire!

L'homme inconnu, en effet, gagnait la haute-

ville. Après vingt minutes de marche, les deux hommes, l'un suivant toujours l'autre, arrivèrent sur la place du Château Saint-Louis tout aussi obscure que les rues de la ville. Seulement, là, devant la porte cochère, Maître Jean découvrit les deux fanaux allumés d'une berline qui stationnait et paraissait attendre des voyageurs. Les fanaux décrivaient un léger cercle de clarté.

—Tiens! se dit Maître Jean, je parie que Son Excellence part en voyage cette nuit... Ah! ça, mais où diable c'est niché l'homme que je suivais?

Maître Jean promenait dans l'obscurité des regards surpris, car il ne voyait plus la silhouette de l'inconnu.

Le vieillard, n'osant pas approcher davantage de la porte cochère, demeura en observation dans la noirceur. Sans cesse son esprit était tourmenté par cette pensée et ce désir de retrouver sa fille ou, tout au moins, de savoir ce qu'elle était devenue. Il pensait aussi à l'homme qui, seul, pouvait le renseigner, c'est-à-dire le malandrin qu'il avait dépendu et que Mathurin le Bourreau allait d'une corde nouvelle rependre avec le jour suivant.

Le vent diminuait avec la décroissance de la nuit. La pluie se changeait en une sorte de vapeur ou de brouillard. Maître Jean en ressentit quelque satisfaction, car depuis un moment il sentait que son manteau trempé s'alourdissait sur ses épaules.

Le vieillard demeura au guet dix minutes sans que rien autour de lui bougeât. Puis, il crut entendre des voix humaines venant de la cour du Château, et il s'étonna fort que l'une de ces voix eut la résonnance de la voix d'une femme. Peu après, en effet, dans le cercle de lumière tracé par les fanaux de la voiture il distinguait assez nettement la silhouette d'une femme qu'un homme accompagnait. La femme murmura quelques paroles à voix basse et monta dans la berline. Tout cela ne dura que l'espace de deux ou trois minutes, puis la voiture s'ébranla et partit au pas de l'attelage dans la direction de Maître Jean.

Lui s'écarta vivement du chemin que paraissait suivre la voiture, et chercha à s'enfoncer au plus épais de l'obscurité. Bientôt la berline passa à une faible distance de l'endroit où il se trouvait. Mais là, et Maître Jean sursauta d'étonnement, un homme sortit tout à coup du rideau de noirceur et courut à la berline en appelant d'une voix assez forte:

—Lucie! Lucie!...

L'homme accourait dans la clarté des fanaux, et la berline s'arrêtait. Maître Jean vit l'homme et le reconnut: c'était Flandrin Pinchot! C'était incroyable... Puis la portière de la berline s'ouvrait et Pinchot montait près d'une jeune femme, ainsi que le pensa, du moins, l'ancien boulanger. Il crut même que cette jeune femme était blonde et belle.

La voiture s'éloigna et pendant cinq minutes on put entendre le roulement sonore sur le pavé de la rue Saint-Louis. Maître Jean demeurait figé dans sa stupeur.

—Le malheureux Flandrin... murmura-t-il... Ah! voilà donc sa corvée supplémentaire! Oh! si la pauvre Chouette savait...

Le vieillard sentit son cœur se crispier d'angoisse et de douleur, car, disons-le, il s'était accoutumé depuis longtemps à aimer Flandrin et sa femme comme ses enfants. La découverte qu'il venait de faire lui faisait autant de mal qu'elle en aurait pu faire à la femme du malheureux Flandrin. Mais que faire? Certainement, Maître Jean n'irait pas conter la chose à la Chouette, et tout en son tréfonds il souhaitait que la jeune femme ignorât toujours la galanterie de son infidèle époux.

Oui, mais le vieillard avait autre chose à faire qu'à s'attendrir et à déplorer les fredaines secrètes de Flandrin. Le temps passait et il lui fallait agir avant que Mathurin n'agit le premier.

—Il va donc falloir me passer de Flandrin, se dit Maître Jean, et agir seul. C'est bien, j'agirai. Je n'ai peut-être que le temps, aussi, de retourner à la baraque de Mathurin. Pourtant, si je passais chez moi pour y prendre une arme... sait-on jamais ce qui peut survenir? Je n'aurai qu'à me presser davantage.

Sur ce, le vieillard se dirigea d'un pas leste vers son logis peu éloigné.

XI

AMOUR ET JALOUSIE

Oui, c'était bien Flandrin Pinchot qui, malade de jalousie, avait sauté dans la berline près de celle qui avait été sa maîtresse.

Par crainte que le conducteur de la voiture entendit leurs paroles, les deux amants ne parlèrent pas. Flandrin avait dit seulement:

—Lucie, je désire t'entretenir de choses graves et urgentes...

—Viens chez moi, mon beau Flandrin, avait répondu la jeune femme, et là tu pourras me parler à ton aise.

Le ton et l'accent avec lesquels ces paroles furent prononcées ne parurent pas les mêmes que ceux auxquels Pinchot était accoutumé. Flandrin n'en fit pas la remarque, mais il demeura durant le trajet profondément songeur.

La berline atteignit bientôt la rue du Palais et la maison de la jeune femme.

Lucie sauta vivement hors de la voiture, disant:

—Entrons vite, mon Flandrin... Quel temps! Nous serons mieux près de notre feu.

Flandrin la suivit sans mot dire, tandis que la berline reprenait le chemin de la haute-ville et du Château.

Dans la maison, les bougies étaient encore allumées, et quoique l'âtre fût mourant, il régnait dans le petit salon, qui faisait l'entrée de la maison, une atmosphère tiède et bonne.

La jeune femme, tout de même, raviva le feu du foyer, y jeta quelques fagots et fit jaillir une petite flamme rouge et égayante.

Debout et toujours sombre, Flandrin la considérait attentivement. Il paraissait chercher dans la physionomie de cette femme la véritable pensée de son cerveau, il s'imaginait qu'il pouvait pénétrer jusqu'aux plus intimes tréfonds de cette ravissante créature. Ravissante?... Ah! oui. Et voilà que Flandrin la trouvait trop belle pour

qu'elle fût bonne. Mais Flandrin avait beau scruter cette physionomie sereine et souriante, il ne découvrait rien... rien de ce qu'il voulait découvrir. Il n'aboutissait qu'à ceci: cette jeune femme, cette nuit-là, lui paraissait plus belle et plus séduisante que jamais. Il n'arrivait qu'à ressentir pour cette exquise créature les désirs les plus fous et les plus violents à la fois. Et elle, coquette, sachant que trop ce qui se passait dans le cœur meurtri de Flandrin, s'essayait davantage à séduire rien que par l'expression de son visage et les mouvements de son corps. Car elle ne parlait pas... elle ne regardait pas Flandrin... elle attisait simplement le feu, offrant au regard toujours grisé de Flandrin le plus beau des profils féminins.

Sa tête, à elle seule, était une splendeur... une tête d'or hautement coiffée et parée de quelques pierres précieuses, habilement posées çà et là, qui scintillaient comme des rayons d'astres. Flandrin avait depuis longtemps reconnu que cette jeune femme était la plus belle des blondes entre les blondes. Son visage oval, fardé et poudré, exprimait la candeur et la grâce. Selon la mode du temps, elle portait à sa tempe gauche "la délicieuse petite mouche" que les galants de l'époque paraissaient exiger chez la femme de la belle société. Flandrin aimait cette petite mouche tout autant qu'il aimait le reste de cette splendide créature. Enfin, elle possédait le goût et l'art du vêtement, et, ce soir-là, sa robe de velours bleu ornée de dentelles les plus fines couvrait les contours les mieux taillés.

Oh! comme Flandrin souffrait en songeant que cette belle créature pût appartenir à un autre qu'à lui-même! Il ne la voulait que pour lui seul, et il se disait qu'il avait un droit indéniable à sa possession et à son amour. Quoi! ne l'avait-il pas arrachée aux mains d'un rustre? Ne lui avait-il pas donné le gîte? N'avait-il pas pourvu à sa subsistance? N'avait-il pas payé les notes du drapier et celles de la couturière?...

La jeune femme prit plusieurs minutes à raviver le feu de la cheminée. Puis, toujours souriante, elle détacha l'écharpe de soie rouge tombée sur ses épaules, et la jeta sur un fauteuil dans lequel elle s'assit elle-même. D'un geste elle invita Flandrin à en faire autant sur un fauteuil voisin.

Flandrin, bras croisés et les sourcils rapprochés, branla la tête en signe négatif et ne dit mot.

—Non? fit la jeune femme avec une moue indifférente assez marquée. Alors, qu'as-tu à me dire de si grave et de si pressant?

Flandrin saisit clairement la moue indifférente et l'air ennuyé de la jeune femme. Il crut même remarquer qu'il y avait chez elle une froideur qu'il ne lui avait jamais vue auparavant. Il ne put réprimer sa violence, et sa colère activée par une sauvage jalousie éclata.

—Ah! coquine... cria-t-il en esquissant un geste terrible. Coquine... tu as mis de côté, à la fin, le masque de la comédie!

—Ah! ça, Flandrin Pinchot, fit la jeune femme avec un sourire moqueur, sors-tu d'un mauvais rêve? Mais non... je pense plutôt que tu

m'espionnes... oui, tu m'espionnes! Voyez-vous ça?

Flandrin fit entendre un rire amer et lourd.

—T'espionner? répliqua-t-il avec un haussement d'épaules dédaigneux. Allons donc, pour qui me prends-tu? Puis dis-moi, est-ce ma faute si tu te permets de recevoir tes amants à mon nez? Et des amants qui, plus chanceux que moi, te promènent en berline? Hélas! que veux-tu, je suis pauvre, et pour toi j'ai dû puiser dans mes petites économies. Et quitte à priver ma femme et mes enfants de pain, je t'ai logée et nourrie durant six mois. Et je t'ai acheté des robes et des manteaux... J'étais content, puisque tu m'affirmais que tu m'aimais, que tu me serais reconnaissante à jamais, et tu me grisais de baisers et de paroles d'amour!

—N'est-ce pas ce que tu voulais... des baisers et des...

—Oui, interrompit Flandrin, mais je voulais plus, puisque je t'aimais plus que tu ne pouvais m'aimer... mais toujours tu me rebuteais en disant: plus tard, mon bon Flandrin! Qu'est-ce que cela voulait dire, à la fin?

—Ah! ah! se mit à rire la jeune femme avec ingénuité, nous y voilà! Eh bien! Pinchot, tu t'es trompé en croyant que j'allais me donner tout entière à toi... Tu te trompes en pensant — car tu le penses, Flandrin, — que je suis femme à me donner au premier venu! Tu m'outrages, Flandrin, en osant croire que je suis une ribaude! Eh bien! non, Flandrin, je suis femme et femme honnête et pure! Ni toi, ni personne ne touchera à mon corps qu'en juste légitimité! Comprends-tu? Je t'ai aimé comme un frère, comme un ami, et je continue à t'aimer ainsi! Crois-tu — et souviens-toi que tu viens de m'appeler "Coquine"! — oui, penses-tu que je suis assez coquine pour prendre à ta femme ce qui lui appartient? Non! Non! Flandrin. Sois mon époux, je serai ta femme... pas autrement!

—Ma femme!... ricana sourdement Flandrin. Folle! Tu sais bien que c'est impossible? Pourquoi dis-tu ça?

—Pour te prouver, Flandrin, que je serai tout entière à un homme le jour seulement où cet homme m'aura épousée légitimement! Comprends-tu encore, Flandrin Pinchot?

—Oui, Lucie, je comprends que j'ai été fou! Car tu me trompes! Oui, j'ai été fou de croire à tout cet amour que tu m'offrais et qu'aujourd'hui tu partages avec un autre! Pourquoi m'avoir ainsi trompé? Est-ce qu'une femme honnête, comme tu te dis, sort ainsi de sa maison en pleine nuit et accompagnée d'individus louches?

—Ainsi donc, riposta plus sèchement la jeune femme que l'indignation commençait à soulever, parce que des affaires, que tu dois ignorer pour un temps, m'entraînent hors de cette maison, tu t'imagines que j'ai d'autres amants et que je ne t'aime pas? Voyons, tu es fou, comme tu dis, Flandrin, et décidément j'ai bien l'envie de me fâcher pour tout de bon. Ah! à propos... veux-tu me dire que la Chouette, par hasard, aurait surpris tes manèges et qu'elle t'aurait tourné le dos? Est-ce ce qui fait éclater ton injuste colère à mon égard? Eh bien! ce

n'est pas ma faute, tu avais beau être prudent! Vois encore, Flandrin, tu oublies que tu as depuis longtemps dépassé l'heure de rentrer auprès de ta bonne moitié!

La jeune femme souriait avec une certaine ironie en prononçant ces dernières paroles.

Un nouveau souffle de colère agita la haute charpente de Flandrin.

—Voyons, Lucie, fit-il sourdement et en cherchant à se maîtriser, ne raille pas et surtout ne va pas m'exaspérer tout à fait. Laisse la Chouette où elle est, rien ne la concerne ici. Et laisse-moi revenir à ces affaires dont tu parles. Vraiment, tu me causes la plus grande surprise. Quelles affaires as-tu? Quand on s'aime, s'il est vrai que tu m'aimes comme je t'aime, est-ce qu'on ne se dit pas les affaires qu'on a?

—C'est possible. Mais toi, d'abord, dis-tu tes affaires à ta femme?

—Je t'ai dit que ma femme n'a rien à voir en ce qui nous concerne; veux-tu donc que, moi aussi, je me fâche pour tout de bon?

—Non! Non!... Tiens! mon pauvre Flandrin, je commence à penser que tu te détraques. Parlons en amis, veux-tu? Tu ne peux pas penser que tu m'as emmenée en cette maison pour que j'y vive comme une captive? Voulais-tu me séquestrer? Non... car alors je ne t'aimerais plus!

—Tu ne m'aimerais plus, dis-tu? Quoi! vas-tu me faire croire que tu m'aimes encore?

La jeune femme, doucement souriante, se leva et alla s'asseoir sur un divan.

—Voyons! grand fainéant, viens ici! dit-elle sur un ton caressant. Viens, que je te dise, une fois encore, que je t'aime... viens, que je te le répète pour la millième fois!

Flandrin alla vers elle, mais défiant, la scrutant d'un regard aigu, cherchant encore à démêler sur le beau et doux visage la sincérité de la duperie. Mais elle avait déjà reconquis toute sa physionomie accoutumée, celle que Flandrin lui avait toujours vue. A ses lèvres rouges demeurerait ce sourire séducteur qui avait, six mois auparavant, jeté la folie dans le cœur de Flandrin. Ses beaux yeux noirs et lumineux caressaient et fascinaient toujours comme avant. Ah! oui, les beaux yeux noirs... Flandrin les avait tant baisés! Et lui, maintenant encore, se laissait prendre aux charmes de cette fée. Ah! c'est qu'il l'aimait tellement... il était impossible d'aimer plus et davantage! Déjà il regrettait son emportement, il s'en voulait d'avoir risqué par des paroles grossières et imprudentes de perdre ce trésor d'amour et de beauté. Il reconnaissait qu'il ne pouvait faire une captive de cette fleur qui demandait, pour vivre longtemps et toujours belle, du ciel bleu et du soleil. Seulement restait encore une chose qui tracassait l'esprit de Flandrin: les affaires qu'elle avouait traiter. Oui, mais quelles affaires encore? Des affaires... d'amour ou d'argent?

Flandrin se remémora soudain le colloque qu'il avait surpris, ce soir-là, entre le père Brimbalon et un quelconque trappeur qui avait vendu des pelleteries à une princesse blonde...

Si notre ami Flandrin n'était pas très développé d'esprit, il faut dire qu'il n'était pas non plus un imbécile, et il crut deviner que son

amante faisait, pour le compte de Monsieur de Frontenac et à titre d'agent intermédiaire, la traite des pelleteries. Au fait, Flandrin n'avait-il pas entendu dire que le gouverneur avait à ses gages pour conduire ce négoce non seulement des hommes, mais aussi des femmes; et de préférence il employait des jeunes femmes jolies et séduisantes? Car ces jeunes femmes possédaient le tour de charmer les trappeurs canadiens et de leur soutirer à fort bon marché les pelleteries de la plus belle valeur. Ces femmes aux gages de M. de Frontenac, ainsi que croyait l'avoir entendu dire Flandrin, faisaient affaires particulièrement avec les trappeurs de race blanche; tandis que les agents masculins traitaient avec les Sauvages. Bref, Flandrin avait trouvé le secret de son amante. Oui, mais à ce métier elle devait sûrement gagner de l'argent? Que faisait-elle de cet argent? Flandrin ne voulut poser aucune question, mais à l'avenir il se promettait de la surveiller de près autant que possible dans le but de tirer toute la vérité du mystère.

Pour le moment il consentit à s'abandonner une fois encore aux plaisirs de l'amour... amour platonique, comme il pensait, mais qui, tout de même, valait mieux que rien! Flandrin trouva, ou pensa trouver cette nuit-là, son amante plus gaie, plus rieuse et surtout plus amoureuse qu'il ne l'avait connue avant. Il retomba dans la même folle griserie, au point qu'il lui en coûta de prendre congé lorsque la pendule annonça quatre heures.

N'importe! il se leva et s'apprêta à partir. Elle se jeta à son cou et l'embrassa longuement tout en laissant flotter sur ses traits un voile de tristesse.

—Mon bon Flandrin, murmura-t-elle d'une voix défaillante, tu emportes encore mon cœur tout entier!

Pauvre Flandrin... il eut envie de pleurer!

Il s'en alla brusquement. Oui, il avait peur de pleurer...

Mais Flandrin n'avait probablement pas fait trois pas dans la nuit, que la physionomie de la jeune femme se transforma subitement. Ses traits se crispèrent, ses yeux étincelèrent étrangement, tout son corps frémit et, d'un pas rude, elle marcha à une porte qu'elle ouvrit avec violence. Là, elle jeta ces mots d'une voix impérative et dure:

—A l'ordre, vous autres... et vite!

Or, cette porte ouvrait sur une petite salle où l'on pouvait voir deux hommes attablés devant une carafe d'eau-de-vie et des cartes. Silencieux, ils buvaient et jouaient; et ces deux hommes n'étaient autres que les deux individus qui s'intitulaient duc et marquis.

A cet ordre de la jeune femme, les deux hommes se levèrent hâtivement, prirent leurs feutres et capes et s'avancèrent respectueusement, mais non, toutefois, sans chanceler quelque peu sur leurs jambes.

La jeune femme les fit entrer dans le salon et reprit de sa même voix dure et impérative:

—Toi, Zéphir, et toi, Polyte, vous m'êtes dévoués jusqu'à la mort, et, par surcroît, vous avez instructions de Son Excellence d'obéir à

mes ordres en tout temps, du moment que Monsieur le Comte ne requiert point vos services...

—Madame, répondit l'un des deux hommes en s'inclinant avec cérémonie, moi, Zéphir Savoyard, je me déclare prêt à me damner si vous m'en donnez l'ordre!

—Et moi, Madame, fit l'autre à son tour, moi, Polyte Savoyard, frère jumeau de mon frère jumeau Zéphir, je me déclare prêt à me damner si vous m'en donnez l'ordre!

—Non pas, mes amis, sourit la jeune femme, je ne veux pas être responsable de votre damnation, Dieu m'en garde! Je ne vous demande qu'une chose toute simple: me débarrasser à tout jamais de l'homme qui vient de sortir d'ici!

—Ah! ah! ce Flandrin?

—Oh! oh! cette canaille?

—Comme vous voudrez l'appeler, mes amis, ça m'est égal. Mais je vous le dis, je ne veux plus le retrouver sur mon chemin!

—C'est-à-dire, Madame, que vous désirez le donner en pâture aux corbeaux.

—Ou aux loups, Madame... Nous ferons ainsi que vous le désirez, compléta Polyte.

—Oui, mais êtes-vous bien certains, reprit la jeune femme avec quelque doute, que vous pourrez remplir votre mission avec succès? Car il faut bien reconnaître que vous n'êtes pas très très solides sur vos jambes.

—Pardon, Madame, répliqua Zéphir Savoyard, je vous assure que mes jambes sont solides. Si vraiment vous me voyez tibubasser, ça doit être la faute d'un courant d'air dans votre salon.

—Et moi, Madame, surenchérit l'autre, s'il est vrai que mon frère Zéphir a dit vrai, ça doit être le même courant d'air qui me fait aller de droite à gauche et de gauche à droite.

Les deux individus avaient parlé avec l'air le plus sérieux du monde.

—C'est bon, sourit encore la jeune femme, admettons que c'est un courant d'air. Dehors, néanmoins, sous la pluie et dans le vent, je compte que vous saurez retrouver tout votre aplomb.

—Et notre coup d'oeil, Madame.

—Et aussi notre coup de rapière.

—Allez donc et ne perdez pas de temps.

Se soutenant du coude et de l'épaule, les deux gaillards marchèrent à la porte, que venait d'ouvrir la jeune femme, et sortirent.

Dehors, on aurait pu les entendre échanger ces paroles:

—Voyons! marquis, sacre-de-diable! marchez droit!

—Et vous, duc, sacre-de-roi! tenez-vous ferme!

La jeune femme avait de suite refermé sa porte. Et, debout, droite et immobile près de cette porte, elle parut réfléchir quelques instants. Puis elle murmura:

—S'ils allaient manquer leur coup et se faire pourfendre par Flandrin, car Flandrin les vaut bien tous les deux!...

Soudain, elle introduisit sa fine main dans son corsage, parut tâter quelque chose et dit encore:

—J'ai ma dague...

Elle courut à son écharpe rouge qu'elle posa sur sa tête pour en nouer les coins sous son menton. Elle jeta ensuite sa mante sur ses épaules

et murmura avec un accent d'énergie remarquable:

—Oui, oui, s'il le faut, je leur prêterai main-forte. Oh! par tous les saints du Ciel! il faut que ce maudit Flandrin cesse d'exister!....

XXII

UN COMLOT DE CHANTAGE.

Avant de suivre ces trois personnages et Flandrin et avant de revenir à Maître Jean que nous avons vu se diriger vers son logis pour s'y armer, et, enfin, pour nous tenir dans la marche méthodique des événements, il importe d'assister à une scène qui se passait dans un endroit de la basse-ville que nous connaissons déjà, nous voulons parler de la cambuse du mendiant Brimbalon.

Nous trouvons le bonhomme avec l'individu à demi-ivre qu'il avait emmené chez lui, et tous deux se trouvent attablés devant une cruche d'eau-de-vie.

Ce visiteur du mendiant, ou, si l'on aime mieux, l'hôte du père Brimbalon est un trappeur canadien. Il paraît âgé d'une quarantaine d'années. Il est courtaud, cagneux et porte toute sa barbe qui est d'un noir d'encre. Dans le fouillis embroussaillé des poils de la barbe et de la moustache on peut apercevoir un sourire niais et qui semble éternel. Entre deux rasades prises en silence, le mendiant lui demanda:

Et tu ne sais pas son nom à cette princesse de la rue du Palais, laquelle t'achète, pour le compte de Sa Très Haute Excellence Monsieur le Comte de Frontenac, trente peaux de Castors, douze peaux de martres et huit de renards noirs pour le prix de douze carafons d'eau-de-vie? Heu! heu! heu!...

L'autre branla la tête d'une façon qui pouvait signifier qu'il ne savait pas ce nom de la princesse et que, d'ailleurs, la chose lui importait peu.

—Ma foi, mon vieux, reprit le mendiant, il faut que tu sois pas mal maillet pour ne pas sentir la curiosité de savoir le nom d'une jeune et belle femme. Quoi! tu te moques donc des angéliques faveurs d'une jolie femme? Et j'ajoute que quand une femme est jeune et jolie, elle doit porter un joli nom aussi. C'est donc bien sérieux et vrai que tu ne sais point son joli nom?

—Non... sais pas.

—Tu es bête. Et si un jour tu t'avisais de vouloir réclamer?

—Réclamer quoi?

—Dame! ton dû. Car si tu ne reste pas sempiternellement bête, et si tu n'as point l'intention ni le désir qu'on t'enterre au jour de la mort dans ta peau de bête, il faudra bien que tu réclames ce que la belle te vole sur tes pellete-ries.

La belle me vole?... fit le trappeur avec le même sourire idiot.

—Pour sûr et certain. Pardi! si seulement tu te donnais la peine de penser un tant soit peu... Vois-tu, rien que tes peaux de castors doivent valoir pour le moins un écu de cinq livres pié-

ce, et en faisant le compte du perds vingt-neuf écus. Tu vois et tu comprends?...

—Non... comprends pas.

—C'est pourtant clair comme le soleil. Tu dis que la princesse te donne douze carafons pour tout ton lot de pelleteries, et douze carafons peuvent revenir à cinq livres à peu près, elle te paye donc ta marchandise un écu tout juste. Elle, ensuite, s'en va à Son Excellence et rien que pour les peaux de castors elle attrape un écu pièce, ce qui fait trente écus, ou bien je ne sais plus calculer. Mais ce n'est pas tout: voici Son Excellence qui expédie la marchandise en France à un individu qui la lui paye deux écus pièces, et peut-être trois écus... et, tout cela, sans compter les martres et les renards.

Le trappeur garda le silence. On aurait pu remarquer que les paroles du mendiant le faisait réfléchir.

Le vieux Brimbalon reprit, mais en baissant la voix, cette fois, et en prenant un air confidentiel:

—Ecoute bien, mon vieux trappeur, j'ai quelque chose à te proposer... une toute petite affaire qui nous rapporterait à chacun une petite fortune.

Cette fois le trappeur parut intéressé et il regarda attentivement son interlocuteur.

—Je vais te confier une petite histoire que tout le monde ne sait pas, poursuivit le mendiant, mais que je sais bien, moi. Tu vas voir. Une chose, cependant, que tu n'ignores pas, comme tout le monde, c'est que Monsieur de Frontenac est dans ce pays le maître, tout comme le roi est maître en France. Oui, mais il y a des gens qui prétendent avoir dans le pays autant d'autorité et autant de droits que Son Excellence: il y a, par exemple, Monseigneur l'évêque, que le bon Dieu bénisse et nous conserve pour de longues années; il y a aussi Monseigneur l'Intendant-royal qui, en sourdine, pousse Monseigneur qu'il feint d'appuyer, et s'il feint d'appuyer Monseigneur c'est pour s'en faire un marche-pied et arriver à supplanter Son Excellence dans son autorité et ses pouvoirs. Et il y en a d'autres de moindre importance, d'autres qui ne désirent pas empiéter précisément sur les droits et pouvoirs de Monsieur le gouverneur, mais qui veulent préséance au Conseil sur Monseigneur l'évêque et Monsieur l'Intendant. Et parmi ceux-là, il y a Monsieur le Procureur-royal, il y a Monsieur de Tilly, il y a Monsieur de La Salle, et d'autres encore. Mais tous ces gens ne comptent guère, parce qu'il y a hors de Québec des puissances qui semblent ne le céder en rien à celles, par exemple, de Monseigneur l'évêque et de Monsieur l'Intendant. Ces puissances habitent Ville-Marie et les deux premières sont Son Excellence le sieur Perrot et Monsieur l'abbé de Fénelon. Or, les puissances de Ville-Marie et celles de Québec se sont alliées pour faire la guerre à Monsieur de Frontenac. Si, maintenant, Monseigneur et l'Intendant sont des ennemis de Monsieur de Frontenac, que Dieu protège et nous conserve de longues années, il a à Ville-Marie de pires ennemis encore et de plus implacables. Et je les ai nommés: ce sont le sieur François Perrot, gouverneur de Ville-Marie, qui n'entend recevoir d'or-

dres que du roi, et Monsieur de Fénelon qui, j'imagine, n'entend recevoir d'ordres de personne, pas même du roi. Or, tous ces gens n'ont de cesse que Monsieur le Comte soit rappelé en France, tous ces gentilshommes, hauts bourgeois, grands abbés et prélats passent une bonne partie de leur temps à écrire au ministre du roi, Monsieur de Colbert, histoire de casser des pierres sur la tête de Monsieur le Comte. Ils prétendent que Monsieur le Comte ne remplit pas les devoirs de sa charge, qu'il outrepassé ses pouvoirs et qu'il tyrannise tout le monde pour l'unique plaisir de démontrer qu'ici, en Nouvelle-France, il est aussi grand et aussi fort que Sa Haute et Grandissime Majesté de France.

—Voilà, interrompit le trappeur émerveillé, histoire remarquable!

—Peuh! reprit Brimbalon, ce n'est que le commencement. Ecoute, tu vas voir. Je t'ai dit ce qu'on reproche à ce bon et brave Monsieur de Frontenac, mais il y a un autre reproche qu'on lui fait et qui est bien plus grave: on lui reproche près le roi d'encourager la traite de l'eau-de-vie avec les Sauvages au préjudice des édits défendant un tel trafic et au préjudice aussi des lois de chasse.

—Ah! ah! s'écria le trappeur en frappant la table de son poing, pas bonnes, pas bonnes lois de chasse castors. Trois mois par année pour les blancs, mais pour les Sauvages tout le temps que fourrure est bonne.

—Oui, oui, je sais tout cela, c'est-à-dire que toi, trappeur blanc et de métier, tu n'as que du 15 janvier au 15 avril pour trapper le castor, tandis que les Sauvages, eux, peuvent trapper du mois de novembre au 15 de mai. Vous autres, trois mois; eux, six mois, n'est-ce pas? Oui, mais tout cela n'est pas de la faute à Monsieur le Comte qui veut encourager le commerce et veut que chacun gagne sa vie le mieux possible, et c'est pourquoi il laisse bien des trappeurs chasser le castor aussi longtemps que la fourrure est de bonne valeur. Il y a mieux que cela encore: le Conseil et Monsieur de Frontenac en tête ont dit qu'il est défendu de vendre de l'eau-de-vie aux Sauvages qui habitent les bois; mais lui, Monsieur le Comte, permet à ses gens de vendre de l'eau-de-vie aux Sauvages dans les bois, pourvu que les Sauvages lui conservent leurs pelleteries. Voyons, là! acheva le mendiant en ricanant, comprends-tu l'histoire?

—Oui, comprends que c'est peut-être vrai...

—Sans doute que c'est vrai, et ce qui est non moins vrai c'est que Monseigneur l'évêque ignore les sournoiseries de Monsieur le Comte. Or, si on disait à Monseigneur l'évêque le genre de trafic que fait Son Excellence, n'est-ce pas que ce serait drôle?

—Oui, drôle... drôle...

—Ecoute encore. Donc Monseigneur et Monsieur l'Intendant ne connaissent rien de l'affaire, et j'ajoute que Monsieur de Fénelon et le sieur Perrot n'en savent rien non plus. On pourrait peut-être penser, à la rigueur, qu'ils soupçonnent la chose, mais c'est tout. Car, une chose sûre et certaine, ils savent très bien que Monsieur le Comte n'est pas riche, et ils doivent se demander où il peut bien prendre les écus pour tenir sa femme à faire la grande dame à la

cour du roi. Seulement, faut avouer que ces gens ont des soupçons, et c'est avec ces soupçons précisément que ces hauts personnages de Québec et de Ville-Marie travaillent pour obtenir le renvoi de Monsieur le Comte en France. Sais-tu une chose, mon vieux, après tout ça? Oui, sais-tu que si ces grands personnages savaient, avec toutes les preuves nécessaires, que Monsieur le Gouverneur exerce un commerce illégal... oui, sais-tu que Monsieur le Gouverneur ne ferait pas vieux os en Nouvelle-France? Eh bien! voilà justement où se trouve notre ficelle à nous, pour peu, naturellement, que tu aies de la moelle, car moi j'en ai.

—Veux savoir ton idée... dit le trappeur en lampant une rasade.

—Une chose d'abord: la princesse dont tu m'as parlé t'a volé, et si elle t'a volé, tu as droit de réclamer, c'est-à-dire de te rattraper en reprenant ton bien ou, si tu aimes mieux, ta marchandise. Si tu reprends ta marchandise, moi je te l'achète comme ça: pour les castors, trois livres pièce, pour les martres, une livre et pour les renards noirs, une livre et demie, ce qui te fera cent quatorze livres... une petite fortune, quoi!

—Faudrait aller chez ma princesse?

—Justement, et défaire ton marché. Je vais t'accompagner et t'aiderai à arranger la chose. Seulement, tu ne sais pas son nom, mais tu sais qu'elle demeure sur la rue du Palais?

—Oui, rue du Palais.

—Tu connais la maison aussi?

—Oui.

—En ce cas, il faut y aller cette nuit, car demain il pourrait être trop tard et elle aura pu négocier tes pelleteries avec Monsieur le Comte.

—Allons, consentit le trappeur.

—Attends. J'ai dit que nous avions une petite fortune à gagner, et voici comment. Avec tes pelleteries, moi je vais aller voir Monsieur le Gouverneur, ou plutôt deux de ses agents, Zéphir et Polyte Savoyard, deux belles canailles. Mais je me garderai bien de traiter avec eux, je dirai seulement que j'ai des pelleteries à offrir à Son Excellence. Alors, je serai introduit près de Monsieur le Comte, et sachant que Monsieur le Comte ne me donnera pas mon prix, je dirai: "Votre Excellence, je dois vous dire avec chagrin que je vais aller offrir mes peaux à Monseigneur l'évêque, et Monseigneur, lui, m'en paiera leur valeur. Plus que cela, Monseigneur me donnera de quoi vivre tranquille le reste de mes jours, si je dis à Monseigneur que Monsieur le Comte fait avec les Sauvages un commerce illicite." Voilà donc ce que je dirai. Si je ne me trompe pas, Son Excellence va prendre mes pelleteries à mon prix, c'est-à-dire cinquante mille livres, c'est-à-dire encore vingt-cinq mille livres pour moi et autant pour toi. Voyons! que dis-tu de ça?

—Si Excellence refuse...

—Tant pis alors. J'irai voir Monseigneur qui me donnera cinquante mille livres de mes peaux rien que pour incriminer Monsieur de Frontenac.

—Si Monseigneur refuse...

—Mais il ne refusera pas, il ne peut pas refuser. Tout de même, mettons qu'il refuse, il me

reste mieux que tout cela. Nous nous rendrons à Ville-Marie, et je te jure bien que le sieur Perrot, lui, me donnera pour mes peaux tout ce que je voudrai, rien que pour gagner sa partie contre Monsieur de Frontenac. Eh bien! vois-tu l'affaire aussi clairement que je la vois?

—Claire comme le soleil. Oui, allons voir Princesse et reprendre pelleteries.

Le marché était conclu. Mais avant de partir, les deux amis jugèrent convenable d'avalier chacun une nouvelle et forte rasade, ce qui, pensaient-ils, leur donnerait un peu plus de cran. A cet instant, sur une ruelle avoisinante, une voix d'homme chantait à tue-tête:

C'est le métier:

On pend le jour, on pend la nuit,

Pour notre roi justicier,

C'est le métier.

Pendu, pendant, pendor, pendi!

—Tiens! fit Brimbalon avec quelque surprise, c'est Mathurin le Bourreau. Qui, diable, va-t-il pendre encore?

—Partons! on verra... dit le trappeur.

—Partons...

Les deux hommes quittèrent la mesure.

Quand ils furent sur la rue Sault-au-Matelot, ils virent aller devant eux un homme muni d'une lanterne, avec une échelle à l'épaule, une corde et une poulie.

—Tiens! tiens! fit le père Brimbalon en se tapant le front, j'y suis. Mon vieux, tu peux pas t'imaginer la chose. Figure-toi que son pendu, par je ne sais quel tour de force, s'est dépendu; et maintenant, tu le vois, il s'en va le rependre. Eh bien! tant pis pour le malandrin, il avait beau se défiger les pattes! Quant à nous, ma vieille trappe, filons à la rue du Palais.

Mathurin le Bourreau, toujours chantant, poursuivait son chemin vers le gibet.

XIII

LA NUIT DRAMATIQUE.

Le mendiant et son compagnon marchaient silencieusement et avec précaution dans les ténèbres et sous la pluie qui s'était remise à tomber. Ils approchaient la Place des Magasins du Roi, ou, comme on l'appelait encore à cette époque, le Marché du Palais, lorsqu'ils virent devant eux l'obscurité trouée brusquement par la lueur d'un falot.

—Holà, cria le père Brimbalon en s'arrêtant.

Le falot trembla, puis s'approcha. Dans la clarté diffuse qu'il répandait les deux hommes purent distinguer une petite silhouette humaine, laquelle semblait approcher avec une certaine timidité ou crainte. Puis la main inconnue éleva la lanterne et la lumière éclaira assez nettement la figure du mendiant. Aussitôt une jeune voix claironnante disait avec un accent de surprise très marqué:

—Tiens! c'est le père Brimbalon!...

Celui-ci ne demeurait pas moins surpris et disait:

—Ah! bien, par exemple, contez-moi ça cette histoire-là! Est-ce que je ne reconnais pas le petit Louison? Eh oui, le petit Louison Pinchot!

Ah! ça, mon garçon, que cours-tu par cette nuit et par ce temps?

—Je m'en vais au Château pour m'informer de mon père. Après son service on lui a commandé un travail supplémentaire, et il a dit qu'il serait revenu dans une heure ou deux. Nous ne l'avons pas revu à la maison. Alors, inquiète, maman m'envoie à sa recherche.

—Comme ça, tu t'en vas vers la haute-ville?

—Oui, et au Château de Monsieur le Gouverneur.

—En ce cas, tu éclaireras notre marche un bout de chemin, nous n'allons pas loin.

Les trois personnages se remirent en marche. Le falot n'éclairait qu'imparfaitement, c'est vrai, mais assez tout de même pour permettre aux trois nocturnes promeneurs de diriger leurs pas avec plus de sûreté. Tous trois venaient de s'engager dans la rue du Palais et commençaient la pente, quand un individu, qui paraissait marcher très vite, heurta de l'épaule le mendiant.

—Ha!... fit Brimbalon qui faillit bien s'écraser dans la boue.

L'inconnu n'avait pas soufflé mot et il avait déjà disparu dans la noirceur. Le mendiant n'avait pu le reconnaître.

—Tout de même, murmura-t-il, il faut croire que celui-là marche en dormant; il me semble qu'il aurait pu voir la clarté de cette lanterne.

Après cinq autres minutes de marche, deux hommes qui marchaient non moins vite que le premier profilèrent soudain leur haute et vague silhouette dans la rayon de lumière décrit par le falot. Ces deux hommes ne soufflèrent mot non plus, ce qui fut dire au mendiant:

—Pardine! est-ce une procession de fantômes? Et combien va-t-on en croiser encore?

Le trappeur qui, jusque-là, était demeuré silencieux, murmura:

—Voici maison... princesse habite là!

—Ah! ah! nous sommes rendus? Tant mieux! Eh bien! à la bonne chance, mon garçon, nous te laissons, parce qu'on est là où l'on va!

Louison poursuivit sa route, et les deux amis franchirent le petit jardin qui précédait la maison de la belle Lucie.

Le trappeur marchait en avant. Lorsqu'il mit le pied sur le perron de pierre, la porte s'ouvrit brusquement, et dans la clarté que projetait l'éclairage de l'intérieur, il reconnut la jeune femme à qui il avait vendu ses pelleteries. Oui, c'était Lucie qui, comme on le sait, partait pour aller prêter main-forte, si besoin, aux deux bravi qu'elle avait embauchés pour tuer Flandrin Pinchot.

En voyant sortir de l'obscurité ces deux hommes, elle eut un mouvement de recul et instinctivement elle porta sa main à la dague cachée dans son corsage.

Mais de suite elle reconnut le trappeur. Tout de même elle parut demeurer défiante et sur ses gardes en disant:

—Ah! ah! c'est toi? Que me veux-tu?

—Ah! ah! imita le trappeur toujours avec son sourire benêt... Madame reconnaît trappeur qui a vendu trente peaux de castors et...

—Oui, oui, je te reconnais, fit la jeune femme avec impatience et sans lâcher la poignée de sa

dague qu'elle n'avait pas encore tirée de son corsage. Que me veux-tu? Vite, je suis pressée!

—Madame, je veux les ravoir et remettre l'argent des douze carafons.

—Si tu n'es pas fou, mon ami, tu es soûl, c'est certain. Allons! va-t'en! Quand tu auras d'autres pelleteries, tu reviendras. Va-t'en!

—Non! non! Madame, je veux mes pelleteries. Le trappeur prononçait ces paroles d'une voix larmoyante.

Brimbalon, à la vue de cette jeune femme dont le regard étincelait d'audace et d'énergie, s'était prudemment reculé dans l'ombre.

Plus impatientée que jamais Lucie répliqua sur un ton péremptoire:

—Tes pelleteries, tu me les as vendues et je te les ai payées largement. Donc le marché est fait et fini. Va-t'en!

Le trappeur s'obstina:

—Je veux mes pelleteries...

—Arrière! cria la jeune femme.

—Non... je veux mes pelleteries...

—Tout à coup la jeune femme tira sa dague, bondit sur le trappeur pris à l'improviste et lui planta l'arme trois fois dans la poitrine. Le trappeur fit entendre un sourd gémissement et s'affaissa sur l'herbe nouvelle du jardin. Puis la jeune femme referma sa porte, descendit le peron de pierre, enjamba le corps du trappeur et prit sa course vers la rue.

Un instant le père Brimballon demeura tout stupéfié. Puis, saisi de peur, il murmura:

—Oh! oh! je n'aime pas ce jeu-là, moi... je décampe!

Et il prit ses jambes.

Il n'avait pas fait dix pas dans la rue, qu'il s'arrêta brusquement en laissant retentir une exclamation de stupeur ou d'inquiétude. Là-bas, du côté de son logis et au-dessus des toits, s'élevait une lueur rouge qui avait tout l'air d'une lueur d'incendie.

—Oh! fit-il non sans une certaine angoisse, si c'était ma baraque qui brûle!...

A ce moment il vit une autre clarté paraître derrière lui. Il se retourna et reconnut que c'était la lumière d'une lanterne. La minute d'après il vit paraître Louison Pinchot qui courait. L'adolescent put en même temps reconnaître le mendiant.

—Ah! père Brimbalon, je ne me rends pas au Château. Je reviens sur mes pas. Voyez là-bas cette lueur rougeâtre... si c'était notre maison qui brûle!...

Il était inquiet et essoufflé.

—Mon garçon, répliqua le mendiant, je venais de me demander la même chose: si c'était ma cambuse qui brûle!

Déjà Louison avait repris sa course. Le mendiant partit derrière lui. On percevait déjà de sourdes rumeurs dans l'espace... la ville était tout à coup mise en émoi.

... ..
Ce n'était pas la cabane de Brimbalon qui brûlait ni la maisonnette de Flandrin Pinchot, c'était la bicoque de Mathurin le Bourreau. Et Mathurin, à ce moment, était en train de préparer, à la potence de la rue Sault-au-Matlot, sa deuxième pendaison.

Ce n'étaient ni Brimbalon ni Louison Pinchot

qui avaient les premiers découvert cette lueur d'incendie, c'était Maître Jean, et voici comment.

On se souvient que Maître Jean, après avoir vu Flandrin sauter dans la berline de la jeune femme inconnue — car le vieillard n'avait pu voir les traits de cette femme assez nettement pour la reconnaître — on se rappelle donc que Maître Jean s'était dirigé vers son domicile avec l'intention d'y prendre une arme par simple précaution. Car, répétons-le, le vieillard était assailli depuis le commencement de cette nuit par de funestes pressentiment. Il trouva Mélie, sa servante, qui l'attendait avec la plus grande anxiété. Maître Jean la rassura en lui confiant qu'il avait des affaires très sérieuses et pressantes à arranger avec certains personnages de la ville, et il lui promit qu'il serait de retour aux petites heures du jour. Sur les conseils de son maître et quoique peu rassurée, la servante consentit à se coucher. Maître Jean pénétra dans sa chambre, ouvrit un coffre de chêne solidement cadenassé et dans ce coffre, où l'on pouvait voir une grande quantité de pièces d'or et d'argent, il prit un pistolet qu'il enfouit dans une poche intérieure de son manteau. Il s'en alla aussitôt à pas feutrés.

Quatre heures allaient sonner, de sorte que Maître Jean passa de la haute-ville dans la basse au moment où Flandrin Pinchot quittait le logis de son amante.

Lorsque le vieillard arriva à la rue Sault-au-Matelot, il vit venir de son côté Mathurin le Bourreau avec sa lanterne, son échelle, sa corde et sa poulie. Comme on le sait Mathurin s'en allait au gibet. Il chantait encore, tellement il était gai cette nuit-là. Maître Jean se colla vivement contre le mur d'une taverne et ne bougea pas; il ne voulait pas être vue de l'exécuteur. Mathurin suivait le milieu de la rue, et lorsqu'il passa devant la taverne silencieuse et sans lumière, il chantait le couplet suivant:

On pend comme ci:

Hop! hop! qu'on me passe la corde...

Ni pitié ni miséricorde!

On pend comme ci:

Pendu, pendant, pendor, pendi!

Il s'éloigna, à demi ivre et tibubant.

Maître Jean sourit et murmura:

—Le hasard me sert bien, mon homme doit être seul à la cambuse. Allons! Mathurin, j'espère que tu ne m'en voudras point de t'avoir épargné une rude besogne! De mon côté, je te revaudrai pour m'avoir préparé l'échelle, la poulie et la corde.

Et le vieillard reprit sa marche d'un pas plus rapide.

Lorsqu'il atteignit la ruelle où s'ouvrait l'impasse de Mathurin, il s'arrêta net en croyant voir surgir au-dessus des toits des masures une petite lueur rougeâtre.

—Voyons! qu'est-ce que c'est que ça?

La lueur paraissait grandir assez rapidement. Puis, le vent apporta le bruit d'un certain crépitement. Maître Jean comprit de suite qu'un bâtiment quelconque brûlait. De temps à autre une mince colonne de fumée assombrissait la

clarté rouge. Puis le vent dissipait la fumée et la clarté vacillait vivement.

Maître Jean partit en courant. L'impasse n'était plus très éloignée, et Maître Jean n'eut pas de peine à deviner que la bicoque de Mathurin brûlait. Il accéléra sa course... Mais tout à coup un homme, qui courait aussi et en sens inverse, se heurta violemment à Maître Jean. Le vieillard perdit l'équilibre et tomba. L'inconnu fit entendre un juron grossier et poursuivit sa course. Les flammes, qui s'élevaient davantage de moment en moment, trop souvent obscurcies par la fumée, ne répandaient sur les alentours qu'une clarté imprécise. C'est pourquoi Maître Jean, là encore, ne put savoir qui l'avait ainsi culbuté. Il se releva promptement et se remit à courir vers l'impasse. Mais là, il ne trouva qu'un brasier ardent. Depuis un moment, toute la ville était en rumeurs, et des cris et des appels retentissaient de toutes parts. Maître Jean, ne voulant pas être surpris dans cet endroit par crainte de passer pour l'incendiaire, s'éloigna de suite et en rasant les murs des baraques et masures.

Des hommes et des femmes pourvus de falots couraient, en suivant le milieu de la chaussée, vers le lieu de l'incendie.

Là encore, Maître Jean s'arrêta pour se glisser entre deux bâtiments voisins et qui se touchaient presque, car il craignait d'être aperçu par les gens qui passaient près de lui. En attendant que la rue fût libre, il pensait.

—Oui, se dit-il après un moment, le feu s'est chargé de me débarrasser d'une canaille. Oui, mais j'y perds tout autant que Mathurin perd sa cambuse, puisque je n'aurai pas le secret que je cherchais!

Quand la rue fut à peu près tranquille, le vieillard se hasarda à poursuivre sa route. Il avait tout simplement décidé de regagner son logis et de libérer son cerveau du fardeau qui l'appesantissait. Mais il eut de suite l'idée de se rendre à la potence pour avertir Mathurin de ce qui se passait... à moins que Mathurin ne fût déjà rendu sur le lieu de l'incendie.

—N'importe! se dit encore Maître Jean, je ne risque que quelques pas de plus.

Et il partit vers la rue Sault-au-Matelot et de là vers le gibet.

Sur la rue Sault-au-Matelot, à l'entrée d'une ruelle, Maître Jean entendit partir de cette ruelle et très distinctement cet appel:

—Au meurtre! A l'assassin!

S'il entendit cet appel au secours, il ne put reconnaître la voix qui l'avait poussé, pour la bonne raison que l'incendie, plus loin, faisait naître mille rumeurs qui emplissaient l'espace avec un bruit qui aurait pu ressembler à un roulement de tonnerre.

Maître Jean était un citoyen bon et charitable, et si quelqu'un, là, était la victime de meurtriers, lui, Maître Jean, ne laisserait pas s'accomplir ce crime sans qu'il essayât de l'empêcher. Mettant son pistolet au poing, il s'élança dans la ruelle et, toujours aussi, dans les plus profondes ténèbres. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il se heurta à deux hommes qui couraient vers la rue Sault-au-Matelot. Maître Jean rebondit en arrière à ce choc inattendu et très vio-

lent. Il demeurait un peu étourdi quand, soudain, il reçut sur la tête un coup qui l'assomma presque... un coup qui lui parut asséné avec le pommeau d'une rapière. Il tomba et sentit qu'on enjambait son corps sans cérémonie et qu'on poursuivait sa course. Décidément, Maître Jean n'avait pas de chance cette nuit-là. N'importe! le chapeau de Maître Jean avait heureusement amorti le coup de pommeau, et, quoique un peu plus étourdi, il voulut se remettre debout. Voyons!... là encore... il n'était pas à demi relevé que quelqu'un vint buter contre lui... Il s'affaissa de nouveau, mais aussi le personnage inconnu, lequel tomba pardessus Maître Jean.

—Allons! qu'est-ce que c'est que ça? fit une voix de femme.

La surprise de Maître Jean dépassait les bornes de la réalité, que la femme inconnue se relevait promptement et reprenait, elle aussi, sa course dans la direction de la rue Sault-au-Matelot.

—Voici, se dit Maître Jean qui se relevait, l'épisode le plus bizarre de ma vie! Mais quelle est cette femme?...

Il croyait l'entendre courir là-bas. Il croyait même entendre encore sa voix. Sa voix?... Mais cette voix?... Non, elle ne lui était pas tout à fait inconnue! Où donc avait-il entendu déjà cette voix de femme?

Il fut aussitôt saisi par le désir violent de savoir qui était cette inconnue; et il lui semblait que c'était une jeune femme, très jeune même, rien que par le timbre clair de la voix.

Il se met à courir vers la rue Sault-au-Matelot. Il oublie celui qui vient d'appeler au secours. La pensée de cette femme emplit tout son cerveau. Il veut savoir... il saura.

Mais le pauvre vieillard ne peut aller bien loin, étourdi comme il est. Il manque d'haleine tout à coup. Contre le mur d'une maison il s'appuie pour reprendre vent, pour laisser l'étourdissement se passer. Cinq minutes lui suffisent, et il repart, moins vite, essayant de ménager son haleine et ses forces.

Il aboutit à la rue Sault-au-Matelot. Il s'arrête brusquement et prête l'oreille... oui du côté où se dresse le rouge gibet. Quoi! là, de ce côté sinistre, n'a-t-il pas entendu des cris de femme? Il lui a même semblé que ces cris étaient ceux d'une femme qu'on égorge. Chose plus étrange: il lui a même paru que la voix de cette femme, là-bas, avait le même son que celui qu'il avait, l'instant d'avant, entendu.

Oui, il doit se passer quelque chose au gibet!...

Un autre cri... toujours un cri de femme... traverse l'espace ténébreux.

Maître Jean, avec une partie de ses forces reconquises, s'élance.

.....

Pour avoir l'explication des cris "au meurtre" entendus par Maître Jean et, ensuite, celle des cris de femme venant de la place de la potence, il faut revenir à Flandrin Pinchot.

Après avoir quitté son amante, Flandrin, pensif et toujours rongé par la jalousie, s'en allait du côté de son domicile d'un bon pas, sans se

douter, comme on le comprend, que deux assassins, Polyte et Zéphir, essayaient de le rattraper. Lorsque Flandrin Pinchot atteignit la rue Sault-au-Matelot, il entendit la voix fausse et quelque peu rocailleuse de Mathurin le Bourreau qui chantait en se dirigeant vers la place du gibet. Il n'y prit pas garde le moins du moment, car sa tête éclatait sous le flot tumultueux d'autres pensées. Si Flandrin, à ce moment, entendait quelque chose, c'était comme en rêve; s'il voyait un objet quelconque, cet objet lui semblait naître d'un songe... car Flandrin ne pensait qu'à son amante, la belle et ravissante Lucie; il ne voyait qu'une chose, l'image enchanteresse de l'exquise créature. Distract et préoccupé comme il était, il vit tout de même cette lueur rougeâtre se dégager subitement au-dessus des toits de la basse-ville. L'instant d'après, les rues et ruelles s'emplissaient de gens effarés qui couraient en tous sens en poussant des cris. Pour ne pas se mêler à cette tourbe en émoi, il enfila une ruelle qui, tout en allongeant son chemin, le conduisait à sa demeure. Sur cette ruelle il n'y avait que des baraques vides, entrepôts quelconques, anciennes tavernes que le guet avait fermées pour désordres.

Flandrin, là encore, et malgré les ornières aussi profondes que des trous, malgré les flaques d'eau boueuse, marchait d'un bon pas. Tout à coup il entendit une voix appeler derrière lui:

—Capitaine! capitaine!

Il s'arrêta.

Il crut voir deux ombres humaines venir vers lui.

—Holà! cria-t-il, que me veut-on?

Nulle voix ne répondit à la sienne. Mais la minute d'après deux gaillards, que Flandrin n'eut pas de peine à reconnaître, se jetaient sur lui la rapière au poing.

Pour ne pas être embroché, Flandrin n'eut que le temps de se jeter de côté et de tirer sa rapière.

—Je suis content de vous voir, mes canailles, ricana-t-il, j'ai une revanche à prendre contre vous. Allons! il fait noir, on n'y voit que peu, mais c'est égal, on connaît son métier!

Et Flandrin se mit à jouer de sa lame... à jouer un jeu qui embarrassa tellement les deux "canaille" que celles-ci durent s'en tenir à la défensive. Pendant un moment il y eut un curieux froissement de fer, puis Polyte échappa son arme. Zéphir, maintenant seul adversaire de Flandrin, essaya de tout son possible et de son habileté à parer les rudes coups que lui portait notre ami. Heureusement que l'obscurité le protégeait, car Flandrin travaillait un peu à l'aveuglette. Tout de même, la rapière de Flandrin effleurait très souvent et de très près la peau de Zéphir qui en avait le frisson de la petite mort. A l'écart, Polyte, furieux, cherchait en vain sa rapière qu'il ne pouvait retrouver dans les ténèbres. Le claquement des deux autres rapières parut, à la fin, l'effrayer, Il cria:

—L'animal va finir par t'embrocher, Zéphir... Détalons et au diable Madame!

Zéphir, qui ne demandait qu'à se tirer de cette mauvaise affaire, n'en voulut pas entendre davantage; il tourna le dos à Flandrin, fit un

bond et partit à toute course sur les talons de son frère jumeau, Polyte.

Flandrin ne put retenir un rire énorme... mais un rire qu'il n'eut pas le temps d'achever. Soudain, quelqu'un par derrière survenait en rafale et lui plantait dans le dos la lame d'un poignard et par trois fois.

Flandrin vit mille éclairs danser devant ses yeux. Une sueur abondante monta jusqu'à la racine de ses cheveux. Il sentit qu'une grande faiblesse l'envahissait. En effet, il échappa sa rapière. Puis il chancela. Il voulut tendre les bras et les mains comme pour chercher un appui et ne pas tomber. Dans ce mouvement sa main droite toucha quelque chose de soyeux... un tissu quelconque. Les doigts de Flandrin se crispèrent sur le tissu. Et Flandrin tomba emportant dans sa chute le léger tissu que, par le toucher, il crut reconnaître pour une écharpe.

C'est en s'affaissant sur le sol que Flandrin jeta ce cri :

—Au meurtre! A l'assassin!

Or, l'assassin n'était autre que Lucie, son amante, qu'il n'avait pu voir. Oui, Lucie qui enrageait contre les deux poltrons qu'elle avait embauchés. Et la jeune femme se trouvait à ce moment tellement énervée qu'elle ne parut pas s'apercevoir que son écharpe rouge s'en allait avec Flandrin. Aussi, en voyant sa victime s'écrouler, eut-elle l'assurance qu'elle avait frappé juste et à mort. Cela lui suffisait. A son tour elle s'élança en courant vers la rue Sault-au-Matelot.

XIV

SA FILLE !

Elle court, parce qu'elle veut rattraper ces deux couards que sont Polyte et Zéphir. Elle butte soudain contre un obstacle. C'est un homme qu'elle ne peut reconnaître... c'est Maître Jean. La jeune femme se relève et reprend sa course. Une fois qu'elle a atteint la rue Sault-au-Matelot, elle semble quelque peu hésitante. On croirait qu'elle ne connaît pas le chemin qu'elle doit suivre. Plus loin, à sa gauche, l'incendie qui dévore rapidement la cambuse de Mathurin grandit de minute en minute. La jeune femme n'hésite pas longtemps. Elle se remet à courir... et elle court du côté de la potence sans le savoir, peut-être, tant l'obscurité quelque peu rougie par les lueurs de l'incendie lui paraît opaque. Elle court encore cinq minutes pour s'arrêter tout à coup devant une lumière qui se balance dans les airs. Qu'est-ce cela? Elle halette et, curieuse, quand même, elle se rapproche. Elle se rapproche assez, qu'elle découvre bientôt une lanterne accrochée à une poutre quelconque. Mais elle comprend de suite et elle fait un pas de recul... c'est la potence! Pourtant, une potence c'est peu de chose! Oui, mais là dans la clarté que dessine la lanterne elle voit un homme, qu'elle ne peut de suite reconnaître, se débattre, gémir et râler au bout d'une corde.

Lucie demeure là quelques secondes comme statufiée. Elle est incapable d'avancer ou de reculer encore, tant l'horreur ou l'épouvante la glace.

Elle regarde de toute la puissance de ses yeux.

—Quel est ce pendu? se demande-t-elle avec un trouble étrange qui lui fait mal. Ce ne peut être "lui", puisqu'il doit être mort depuis longtemps! Oh! qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Et ne dirait-on pas que cet homme vient d'être hissé à cette poutre?

Elle voulut savoir, et pour savoir elle dut approcher; car du point où elle se trouvait, elle ne pouvait voir que très indistinctement la lanterne, la charpente du gibet et le pendu. Mais c'est ce pendu, surtout, qu'elle veut voir.

Elle s'avance à pas doux. Elle entre peu après dans le cercle de lumière que décrit la lanterne. Alors, elle peut voir cet homme qui pend à cette corde et qui ne cesse de gigoter et de râler. Mais elle n'a pas le temps de voir tout à fait: une ombre humaine, qu'elle n'a pas vue venir, se dresse soudain devant elle. Et cet homme — oui, un homme, c'est tout ce qu'à pu voir Lucie — se jette sur elle, l'étreint, la renverse sur le sol et la maintient solidement sous lui. Et cet homme inconnu... ce spectre, peut-être, se met à ricaner avec un accent diabolique tout en approchant sa face terrible de la figure de la jeune femme.

Elle, alors, aime mieux fermer les yeux que de regarder ce revenant, et elle pense, dans son épouvante, qu'elle va mourir.

—Quoi! n'en est-ce pas assez pour mourir de peur, lorsqu'elle vient de reconnaître, dans l'homme qui l'étreint de deux mains de fer, celui que Mathurin le Bourreau a pendu... celui que Maître Jean a dépendu ensuite!

—Toi!... fait la jeune femme. Oh! est-ce possible?

—Oui, moi que tu as fait pendre, répond l'autre. Oui, moi qui vais te pendre à présent! Tiens! vois là ce pendu...

La jeune femme leva les yeux automatiquement pour ainsi dire. Cette fois elle reconnut l'homme au bout de la corde.

Mathurin le Bourreau! balbutia-t-elle en frissonnant de terreur.

—Oui, c'est bien l'homme qui m'a pendu!

—Mais... qui donc t'a dépendu?

L'autre se mit à rire avant de faire cette réponse:

—Ton père, ma chère femme... oui bien, ton père! Oui, mais s'il m'a dépendu, c'était pour me rependre, je m'en doute bien; car on ne sait jamais avec ces vieux insensés. Seulement, voici que survient cet animal de Mathurin le Bourreau qui avait oublié hier soir sa poulie. Or, ton père, après m'avoir dépendu, m'avait attaché à ce poteau durant une absence qu'il avait projeté de faire je ne sais où. Et j'étais en train de me demander ce que la vieille brute allait bien faire de moi, lorsque survient Mathurin. En m'apercevant dépendu et attaché là à ce poteau, il se met à rire et dit:

—C'est bon. Nous allons tisser une autre corde et je viendrai te rependre.

—Il m'empoigne après m'avoir détaché du poteau, me charge sur son épaule et m'emmène chez lui pour attendre qu'il ait tissé une autre corde. Là, il me lie les pieds et me jette sans façon sur son plancher sale et puant. Je médite. Enfin, la corde est tissée. Mathurin s'en va

à la potence avec son échelle et sa corde. Dans vingt minutes, une demi-heure au plus, il reviendra pour me chercher. J'ai mon idée. Sur la table boiteuse la bougie brûle. Je renverse la table de mes deux pieds ligotés. La bougie tombe et ne s'éteint pas. Je fais brûler les liens de mes poignets, je me libère les pieds ensuite et je mets le feu à la tanière du maudit. J'accours ici. Mathurin vient de terminer ses apprêts. Il est là sous la poutre et la corde examinant le noeud coulant. Ce noeud coulant, je le lui passe au cou et je serre... je serre si fort que Mathurin étouffe. Il se débat, mais vainement. Je bondis à l'autre extrémité de la corde et je hisse... Vois-le, ma chère femme, il ne bouge plus!

Et l'homme qui parlait ainsi riait.

La jeune femme regarde cet homme et le pendu tour à tour, et elle croit qu'elle va s'abîmer dans un gouffre de folie. Non! la chose ne peut être réelle!

Pourtant...

Car l'homme qui la tient reprend sur un ton sardonique:

—Et à présent, ma belle, tu vas savoir que j'ai là une autre corde, mais plus petite que celle de Mathurin. Mais toi tu n'es guère pesante et cette corde t'ira à merveille. Allons, viens!

L'homme enleva la jeune femme dans ses bras. Elle voulut se débattre. Il serra si fort qu'elle étouffa. L'instant d'après lui et elle se trouvaient sur la plateforme. La jeune femme alors poussa un cri retentissant... puis un autre... un troisième. L'homme lui remonta sa jupe jusqu'à la tête et fit un noeud. Puis il alla prendre une corde à quelques pieds de là, et lança une extrémité par-dessus la poutre. Mais cette corde n'avait pas de noeud coulant... n'importe! L'homme défit le noeud de la robe et promptement et assez habilement enroula la corde trois ou quatre fois au cou de la jeune femme. Elle voulut crier encore, mais son cri ne fut qu'un long râle. L'autre courut à l'extrémité de la corde, la saisit, tendit les bras avec effort, et la jeune femme monta dans l'espace...

Maître Jean, on s'en souvient, avait entendu les cris proférés par la femme.

Voici donc Maître Jean qui accourt au gibet... Comme il arrive, la jeune femme est enlevée dans l'espace, ses pieds sont déjà à quelques pouces de la plateforme. Maître Jean a vu la scène d'un coup d'oeil... Là, on pend une femme à côté d'un homme déjà pendu. C'est assez. Il bondit avec une souplesse dont on ne l'aurait pas cru capable. Le voici qui se dresse devant la jeune femme, mais aussi devant l'homme qui tire sur la corde. Et lui, cet homme, à la vue du vieillard, fait entendre cette exclamation:

—Ho!... Maître Jean!...

Il lâche tout à coup la corde, saute à bas de la plateforme et fuit à toute vitesse dans la nuit qui commence à blanchir doucement aux approches de l'aube.

Maître Jean vient de recevoir dans ses bras cette femme qu'on pendait, et la femme paraît morte ou évanouie. Le vieillard la regarde... Oh! ces cheveux d'or... Oh! ces traits qui lui rappellent soudain les traits d'une autre femme — sa femme — disparue depuis longtemps de son

existence. Et, tout à coup éperdu de joie, sinon d'horreur, il crie:

—Ma fille!... Ma fille!...

Cette joie ou cette horreur est trop forte. Maître Jean, à bout d'émotions et de fatigues, chancelle, s'abat et roule au bas de la plateforme. Dans sa chute trop soudaine il emporte celle qu'il étreint fortement dans ses bras.

A l'instant précis, un adolescent muni d'une lanterne vient de s'arrêter à deux pas. C'est Louison Pinchot. Tantôt, en passant pas loin de là, il a entendu aussi les cris de la femme. Il est accouru sans savoir pourquoi. Et le voilà qui élève sa lanterne et regarde avec effroi l'étrange et terrible scène qu'il a sous les yeux. Ce qui l'étonne surtout, c'est qu'il a reconnu Maître Jean dans le vieillard étendu inanimé sur le sol et tenant pressée dans ses bras une belle et jeune femme.

Et tandis qu'il regarde de yeux désorbités, elle, la jeune femme, revient à elle... La chute qu'elle vient de faire l'a ranimée. Elle regarde d'abord le vieillard... et lui, comme s'il eût fait un rêve, mais un rêve heureux, murmure faiblement:

—Ma fille... c'est ma fille que j'ai retrouvée!

La jeune femme, par un rude effort, fait lâcher prise à Maître Jean. Elle s'agenouille et balbutie, tandis que des larmes coulent abondamment de ses yeux:

—Mon père... mon pauvre père... me pardonneriez-vous jamais?...

Scène étrange et douloureuse!

Louison Pinchot n'en peut croire ses yeux...

Il regarde ce vieillard, qu'il connaît bien et qu'il vénère, inanimé sur le sol détrempé et boueux... Il voit cette jeune femme, qu'il trouve belle, égenouillée et pleurant avec une corde enroulée autour de son cou... Qu'est-ce que cela veut dire?...

Mais à la fin cette lanterne attire l'attention de la jeune femme. Elle tourne les yeux du côté où se tient Louison Pinchot. Elle voit cet adolescent qui lui semble comme pétrifié. Elle le considère un moment... Elle ouvre des yeux énormes... Et voilà qu'elle se dresse dans un bond prodigieux, et, crispant ses deux mains et les tendant vers l'écolier, elle crie comme avec désespoir ou joie, on n'aurait su dire:

—Louis!... Louis!...

Cette fois c'en est trop pour Louison. Il fait un bond en arrière, tourne les talons et s'enfuit avec sa lanterne.

La jeune femme, alors, retombe à genoux près de Maître Jean. Elle se penche, baise le front livide du vieillard, puis, à bout de forces, elle s'affaisse, évanouie, sur celui qu'elle a appelé son père...

XV

L'ECARPE ROUGE.

La cabane de Mathurin n'était plus qu'un monceau de cendres chaudes desquelles montait une fumée blanche que dissipait aussitôt le vent. Car le vent, qui durant une heure environ, s'était considérablement amolli, reprenait de plus belle. Seulement, il ne soufflait plus du même point. Avant, il avait rugé en accourant

à toute volée du Sud-Est; maintenant il s'élançait de l'Ouest lointain. Les marins, qui connaissent assez bien les caprices du dieu antique Eole, auraient pu dire: "Bon, ce vent de l'Ouest, à la veille de l'aurore, va nous amener du beau temps!" D'autant mieux, auraient-ils pronostiqué ainsi, que la pluie avait cessé. La nuit devenait plus blanche, ou plutôt elle était devenue grise, signe de l'approche de l'aurore.

Québec, après l'émoi que lui avait causé l'incendie, s'était replongée dans le sommeil.

La cité n'ignorait qu'une chose: ce drame bizarre et terrible à la fois qui s'était déroulé en quelques minutes au gibet de la rue Sault-au-Matelot.

A ce propos, bien des gens qui étaient accourus sur le lieu de l'incendie et qui avaient travaillé ferme pour protéger les bâtiments voisins, trop tard qu'il était pour sauver la bicoque de Mathurin le Bourreau, s'étaient grandement étonnés de n'avoir pas vu là Mathurin. Quelques-uns avaient pensé qu'il avait tout simplement péri dans le feu. D'autres s'étaient dit qu'il devait être ivre-mort dans quelque taverne, car on savait que Mathurin avait coutume de se souler chaque fois qu'il avait exécuté un malandrin. Oui, mais il aurait bien pu s'enivrer chez lui au lieu d'avoir préféré une taverne. Plusieurs citoyens étaient d'avis que le corps calciné de Mathurin était là sous ces cendres fumantes, et demain, lorsque les cendres seraient refroidies, on trouverait ses os. Naturellement, nul ne le prenait en pitié. On disait bas à l'oreille:

—Eh bien! que voulez-vous, il est mort comme il a vécu!

Si la ville, haute et basse, avait repris sa tranquillité, et si le sommeil paraissait régner de toutes parts, il était encore des citoyens, dans la ville basse du moins, qui ne dormaient pas encore et qui semblaient contraints de passer debout le reste de cette nuit agitée.

Parmi ces citoyens infortunés, on pouvait compter d'abord le mendiant Brimbalon et Flandrin Pinchot.

Le premier, après avoir vu tomber le trappeur sous les coups de cette jeune femme qu'on avait nommée "la princesse" faute de savoir son nom, avait vite pris ses jambes à son cou. Puis, après avoir vu la lueur d'incendie s'élever au-dessus des toits de la ville, il avait repris sa course du côté de son taudis, croyant que le feu y était. Brimbalon, quelques minutes plus tard, fut inondé par un flot de joie en découvrant que c'était la bicoque de Mathurin le Bourreau qui flambait et non la sienne. Avec les autres citoyens accourus sur les lieux, le mendiant travailla pour sauver de l'incendie les constructions voisines. Puis, lorsque la cambuse de Mathurin eut été consumée, il pensa au trappeur. Le mendiant était bien fâché qu'un si malheureux accident fût survenu, car de ce fait il manquait sa fortune. Il se dit:

—Il faut, tout de même, que j'aille voir si mon trappeur est mort pour tout de bon.

Il se dirigea immédiatement vers la maison de Lucie sur la rue du Palais. A un arpent de la maison il buta sur un corps humain étendu dans une flaque de boue. Et c'était un homme qui gémissait et se lamentait à tous les saints

du Ciel. Brimbalon n'eut pas de peine à reconnaître la voix du trappeur. Il se pencha sur lui et demanda:

—Eh bien! eh bien! mon ami trappeur, on est donc encore de ce monde?

—Ah! père Brimbalon, je pense bien que je vais mourir! Pour l'amour du Ciel! donnez-moi asile, et que je meure, au moins, à côté d'un bon feu et d'un carafon bien rempli!

—Mon garçon, laisse-moi te dire de suite qu'on n'implore jamais en vain la pitié et la générosité du père Brimbalon. Tu auras le feu et le carafon. Voyons! peux-tu te lever et marcher?

—Aidez-moi d'abord à me lever. Je pense que je pourrai marcher ensuite.

—Alors, ta blessure n'est pas mortelle?

—Avec un carafon ou deux je pourrai peut-être m'en tirer pas trop mal.

Brimbalon sourit largement. Cette déclaration "ante mortem" du trappeur le réjouissait au suprême.

—Tant mieux que tu en reviennes, je t'y aiderai d'ailleurs de mon mieux, dit-il. Vois-tu, mon ami, trappeur, il ne faut pas perdre de vue, et à cette heure moins que jamais, que nous avons, avant de mourir, une fortune à réclamer et un droit de jouir de cette fortune aussi longtemps que possible.

Ce disant, le mendiant aidait son ami trappeur à se remettre sur ses pieds. Et lui, le trappeur, tout en geignant, tout en continuant à implorer les secours du Ciel, réussissait assez bien à se maintenir sur ses jambes cagneuses. Peu après, les deux compères se mettaient en route tibu-tuban, Brimbalon supportant le trappeur dont les jambes paraissaient avoir été tissées de laine. Le Ciel — tant imploré par le trappeur — leur fut clément: ils purent atteindre sans autre inconvénient la cambuse du mendiant. Là, il fut constaté que la dague de Lucie n'avait pas fait un aussi grand dommage qu'on aurait pu le penser dans l'épiderme et la chair du trappeur. C'était insignifiant, ainsi que le déclara avec conviction Brimbalon qui paraissait s'y connaître.

—Si, ami trappeur, dit-il, tu n'as pu te rendre ici de tes seuls moyens et forces, c'est que tu t'imaginais être plus dangereusement blessé et meurtri que tu ne l'es en réalité. Je connais ça. Tout mendiant qu'on est, on possède de quoi dans sa caboche, si l'on n'a rien, bien malheureusement, dans son escarcelle. Voyons! je vais te panser cette égratignure. Tu sais, comme moi, que les femmes ne font jamais d'autres choses, dans ces affaires-là, que des égratignures. Elles ne s'y entendent point. Je vais te dire, entre nous, que les femmes ne sont tout au plus bonnes qu'à marmicher dans le peautre. Ça fait zou-zou et zi-zi, ça larmoie, ça rechigne, ça se plaint, et ça laisse la soupe brûler. Non, mon ami trappeur, on ne me la colle pas comme ça à moi...

Et Brimbalon, après avoir déshabillé à moitié son compagnon, lavait le sang qui avait coulé en abondance, et d'un linge sale, sur lequel au préalable il avait appliqué quelque onguent de sa fabrication probablement, il fit un pansement grossier, si l'on veut, mais solide. Tant et si bien que, quinze minutes après, les deux com-

pères s'attablaient devant une cruche bien remplie et buvaient jusqu'à l'ivresse complète.

Quant à Flandrin Pinchot, il faut d'abord revenir au drame de la potence, c'est-à-dire quelques minutes après que Flandrin fût tombé sous les coups de poignard de son amante qu'il n'avait pu ni voir ni reconnaître.

On se rappelle comment la jeune femme avait été sauvée de la pendaison par Maître Jean. On se souvient aussi comment Louison Pinchot, qui cherchait son père par la ville, était accouru, tout comme Maître Jean, aux cris poussés par celle que le vieillard avait si inespérément reconnue pour sa fille.

Louison, en voyant cette femme étrange se dresser et tendre vers lui ses bras, avait été saisi d'effroi, surtout lorsque cette jeune femme inconnue lui avait crié "Louis!" avec l'idée de regagner bien vite le domicile de ses parents adoptifs.

Et, de fait, il approchait la maisonnette, lorsque soudain le rayon de son falot éclaira devant lui un homme qui, dans les flaques d'eau et la boue, se traînait péniblement sur les mains et les genoux. De suite Louison reconnut son père adoptif.

—Papa! papa! cria-t-il en accourant et tout saisi par la pire des angoisses.

—Louison! Louison! mon enfant... gémit Pinchot lourdement, je suis blessé... blessé à mort peut-être! Aide-moi, veux-tu?... Nous arrivons à la maison, n'est-ce pas?

—Oui, nous arrivons. Mais il y a encore un peu de chemin à faire. Attendez... je vais courir pour aller demander l'aide de maman. A deux, je pense, il sera plus facile de vous soutenir.

Il partit à toute course.

Cinq minutes après, Louison revenait avec sa mère adoptive, laquelle, tout essoufflée et tout inquiète, s'agenouilla près de son mari.

—Ah! mon Dieu! s'était-elle écriée en apercevant Flandrin allongé dans une flaque d'eau, j'avais eu le pressentiment qu'il t'arriverait quelque chose, et c'est pourquoi j'ai envoyé Louison à ta recherche.

—Ma pauvre Chouette... ma bonne et excellente Chouette geignit Pinchot, tu ne peux pas savoir... on a voulu m'assassiner!

—Hein! t'assassiner? Mais qui ça?

—Des malandrins, des voleurs... que sais-je? Il faisait si noir que je n'ai pu les voir. Mais qu'importe! je tiens quelque chose qui me les fera peut-être retrouver.

Il montrait l'écharpe qu'il avait tirée de sa poche. Mais le falot ne jetait pas assez de clarté pour qu'on pût bien voir l'objet.

—C'est bon, nous verrons cela à la maison, dit la jeune femme. Viens, mon Flandrin... Louison et moi allons te soutenir.

Il ne fallut que quelques minutes pour atteindre le logis.

Là, Flandrin tomba lourdement sur un siège. Sans perdre de temps inutile, sa femme le déshabilla pour mettre à nu la blessure et juger de sa gravité. Elle fut contente, et Flandrin aussi, de constater que la blessure était peu profonde et qu'elle n'avait aucune gravité. Seulement,

Flandrin avait perdu pas mal de sang, et l'épuisement qui en était résulté le contraindrait à garder la maison une dizaine de jours pour le moins.

La jeune femme lava la blessure et le sang et fit un bon pansement avec des linges blancs préalablement imbibés d'un baume cicatrisant. De suite après l'opération, Flandrin se sentit mieux.

Alors seulement la jeune femme songea à l'écharpe que Flandrin avait glissée dans une de ses poches. Elle prit l'écharpe et s'écria aussitôt avec surprise:

—Une écharpe de soie rouge... et parfumée!

Elle laissa peser sur son mari un regard chargé de soupçons et de reproches.

Flandrin ne put s'empêcher de rougir et se troubler, croyant que sa femme devinait son secret. Pourtant, il essaya de retrouver une contenance, et il demanda, la voix pas bien sûre:

—Y a-t-il dessus un nom... une initiale?

—Oui... souffla la jeune femme dans un hoquet... il y a une lettre majuscule... un L... Tiens! regarde toi-même!

Flandrin, au reste, reconnaissait trop bien l'écharpe de son amante. Sa colère et sa jalousie le firent s'oublier. Il se dressa d'un bond, brandit un poing menaçant et cria:

—C'est elle... c'est elle qui m'a poignardé! Oh! la coquine de coquine...

Il éclata aussitôt d'un rire atroce, chancela et s'abattit lourdement sur le plancher...

Huit heures du matin avaient sonné depuis plusieurs minutes, lorsque Flandrin sortit de son évanouissement. Non sans surprise il se vit couché sur son lit. Mais dans la maison personne! Et Flandrin s'étonne de se voir seul. Où est la Chouette?...

Quant à Louison, Flandrin se dit que l'adolescent a dû prendre le chemin du collège. Mais la Chouette, elle, où est-elle?

Et le petit qui n'est pas là?

A moins que sa femme ne soit allée quérir un chirurgien? Car Flandrin se sent très mal. Il a là, au bas de la nuque, une grande douleur. Il entend au dehors mille rumeurs qui se croisent en tous sens.

Il se lève avec difficulté et non sans gémir, et il marche en titubant vers une fenêtre toute pleine de soleil.

Que se passe-t-il donc dans la ville?

Il peut voir des gens — hommes, femmes et enfants — courir dans la direction de la rue Sault-au-Matelot.

Oui, il doit se passer quelque chose d'extraordinaire. Flandrin est bien curieux de savoir. Mais il ne peut aller plus loin que cette fenêtre, tant ses forces épuisées le supportent mal. Et puis, il sent qu'à demeurer là trop longtemps il va s'abattre sur le plancher.

Il décide de regagner son lit en attendant que sa femme revienne.

Il va, plus titubant... Mais là, son regard vient de se poser sur la table, et sur cette table il aperçoit un papier. Qu'est-ce que c'est que ça?

Avec de grands efforts il marche jusqu'à la table.

Oui, c'est un papier. . . et un papier sur lequel il y a quelque chose d'écrit.

Voyons voir! . . . Et Flandrin lit. . . mais à mesure qu'il passe sur les mots il chancelle davantage. . . .

"Flandrin, dit le billet, tu m'as trompée pour l'amour d'une autre. Je n'ai plus de confiance en toi et je sens que je ne pourrai plus t'aimer. C'est pourquoi je m'en vais avec mon petit. Que Dieu te pardonne, Flandrin! Je te laisse Louison, car j'ai peur de mes seuls moyens de ne pouvoir suffire à sa subsistance et à son instruction. Ne cherche pas à savoir où je vais."

TA FEMME.

Flandrin tombe lourdement sur un siège et se met à pleurer.

XVI

LE MYSTERE DE LA POTENCE

Flandrin s'était demandé quel fait extraordinaire pouvait bien se passer dans la ville.

Nous allons voir.

Quelque peu avant les huit heures de cette matinée, des bateliers en se rendant au port, avaient passé par la place du gibet, et là, à leur plus grande stupeur, ils avaient reconnu dans le pendu, non pas celui que, le soir précédent, Mathurin le Bourreau avait exécuté, mais Mathurin lui-même! Oui, au lieu du malandrin qui se balançait là au bout de la corde, c'était le bourreau!

La chose était plus qu'extraordinaire! Une sorte de funèbre épouvante s'empara des bateliers qui, au lieu de poursuivre leur chemin vers leurs navires, allèrent par la ville répandre l'incroyable événement.

Ce ne fut pas long que toute la cité était mise

en émoi et que tous les citoyens, à quelque classe qu'ils appartenissent, accouraient à la potence pour vérifier les dires des bateliers.

Personne ne fut trompé. Tout le monde put à son aise voir et regarder Mathurin le Bourreau rigide et se balançant doucement au bout de sa corde sous le souffle de la brise de l'Ouest!

C'était inimaginable!

Et pourtant ce n'était pas tout. . . non!

Disons que les citoyens, retenus par une certaine crainte superstitieuse, n'avaient pas osé approcher de trop près l'instrument de justice. Oui, mais il y a des gens qui, plus curieux que d'autres, ne se contentent pas de voir. . . ils veulent aussi toucher. Or, quelques ouvriers plus hardis osèrent venir tout près du gibet. Oh! mais là, ils reculèrent. . . S'il y avait un cadavre qui se balançait au bout d'une corde, il y en avait un autre qui gisait tout au pied de la potence et que personne n'avait encore aperçu. Et ce cadavre. . . était celui de Maître Jean!

Maître Jean! . . .

Le mystère s'amplifiait pour les gens de la ville, et l'on peut juger de la stupéfaction générale.

Oui, le malandrin pendu la veille de ce jour avait disparu. . . comment et par où? A sa place pendait Mathurin le Bourreau. Enfin, là, Maître Jean dormait de son dernier sommeil. Chose plus curieuse, on ne pouvait voir sur le cadavre de l'ancien boulanger aucune blessure. . . mieux que cela, Maître Jean, toujours avec son sourire placide, sa figure replète et ses joues rosées, paraissait dormir doucement.

Alors, comment résoudre le problème? Comment expliquer le mystère? Seul, probablement, Maître Jean aurait pu donner l'explication désirée. Oui, mais Maître Jean était mort. . . mort en emportant le secret du drame qui, durant la nuit, s'était joué autour de l'instrument de justice.

Pour conclure, disons que ce fut bien des années après que la ville de Québec put, enfin, connaître le mot de l'énigme.

F I N

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 39

Décembre 1929.

Un abonnement au "Roman Canadien" comme étrennes

Lorsqu'on offre des étrennes, on veut d'abord qu'elles fassent plaisir à celui qui les reçoit; on désire aussi que celui-ci vous en sache le plus de gré possible.

A ces deux titres l'abonnement au "Roman Canadien" est le meilleur cadeau d'étrennes. Donnez, par exemple, un plateau, un bibelot, un jouet quelconque. Ces choses diverses se brisent, et bien souvent elles sont reléguées dans le cabinet aux argenteries.

L'abonnement au "Roman Canadien", au contraire, c'est l'étrenne renouvelée chaque mois. Le plaisir est durable, et la gratitude immense. Si vous voulez faire un beau cadeau, un cadeau qui sera apprécié, envoyez un an d'abonnement à vos meilleurs amis, ou, si vous préférez, faites-vous à vous-mêmes des étrennes: abonnez-vous au "Roman Canadien".

En attendant, Bonne et Heureuse Année à nos nombreux lecteurs!

"LE ROMAN CANADIEN"

Jeanne d'Arc et Napoléon

Le général Bonaparte revenant d'Egypte, en 1799, était salué sur son passage par des foules enthousiastes. Quelqu'un lui dit:

—Un beau jour pour vous!

—Oui, répondit-il, mais ce n'est pas encore une page dans l'histoire universelle.

Il lui a fallu vingt ans et Sainte-Hélène pour écrire cette page.

Jeanne d'Arc, elle, a son chapitre au livre des nations et il a été écrit en vingt semaines. Il se termine par le bûcher de Rouen.

Après cinq siècles, elle reste dans sa gloire.

Benjamin SULTE.

PARLONS MIEUX... CANADIENS !

Et pourquoi pas? Est-ce que nos puristes et nos gens du "Bon Parler Français" (si on avait dit "Le Bon Parler Canadien") ne gâtent pas un peu notre bonne langue du Canada? Comme si nous n'avions pas une langue pour parler et écrire! Est-ce qu'un cafard n'osait pas dire, quelques années passées, que nous du Canada, pour édifier une littérature, il faudrait que nous écrivassions... pardon! que nous écrivissions une langue sauvage? Nous voici bien venus à cette langue sauvage: on dit et l'on écrit "Torontonien — Torontonnaise"! Il ne manquait plus que ça. Non seulement nous meurtrissons la langue, nous gâtons la race aussi. Cette race, déjà des filles de Québec la défigurent en revendiquant le vote, ce qui veut dire l'éligibilité. Plus tard, ces mêmes filles auront achevé de défigurer la langue, et les ennemis de notre bonne langue, alors, auront bien raison de dire que nous parlons patois. Et bien! tant pis pour tout le monde, même pour mes amis du "Bon Parler Français", mais moi — je n'ai nulle honte à le confesser — je suis en amour avec une jeune et fort jolie "Torontoise", fine, aimable, spirituelle... une vraie petite femme, quoi! Oui, mais si elle est "Torontoise", elle n'est point suffragette...

Vive donc la Tonquinoise... pardon encore! je voulais dire la "Torontoise".

D'autre part, j'aime de toute âme une jolie petite "Québécoise", fine, aimable, spirituelle... une vraie petite femme, quoi! Oui, mais elle n'est point suffragette. Et après?... Voilà: je suis un peu comme l'âne de Buridan, j'ai faim de la petite "Québécoise" et soif de la petite "Torontoise", et je ne peux que manger l'une ou boire l'autre. Si je mange la "Québécoise", je ne boirai pas la "Torontoise", et si je bois la "Torontoise", je ne mangerai pas la "Québécoise"...

Et alors?

Alors... vive la Québécoise!

Jean PIONNIER.

Les Oeuvres de Benjamin Sulte

Il y a quelques années Pierre Héribert (Casimir Hébert) disait que l'importance des oeuvres de Benjamin Sulte ne devait échapper à personne. L'oeuvre de Benjamin Sulte est en effet une mine inépuisable de notes historiques et couvrirait un grand nombre de volumes. Elle est disséminée dans plus de cent volumes et brochures déjà publiés et dans pas moins de collections de revues et de journaux canadiens, américains et européens. Il n'est pas, pour ainsi dire, de sujet historique que M. Sulte n'ait pas touché dans sa longue et prolifique carrière.

Comprenant que les écrits de Benjamin Sulte ainsi dispersés ne pouvaient être consultés que par le petit nombre, Gérard Malcheollosse, de Montréal, s'est donné la mission de colliger les études éparses de l'historien trifluvien et de les publier dans une toilette attrayante et d'un prix modique. Commencée en 1918, chez Ducharme, cette publication est aujourd'hui continuée par les Editions Edouard Garand. Elle constitue un bel édifice à la mémoire et à la gloire de feu Benjamin Sulte. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Canada devraient avoir sous la main, comme instrument de travail et de recherche les *Mélanges historiques*.

Cette collection, que les Editions Edouard Garand se proposent de continuer si le public veut bien l'encourager, range Benjamin Sulte au premier rang des polygraphes canadiens. Nos félicitations au compilateur d'avoir suivi la trace de M. Sulte dans la frénésie de sa production littéraire.

Le seizième volume, actuellement sous presse, traite de l'*Acadie française*. C'est une thèse, écrite à la suite de M. Rameau, sur le rôle de la France dans la colonisation de l'Amérique du Nord, de même qu'une réfutation des prétentions des Puritains de la Nouvelle-Angleterre qui veulent à tout prix que le beau rôle soit le leur. Pour en arriver là, les auteurs yankees, et principalement Francis Parkman, ont cherché par tous les moyens possibles à diminuer l'idéalisme conscient des colonisateurs français. Le travail de M. Sulte met donc en regard les qualités et les défauts des deux grandes nations qui se sont succédées dans la gouverne de l'Acadie.

Gérard LE JEUNE.

Nos Travers.

POLITIQUE OU POLITICIEN

Nous avons déjà souligné ailleurs le sens propre de chacun des mots "politique" et "politicien". Cela n'a pas empêché nos reporters de continuer à user journalistiquement le terme "politicien".

Le mot "politicien" est en effet dans toutes les bouches et c'est à tort. Il faudrait des milliers d'articles pour faire disparaître cette expression malheureuse. Elle est d'autant plus commune que la plupart de nos journalistes l'emploient tous les jours. Pour mettre un terme à la plaie générale, recommandons aux écrivains d'épurer leur langage et d'être plus soigneux dans le choix des mots; que les grands quotidiens aussi améliorent leur rédaction.

Benjamin Sulte me racontait qu'un Français qui traversait le Canada, Elisée Reclus je crois, lui désigna quelqu'un que l'historien venait de saluer amicalement.

—C'est un politicien?

—Oh! non, il est bien au-dessus de cela.

—Comment donc! Il m'a été présenté comme tel.

—Par des ignorants.

"Politicien" est bas, vulgaire, dégradant. Il désigne le petit député d'intrigues, ou celui qui écrit par ambition personnelle. Il ne se dit guère qu'en mauvaise part.

Platon dit que le politique est un homme de science, non seulement, versé dans la législation de son pays, mais aussi dans celle des autres.

Le mot "politique" est donc plus relevé. Il se recrute chez les gens instruits des questions qui se rattachent à la politique et qui en parlent avec conviction. C'est la classe de nos ministres honnêtes, tel que les dépeint aussi Aristote.

Sachons donc discerner le sens de chacun de ces mots et n'insultons plus nos politiques qui, entre nous, ne doivent pas priser bien haut de se faire qualifier de politiciens.

Gérard MALCHELOSSE.

UN TYPE AMUSANT

Dans le second volume de ses "Historiettes", publié l'an dernier chez G. Ducharme, Benjamin Sulte évoque, dans une anecdote intitulée "Chaud ou froid", le souvenir d'un certain Moïse Gauthier, scieur de bois, qui a bien les airs d'un nommé Moïse Aquin, mieux connu sous le nom de Moses Inkman parce qu'il faisait de l'encre qu'il vendait à la bouteille, qui a si bien amusé toute une génération d'Ottawa.

Moïse était de tout métier. Quand il mourut il était commerçant de chiffons et de vieux fer. Il avait la passion de la politique. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu, monté sur un baril qui lui servait de tribune, adresser la parole sur les questions du jour, à une quinzaine de fonctionnaires civils rassemblés autour de lui, s'amusant et riant à gorge déployée à ses dépens des sornettes qu'il leur débitait!

Gérard Malchelosse, l'heureux possesseur des manuscrits de Sulte, a trouvé dans les cartons de ce dernier des traits typiques sur le personnage en question, communiqués à Sulte par M. Durand, autrefois d'Ottawa.

Quand le marquis de Landsdowne abandonna son terme d'office comme gouverneur général, l'on suggéra à Moïse de faire application pour le remplacer. On lui prépara

une liste de recommandations sur laquelle on inscrivit des noms fictifs, puis on lui conseilla d'obtenir la signature de sir Hector Langevin, ministre des travaux publics. Il se rendit donc au ministère où il fut mis à la porte sans cérémonie.

Un jour, Moïse arrive au bureau des droits d'auteur, branche des brevets d'invention. Il désirait *patenter une idée* qu'il avait pour construire un pont en pierre suspendu par des chaînes entre Hull et Ottawa.

Lors d'une lutte électorale, des farceurs vinrent chercher Moïse pour parler en public. Après quelques minutes de discussion avec le candidat conservateur, Moïse en vint aux personnalités, se fâcha et abandonna l'estrade en disant: "Messieurs les électeurs de Hull, je ne vous remercie pas d'être venu me chercher à Ottawa pour parler contre un sacré fou comme ça".

Quand eut lieu la nomination des candidats, Moïse se présenta et offrit à l'officier en charge une requête barbouillée de noms et une liasse de papiers bleus pour son dépôt. Il voulut aussi adresser la parole à tout prix, un soir, à l'Hôtel-de-Ville, au cours d'une séance publique, mais un constable le coffra pour la nuit.



En vente avec succès depuis 1881
Diplôme et Médaille d'or de Paris

LA RACICOTINE

Le purgatif et dépuratif du sang par excellence, souverain contre la dyspepsie et tous les maux résultant du mauvais état du sang.

En vente partout.



COUPON

En nous retournant ce coupon et dix sous, nous vous envoyons sans frais un paquet de RACICOTINE de la valeur d'un dollar, (\$1.00).

ANT. RACICOT & CIE

IMPORTATEURS

4656, rue Papineau — AMherst 5419

En Marge de l'Histoire

Montréal au début du XIXe siècle

Sous la domination française, il n'y eut que peu ou point de marchands israélites au Canada. Après la reddition de Montréal, le général Amherst fit un appel aux marchands de la Nouvelle-Angleterre et les invita à venir ravitailler le Canada dépourvu de vivres et de presque toutes les choses nécessaires à la vie. La guerre de Sept Ans avait complètement épuisé le pays. Bon nombre d'entr'eux répondirent à l'appel d'Amherst et s'établirent à Montréal et dans les paroisses environnantes. D'autres marchands vinrent peu après d'Angleterre et d'Ecosse, et le commerce se trouva bientôt presque entièrement entre les mains des anciens sujets, comme on disait alors. Parmi ces marchands américains et anglais se trouvaient plusieurs Israélites. Voici les noms de ceux que nous avons pu relever à Montréal et dans les environs, dans les trente premières années du régime anglais. Henry Joseph, Solomon et John Mittleberger, Jacob Vander Heyden, Ezekiel et Levy Solomons, Andrew Hays, John Saul, Simon et Meshach Levy, Philip Jacob, Jacob Maurer, Jacob Kolp, Jacob Franks, Isaac, Samuel et Uriah Judah, Lazarus David, Jacob Kuhn, Abraham Moses et Benjamin Hart, Levy et Meyer Michaels, Isaac H. Abrams, Samuel Jacobs, à St-Denis. (1)

Quelques-uns de ces Juifs épousèrent des Canadiennes. Voici les mariages que nous avons pu relever: Philip Jacob prit pour femme Marie Martin. Jacob Maurer épousa la veuve Josephite Coiteux. Ezékiel Solomons contracta mariage avec Elizabeth Dubois. Samuel Jacobs fit alliance avec Josephite Audet dit Lapointe et, enfin, Jacob Kolp s'unit à Marie Saint-Michel.

Nous n'avons, en général, que peu de renseignements sur ces premiers marchands de langue anglaise. Le journal de Samuel David qui faisait du commerce à Montréal en société avec Meyer Michaels, jette un peu de clarté sur le sujet.

Né à Montréal le 22 octobre 1766, Samuel David était le fils cadet de Lazarus David (1734-1776) l'un des premiers marchands israélites de cette ville. Il épousa Sarah,

fille de Benjamin Hart, et mourut à Montréal le 3 février 1824.

Samuel David commença, le 26 décembre 1800, à tenir un journal qui est parfois intéressant, quoique très concis; il faut savoir lire entre les lignes. Ce marchand dont la fortune comme celle de tous les importateurs d'alors, dépend pour une bonne mesure, de la température, examine celle-ci tous les jours et l'inscrit dans son journal. A mesure qu'il devient plus connu, que son commerce se développe, M. David ajoute quelques autres notes à ces données premières; il note les arrivées et les départs des vaisseaux, puis, l'on commence à voir qu'il fréquente beaucoup la société canadienne; que les amis chez qui il dîne ou avec qui il va dîner dans les meilleurs cafés de la ville, Hamilton, Lumsden, le Coffee House, etc., sont des Canadiens.

Il va sans dire que M. David voyage beaucoup dans les campagnes environnantes; son commerce l'y oblige. Il en profite pour se faire des amis partout. Il va souvent dîner chez les curés de Laprairie, du Sault-au-Récollet, du Sault Saint-Louis, de Châteauguay, de Boucherville, etc. M. David va aussi veiller chez des amis de la ville et de la campagne — Canadiens pour la plupart — et il danse parfois "toute la nuit". Parmi les noms canadiens qui reviennent fréquemment sous sa plume sont ceux de Laframboise et Chaboillez, commerçants de fourrures; Louis Guy, notaire royal; M. de la Bruère, de Boucherville; Dumas, commerçant; le juge Foucher, Jean-Marie Mondelet et le curé Bruguère, de Châteauguay.

M. David note aussi dans son journal les mariages et les décès des principaux Montréalais, anglais et canadiens. Au sujet des mariages, il est amusant de lire à plusieurs reprises, que de charivaris ont été donnés. Le premier dont il est question le fut à l'occasion du mariage de M. John Mittleberger, en mars 1801. Au lieu de rire avec les charivariseurs, de les amadouer en les traitant et en les régaland, comme faisaient les Canadiens, ou encore, de donner vingt louis aux pauvres, comme le fit M. Winflefus lors de son mariage (4 mai 1805), Sir John (2) était saoul. Il se fâcha, les injuria et les dispersa avec son sabre et il tira même un coup de fusil sur eux. C'était jeter l'huile sur le feu. Les charivariseurs se rassemblèrent de nouveau le lendemain soir portant un cercueil et des flambeaux allumés. Après avoir parcouru les

rues de la ville ils s'arrêtèrent devant la demeure de Sir John, chantant, criant, se démenant comme des diables dans un bénitier, faisant, en un mot, un vacarme épouvantable. L'on continua de tourmenter notre homme pendant huit jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que la police intervint. Quelques-uns des charivariseurs furent arrêtés et logés en prison, et Sir John eut enfin la paix.

Comme tous ses compatriotes arrivés, M. David fait du sport. La nage, l'équitation, des promenades en voiture, les dîners fins, la danse, le théâtre, tout lui va et il s'en donne à cœur joie. Le 13 décembre 1804, M. David dit qu'un ventriloque a donné une séance ce soir-là et que c'est la première fois qu'une séance semblable a lieu en Canada. Le 31 décembre 1802, les officiers du 49^e régiment donnent un grand bal auquel on invite les Montréalais. Il s'occupe aussi des élections et il aime à parier. Un jour il a gagné un dîner que paie Chaboillez. Un autre tantôt, il perd son pari et il paie un complet à son ami le docteur Sym qui avait sauvé la vie de M. Rivier, sulpicien (1^{er} janvier 1803).

Il est aussi très charitable et s'associe à tous les bons mouvements. S'agit-il d'aider à quelqu'un dans la détresse, sa bourse s'ouvre toute grande. Fait-on une souscription pour la construction d'une église anglicane à Montréal, cet Israélite souscrit vingt-cinq louis. Il va un jour à une grande démonstration religieuse à Laprairie: c'est la fête de la paroisse. M. David, après le dîner pris au presbytère et auquel assistaient dix-huit prêtres, fait cadeau d'une somme rondelette pour les œuvres du curé. Il n'est donc pas étonnant que ce galant homme ait eu un aussi grand nombre d'amis parmi la population de Montréal et des environs. Heureux temps où la bonne harmonie et la franche gaieté régnaient sans partage entre gens de langues et de croyances différentes. N'est-ce pas là la véritable bonne entente que l'on s'efforce en vain de réaliser aujourd'hui? Le secret de la réussite est pourtant simple; il ne s'agit que de bonne volonté de part et d'autre. Si l'on faisait moins de bruit en certains camps, peut-être s'entendrait-on mieux. C'est la leçon qui semble se dégager nettement de la vie de cet honnête homme que fut Samuel David.

Son fils aîné, Eléazar-David David, né en 1811, fut admis au barreau à Montréal le 19 juillet 1832, après avoir fait sa cléricature

chez l'honorable Michael O'Sullivan d'abord, puis chez James-Charles Grant.

Le second de ses fils, le docteur Aaron-Hart David, né en 1812, fut admis à la pratique de la médecine par le *Royal College of Surgeons* d'Edimbourg, Ecosse. Il s'établit à Montréal, devint professeur à l'Université de Bishop's College, fut président de la Société d'Histoire Naturelle, membre du Collège des Médecins et des Chirurgiens de Montréal, etc., etc.

François-J. AUDET.

Exercice d'Académiciens

Il y a quelque vingt ans, les Immortels furent conviés à un exercice littéraire des plus intéressants. On en conviendra par les réponses de chacun.

A mes élèves, je serre toujours la main.

.....E. Lavisse.

On regrette le passé, non seulement les années, mais les mois, mais la semaine écoulée, mais avant-hier.

Mézières.

On sait que les inconoclastes furent

Vandal.

Si vous aimez les déplacements, voyagez donc.

Hanotaux.

A toujours aller sur l'eau, les marins ont l'habitude.

De Vogüé.

Il ne trouve pas ce qu'il cherche, celui qui ne se rappelle plus

Houssaye.

Je possède sur la côte d'Azur, à Saint-Raphaël, cent figuiers.

Emile Ollivier.

Qui l'aurait cru? M. Turot, le rapporteur des questions de théâtre au conseil municipal, passe pour un fabricant de bombes, d'où son surnom:

Thureau-Dangin.

Un académicien n'est pas tenu d'être franc

Masson.

J'ai une villa à Nice, parmi de charmants mimosas, beaux mélèzes,

Richepin.

On ne peut pas douter des figures géométriques; aussi j'affirme que le cercle n'est

Poincaré.

J'ai payé ce terrain quinze francs

Lemaître.

—C'est

Donnay.

Nos Ecrivains.**ALICE LEMIEUX**

Alice Lemieux est la plus brillante de nos jeunes poétesses québécoises. Née à Saint-Michel-de-Bellechasse, il y a à peine quelques décades, elle se fit connaître du grand public par un premier recueil de poèmes intitulé *Heures effeuillées*, qui lui valut les suffrages de la critique officielle. Un second volume, couronné en juin dernier par le jury du prix David, semble avoir consacré sa réputation littéraire.

Quelques-uns des plus jolis vers d'amour de la littérature canadienne-française furent signés par Alice Lemieux. Si l'on veut s'en convaincre, il suffit de relire la pièce intitulée *Dialogue de juin*:

DIALOGUE DE JUIN

(*La scène se passe dans un bosquet, par une heure de soleil.*)

Les fleurs:

"Mais que disaient-ils donc, ces jeunes
[amoureux,
Si beaux que le soleil fleurissait autour
[d'eux?"

Un arbre:

"Elle disait des mots si légers et si tendres,
Que mes oiseaux charmés se taisaient pour
[l'entendre.

Mais, hélas! quelquefois elle parlait tout-bas,
Et, n'ayant pas aimé, je ne devinais pas."

Les fleurs (qui semblent deviner):

"Et lui, que disait-il?"

Un oiseau:

"Des mots, toujours les mêmes,
"Qui commençaient et finissaient par: "Je
[vous aime".

Un petit ruisseau (mystérieux):

"Un instant, ils se sont souri par mon miroir.
Et — ne le dites pas à l'écho — j'ai cru voir
Leurs bouches, soudain, ne former qu'une
[rose. . .

Je n'avais jamais reflété si douce chose!"

La brise:

"Passant par là je fus les soupirs de leurs
[cœurs."

Le champ:

"Et puis, il a voulu cueillir toutes mes fleurs,
Mais elle a dit: Laissez ces doux parfums
[dans l'herbe,

Cher! Car si dans mes bras vous déposez
[des gerbes,
Mes doigts ne pourront plus s'attarder dans
vos doigts."

L'arbre:

"Ensuite, ils ont repris le chemin du sous-
[bois;

Elle était, près de lui, délicate et petite:
Son ombre ne couvrait que trente margueri-
[tes. . .

Mais quand, penché sur elle, il récitait des
[vers,

Je crois bien qu'elle était pour lui tout l'uni-
[vers."

N'est-ce pas délicat et charmant? Tout le volume est de cette veine. Il y a dedans ce je ne sais quoi qui fait songer à Rosemonde Gérard, et qui charme.

Alice Lemieux a publié en 1926 un recueil de poèmes intitulé *Heures effeuillées*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, préfacé par M. Alphonse Desilets, président de la Société des Poètes canadiens-français, et subdivisé en trois parties: les heures jolies, les heures chéries et les heures bénies.

L'auteur y chante ses joies, ses émotions, ses désirs, ses préférences, ses enthousiasmes, ses illusions, son idéal, ses rêves, sa piété, son amour envers ses parents et l'Amour, avec majuscule. Ce recueil est dédié à son père et à sa mère. Parmi quelques imperfections de forme, on y relève des vers annonçant déjà le poète du *Dialogue de juin*.

Dès les premières pièces, il vous prend par cette agréable limpidité de style qui berce et qui charme. Il se dégage de ses poèmes une atmosphère de douceur et de beauté où frissonnent les chastes émotions d'une jeune fille "et l'émotion qui naît de cette lecture est plus prenante encore, d'être exprimée avec tant de noblesse". Les rêveries de l'enfance et de l'adolescence y sont évoquées avec une discrète poésie.

L'un des premiers poèmes du volume a pour titre *Enthousiasme*. Il est dédié à la soeur de l'auteur: mademoiselle Jeanne Lemieux, artiste-peintre:

"Il est plus de printemps dans ma jeunesse
[en fête

Que dans tous ces lilas enivrés de soleil:
Il est plus de chansons dans ma lyre muette,
Que dans les nids: ces fleurs des arbres et du
[ciel."

La délicatesse, la sincérité et la noblesse prédominent chez Alice Lemieux. Elle est douée d'une imagination régulière, concrète et tendre. Ses métaphores sont jolies et généralement justes.

Les heures que nous effeuillons dans cette vie sont souvent moroses et déprimantes. Mademoiselle Alice Lemieux n'a effeuillé, elle, que des heures douces et calmes. Celles qui se sont envolées vers l'infini, depuis toujours lui furent miséricordieuses, c'est pourquoi elle ne nous a donné que des poèmes heureux, s'il m'est permis, malgré la langue, d'employer cette épithète dans ce sens et surtout cette construction.

Les deux ouvrages d'Alice Lemieux méritent donc d'être lus et font honneur aux lettres canadiennes-françaises.

Charles-Marie BOISSONNAULT.

Note. — Notre collaborateur Christy Christy a ici même des oeuvres de Mlle Alice Lemieux, numéro 24 de la *Vie Canadienne*, et nous invitons les lecteurs à revoir cet article où l'auteur donne une biographie de la jeune poétesse de Saint-Michel-de-Bellechasse. Ajoutons que Mlle Lemieux a dans ses cartons des poèmes inédits qu'elle destine à une prochaine publication.

G.-M.

Aux Acadiens

Frères de l'Acadie, un jour viendra peut-être
Où rien n'arrêtera vos élans généreux,
Où nous ne serons plus qu'un seul peuple,
[un seul être,
Comme l'âme et le corps, heureux ou
[malheureux!

Car notre destinée est unie à la vôtre,
Le Ciel n'a pas voulu nous séparer toujours;
Votre foi reste ferme, et vous verrez la nôtre
Vous témoigner partout de constantes amours.

Si des jours du passé vous gardez souvenance,
Vous trouverez d'accord notre esprit, notre
[coeur;
Le culte des aïeux, la langue de la France
Sont restés parmi nous dans leur noble
[splendeur.

Dans la patrie commune un devoir nous
[rassemble,
Un même but appelle et gouverne nos pas.
Espoir en l'avenir! nous lutterons ensemble.
Il n'est point de succès sans livrer de combats.

Restez, restez unis! apprenez de l'histoire
Les durs enseignements qu'elle porte chez
[vous;
Et sans jamais, plus tard, ne perdre la
[mémoire,
Repoussez toutefois de vos coeurs le courroux.

La lutte qu'il vous faut est toute pacifique:
Armez tous vos talents pour conquérir vos
[droits.
Après les coups portés en champ clos politi-
Le vaincu maudira l'esclavage des lois. [que,

Le sang des vieux Gaulois se réveille à
[l'épreuve,
Il coule fièrement partout dans l'univers;
Aux terres d'Acadie, aux rives du grand
[fleuve,
Il est resté le même, en dépit des revers.

Sur ce sol d'Amérique où le vent des tempêtes
Vous dispersa jadis, accablés de malheur,
Un astre plus élément s'est levé sur vos têtes
Et vous apporte enfin la paix et le bonheur.

Croyez en l'avenir! Si Dieu qui vous protège
A voulu vous tremper dans votre adversité,
C'est qu'Il veut de vos maux composer un
[cortège
Qui retiendra sur vous l'oeil de la Liberté.

Benjamin SULTE.

Octobre 1869.

(1) Cette poésie préliminaire est extraite de l'Acadie française, ouvrage de Benjamin Sulte devant paraître aux Editions Edouard Garand fin décembre.

La Petite Histoire

Dans son intéressante appréciation du récent travail de Benjamin Sulte sur "La Saint-Jean-Baptiste", notre distingué collaborateur de la Société royale du Canada, M. François-J. Audet, fait allusion au genre de recherches que l'on qualifie de nos jours: "la petite histoire"; c'est, si on aime mieux, une façon d'écrire "en marge de l'histoire".

Mais qu'est-ce, enfin, que la petite histoire? C'est la méthode des courtes études, des articles de revues, car elle répond à tout ce que nous désirons savoir. La petite histoire, c'est la miette, l'étincelle, la minutie qui fait voir clair dans les grandes lignes. Sans elle rien n'est possible.

Car on a compris de nos jours qu'il est absurde d'écrire ce que l'on appelle "la grande histoire" en dix, quinze ou vingt volumes. On a raison. Un écrivain n'a pas la vie assez longue pour bien faire un tel monument d'érudition et, de plus, personne ne songe à lire de si longs récits.

Ce qu'il faut, c'est l'étude séparée de chaque point: commerce, milice, colonisation, gouvernement, guerres, clergé, mœurs populaires, dictons, folklore, légendes, etc., de chaque époque, de chaque district, de chaque ville. Les biographies particulières d'individus de marque, les monographies paroissiales surtout sont la principale source pour comprendre tout ensemble. Une bibliothèque formée de tels ouvrages est riche, je veux dire instructive, non pas la grande histoire, car celle-ci est superficielle et renferme

presque toujours une foule d'inexactitudes inévitables dans sa compilation.

L'histoire de France et celle d'Angleterre étaient abominablement mal écrites à venir jusqu'à 1830 ou environ. En France, en Angleterre, en Allemagne, depuis soixantedix ans, la petite histoire a accompli des miracles. Les écrivains ont adopté le système des articles de revues, basés sur leurs trouvailles, et ils ont révélé la vraie histoire. Ici, on est actuellement dans le feu de cet examen critique et on en tire des révélations étonnantes. La petite histoire présente un piquant, un intérêt qui ne se démentent pas.

Nos auteurs les plus consultés sont ceux qui ont la bonne manière d'écrire l'histoire. Ces chercheurs procèdent par le détail et l'examen des pièces officielles. C'est la seule façon de purifier notre histoire qui, en somme, est assez mal écrite, à l'exception des oeuvres des Garneau, des Ferland, des Casgrain et autres; et encore, on relève dans celles-ci des erreurs impardonnables parce que ces précurseurs ont commencé par la fin, c'est-à-dire la philosophie des faits avant la connaissance des faits mêmes.

Benjamin Sulte, E.-Z. Massicotte, Olivier Maurault, les Roy, Aegidius Fauteux, Francis-J. Audet offrent à nos travailleurs la bonne méthode pour connaître le passé. Ils vont transformer notre histoire en y ajoutant la recherche des détails et l'esprit critique. Ce genre diffère de celui des précurseurs, mais c'est la manière sûre de tout débrouiller.

Gérard MALCHELOSSE,
de la Société historique de Montréal.

BELAIR 7149-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER

LAMPES

CHAMBRES A COUCHER

CHESTERFIELDS

BIBLIOTHEQUES

DIVANETTES

CAROSSES

TABAGIES

FAUTEUILS

CHAISES

ETC.

MIROIRS

LITS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS

exhibés dans mes vitrines

NOTEZ BIEN — J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous achèterez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une **visite**.

Propos littéraire

Un Faux Esprit de notre Littérature

Il paraîtra peut-être osé d'entreprendre d'écrire sous un tel titre, mais je l'adopte à dessein parce qu'il est la raison même des considérations qui me viennent à l'esprit et que je confie au courant de ma plume à simple titre d'essai et de suggestion.

Il est une phrase que l'on dirait consacrée, monnayée, tellement elle a cours parmi nous quand il s'agit de qualifier l'état d'esprit de ceux qui entreprennent de sortir du terroir pour s'élever à l'art puis à la pensée abstraite: "Ce sont des gens, dit-on, qui veulent aller porter des seaux d'eau à la mer!" En effet, l'art et la pensée idéalisés sont des sujets de tous les pays d'Europe depuis des siècles, et on prétend qu'il ne sied pas à nos écrivains du terroir de s'y aventurer.

Ce point de vue considéré sous son angle étroit ne manque pas de bon sens, mais si l'on sort de son sens pratique et local et que l'on considère la véritable mission de l'art et de la pensée, ce point de vue est faux et digne des seuls philistins.

L'art est libre de sa nature, la nouveauté de ses conceptions dépend entièrement de cette liberté.

Je ne parle pas ici du côté antireligieux et païen de certaine littérature européenne; il n'est pas en cause et cela relèverait d'un autre système d'idées, car il s'agit ici d'un point de vue tout particulier qui domine toute autre considération; il s'agit plutôt de la conviction d'incompétence infligée aux nôtres sous le rapport de la littérature universelle; car je ne crois pas que cette défiance de nos forces intellectuelles soit un prétexte religieux n'ayant pour but que de protéger notre foi contre les dangers de la libre pensée. Les écrivains catholiques, à eux seuls, fourniraient un champ d'exploration fort suffisant pour l'étude des idées générales modernes si on nous faisait grâce de l'interdiction des pontifes du terroir.

Ce qu'il y a de plus triste dans tout cela c'est que l'on ne voit pas l'avantage que

l'on peut tirer d'une littérature privée des sources précieuses de la pensée contemporaine.

On nous fait étudier au collège les oeuvres des Bossuet, des Bourdaloue, des Pascal, des de Maistre; et de ce formidable attirail de pensée on ne tirerait pas suffisamment de dispositions littéraires pour nous permettre d'aborder les sujets traités par les Barrès, les Bourget, les Daudet!

On nous donne les plus hautes leçons de la culture classique, et nous redouterions de traiter à leur aide les sophismes idéalistes ou romantiques! On nous engage dans la pensée de Fénelon, on fait de nous des aristocrates prétentieux du rêve gréco-latin et jusque-là, on ne croit pas encore que c'est "porter les seaux d'eau à la mer", mais s'agit-il de s'essayer à nager orgueilleusement dans cette mer de lumière, aussitôt on se récrie, pour nous rappeler à la rive du terroir et du relativisme le plus absolu.

Et pourtant nous avons chez nous une belle chance d'instituer une littérature mondiale nouvelle autant qu'intéressante.

Notre situation toute particulière, qui nous met à même de consulter les livres français et anglais, notre connaissance presque approfondie de ces deux langues nous permet de puiser sans obstacle à deux sources intellectuelles que nous pénétrons d'autant plus facilement que (Canadiens français comme Canadiens anglais) nos préjugés antagonistes sont forcément affaiblis par la confrontation et la contradiction qu'ils subissent au contact des hommes, des journaux et des livres différents.

Or, nul ne peut nier qu'une littérature munie de deux sources aussi riches en pensée, serait appelée à jouer un rôle qui, s'il n'était inappréciable et transcendant, serait toujours intéressant, unique, original.

Notre ville de Montréal est peuplée de bibliothèques, de librairies des deux langues où notre instinct de Latins ne peut s'empêcher d'aller butiner à la recherche d'idées, et pour quelques écrivains du terroir, combien n'en avons-nous pas qui ne s'intéressent qu'aux questions continentales. Aussi, nos écrivains du terroir sont-ils, pour la plupart, pauvres, négligés et dépourvus de lecteurs; quand ils ne sont pas tournés en pitié par leurs anthologistes mêmes. Et j'en connais parmi eux qui pourraient avantageuse-

ment essayer leur talent critique remarquable à débattre les grandes questions de littérature contemporaine. Mais on leur dit: "N'allez pas porter de seaux d'eau à la mer!" Et ils sont fatalement inhibés par une phrase aussi juste et aussi remplie de bon sens.

W.-A. BAKER.

Le Retour de Valdombre

On aurait dû laisser le fauve en sa captivité.

Pour des motifs qui éclateront, plus tard, en pleine lumière, Valdombre qui fit trembler dans maints journaux et brochures célèbres, les vieilles colonnes de la critique, revient aux lettres actives, à la grande satisfaction des amis de la vérité. Quant aux poux de lettres qui encombrant les littératures étrangères, ils seront, ici, écrasés, sans indulgence.

Il n'y a pas de journaux, ni de revues au Canada qui possèdent seulement une page de critique littéraire véritable. Tous les espoirs sont morts dans les ténèbres. Marchons maintenant vers la lumière.

Nous voulons donc éclairer le public, et nous n'avons pas hésité à appeler, à cet office, l'écrivain le plus sincère et le plus original de chez nous.

Or, nos milliers de lecteurs trouveront, à la fin de chacun de nos romans, un supplément, intitulé "Vie Canadienne", où seront publiés les articles de Valdombre.

Que les auteurs canadiens qui désirent une plus grande diffusion de leurs ouvrages recourent à la saine critique, et pour ce, adressent deux exemplaires de ces oeuvres à nos bureaux.

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27 rue Ste-Elisabeth

Montréal.



Gin Canadien Melchers Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

Le Coin du Poète.

LE RETOUR (1)

Rien n'est si doux que revoir la Patrie:
Le sol natal est toujours le plus beau.
Si dans nos prés toute chose est flétrie,
Dans notre coeur tout fleurit de nouveau.

Le temple auguste attendait l'humble prêtre;
L'autel paré, le sacrificateur.
Le serviteur attendait le bon maître,
Et l'affligé, le doux consolateur.

Saluons-le dans un cri de nos âmes.
Petits et grands, jeunes, vieux, faibles, forts!
Déroutez-vous, étendards, oriflammes,
Que tout ici redise nos transports!

REFRAIN

Cloches, sonnez, dans vos beffrois antiques!
Montez toujours, purs encens des saints lieux!
Vierges, chantez vos glorieux cantiques!
A notre voix répondez, voix des cieux!

Nos coeurs étaient débordants de tristesse:
L'humble troupeau n'avait plus son berger.
Sur l'océan, fuyant avec vitesse,
Le noir vaisseau voguait vers l'étranger,
Et nous disions, invoquant Dieu sans cesse:
Qu'il soit partout à l'abri du danger!

Le ciel conduise
Au port calme le voyageur!
L'étoile luit
Pour éclairer son front songeur!

De nos regrets la joie a pris la place:
Aux doux transports nos coeurs se sont ouverts.
Chantez, ruisseaux, sous vos manteaux de
[glace!
Chantez, vieux pins, toujours forts, toujours
[verts!
Vous qui courez, vents légers, dans l'espace,
Dites aussi vos cantiques divers!

(1) Chant inédit composé en l'honneur
de Messire F.-X. Bélanger, curé de Saint-
Roch, à l'occasion de son retour d'Europe et
de l'inauguration de l'école des Frères des
Ecoles Chrétiennes, à Québec, en janvier
1887. — Mis en musique par Napoléon Cré-
pault.

Chantons ensemble
Comme en un concert infini,
Dieu nous rassemble
Comme des oiseaux en leur nid.

Honneur à toi, prêtre dont l'ange
Regarde, ravi, la grandeur!
Ton âme est un mélange
De force et de pudeur.

Honneur à toi! que la louange
Soit célébrée avec ardeur!
Jamais ton coeur ne change,
Il est plein de candeur.

Quand vient le jour de la vendange
Dans les vignes du Dieu Sauveur,
Chacun à tes côtés se range
Pour aller au sacré labeur.

Ta voix est comme un luth étrange;
Tu répands des vertus l'odeur;
Tu sors le pécheur de la fange
Pour le porter dans la splendeur.

Toi que la Vierge regarde
Du ciel bleu,
Que ton saint patron te garde!
C'est le vœu.

Du peuple qui t'environne
Plein de foi,
L'oeuvre sainte se couronne
Grâce à toi.

Du Sauveur suivant l'exemple
Si touchant,
Tu fais une moisson ample
Dans son champ.

O notre ami, notre père,
Chaque jour
Par toi le Seigneur opère
Son amour.

Ton âme qui se retrempe
Dans son Dieu,
Brûle et luit comme la lampe
Du saint lieu.

Les vertus te font cortège
Ici-bas;
Ton bras s'étend et protège
Tous nos pas.

Tu fais le bien avec joie
Et sans bruit;
Tu sembles l'arbre qui ploie
Sous son fruit.

Tu prends la croix de ton Maître
Pour drapeau;
Tu sais fidèlement paître
Ton troupeau.

Tu soutiens celui qui tombe
Sous le faix;
Tu fais reposer la tombe
Dans la paix.

Pamphile LEMAY.

La Critique des Livres.

La Saint-Jean-Baptiste ¹

Par Benjamin Sulte

Le quinzième volume des "Mélanges historiques" de Benjamin Sulte, annotés et publiés par son fidèle disciple Gérard Malchelosse, vient de paraître aux Editions Edouard Garand. Il contient une préface de M. Victor Morin, qui fut durant dix ans président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Cette présentation s'imposait, pour ainsi dire, puisque l'auteur y traite de la Saint-Jean-Baptiste.

Sulte n'est pas un historien de grande envergure. Ce n'est ni un Taine, ni un Thiers; cela est admis depuis longtemps. Il a dit et répété maintes fois qu'il n'était qu'un simple amateur qui note d'un crayon léger et souvent enjoué ses découvertes au fur et à mesure qu'il les fait. C'est ce qu'on est convenu d'appeler de nos jours "faire de la petite histoire", ou encore plus récemment, écrire en marge de l'histoire. Sulte est un précurseur en ce genre. Soixante ans durant, il a fait le métier, et l'on peut dire sans crainte d'être démenti, qu'il y a passé maître, car Sulte était un érudit.

Il n'est pas inutile, bien au contraire, de recueillir aujourd'hui en volumes ces mil-

liers d'articles sur les sujets les plus divers, éparpillés dans un grand nombre de revues et de journaux et qui, sans cela, seraient aujourd'hui perdus pour les amateurs de l'histoire du pays. Il a donc fait oeuvre utile et méritoire et la Société historique de Montréal a eu, en 1923, l'heureuse idée de la reconnaître en lui décernant la médaille de la Société pour services rendus à l'histoire du Canada.

Or, pour en revenir à nos moutons, disons que, dans ce quinzième volume des "Mélanges historiques", Sulte remonte à l'origine de la fête de la Saint-Jean-Baptiste qui date des premiers temps de la colonie. Cette fête fut importée d'Europe et l'auteur en fait une description détaillée. Il nous transporte ensuite dans le passé jusqu'aux premiers temps du monde et il nous dit que les "Perses et aussi d'autres peuples de l'antiquité honoraient la puissance suprême sous l'image du feu". En passant par la Grèce et Rome, il raconte que "les Gaulois plaçaient des feux sur les hautes terres, les montagnes, les bords de l'océan, au milieu des villages, comme signes de réjouissances publiques". Il en vint ensuite à la célébration de la Saint-Jean au Canada sous le régime français, puis sous le régime anglais, et il nous dit la création de la Société Saint-Jean-Baptiste à Montréal par Ludger Duvernay qui voulait "grouper sous son égide les Canadiens pour leur donner plus de force en les inspirant d'une même pensée, qui se matérialiserait à la fois en organisation nationale et en instrument politique."

L'auteur indique quel était l'état politique du Bas-Canada en 1834; il décrit les premiers banquets avec le nombre interminable de santés et de discours, puis il nous raconte les premières célébrations aux Trois-Rivières et à Québec. Il sort ensuite de la province et nous dit la fondation à Byton, aujourd'hui Ottawa, de la Société Saint-Jean-Baptiste. Suivent des chapitres sur l'érable et le castor et l'auteur traite ensuite des couleurs nationales. L'on ne peut nous entretenir du 24 juin sans parler de Ludger Duvernay, et M. Sulte, après nous avoir donné une biographie et la généalogie de ce personnage, nous dit "l'idée de Duvernay" qui forme un chapitre on ne peut plus intéressant. Quelques appendices au sujet du castor et une note fort instructive de M. E-Z. Massicotte sur l'endroit où fut fondée la Société Saint-

(1) *Editions Edouard Garand, Montréal, 1929, in-8, 132 pages. Prix 75 sous.*

Jean-Baptiste de Montréal complète agréablement cet ouvrage attrayant. Cette lecture est une excellente préparation aux grandes célébrations du 24 juin en faisant connaître toute l'histoire du mouvement qui a si merveilleusement abouti.

Nous ne pouvons mieux terminer cette revue très imparfaite de cet ouvrage qu'en reproduisant ici le dernier paragraphe de la préface de M. Victor Morin.

"Benjamin Sulte a promené son érudition sur une multitude de sujets d'histoire canadienne, mais en dépit des nombreux volumes et articles de revues qu'il a publiés au cours de soixante années d'activité littéraire, il s'en trouve encore plus qui seraient restés inédits s'il n'eût trouvé un héritier littéraire en la personne de Gérard Malchelosse, jeune écrivain enthousiaste et éclairé qui s'est chargé de mettre au jour, sous le titre générique de "Mélanges historiques", les principaux écrits enfouis dans les tiroirs de notre polygraphe canadien. Nous devons donc féliciter M. Malchelosse de la bonne pensée qu'il a eue de ressusciter et d'agencer les divers articles et notes éparses de Sulte sur la Société Saint-Jean-Baptiste, car cette monographie forme un complément nécessaire à son "Histoire des Canadiens français", et les annotations copieuses du compilateur, ainsi que les documents reproduits en appendice, en feront un ouvrage précieux à consulter."

Francis-J. AUDET,

de la Société royale du Canada.

Nos Decadents ¹

Lettre à Albert Ferland

Nous sommes de la même école,
Aimant les vers qui font penser,
Non pas des phrases sans bricole
Dont chacun peut se dispenser.

La mode est à l'extravagance:
C'est pour l'oreille qu'on écrit!
Mais au fond de la manigance
Est la pauvreté de l'esprit.

Ces rimeurs creux sont des sacs vides
Cherchant à se tenir debout.
Par suite, on les voit très avides
De compliments valant un sou.

Exempts d'idée, ils font la ligne
Cadencée au pas des chameaux.
Ils ont le privilège insigne
De ne rien dire avec des mots.

Quel singulier travail d'artiste:
Divaguer, viser à l'excès,
Convertir la soie en batiste
Et martyriser le français.

Pour l'oreille: mince fortune.
Pour l'esprit: on n'y trouve rien.
Autant aboyer à la lune.
Aussi, c'est un rôle de chien.

Benjamin SULTE.

(1) *Albert Ferland ayant dédié un beau poème intitulé Le Cerveau de l'Historien, au célèbre chroniqueur, en 1916, reçut la réponse rimée que nous donnons aujourd'hui comme primeure à nos lecteurs.*

Notre Fleuve

Le Saint-Laurent n'est pas un fleuve
Depuis Duluth à Montréal;
Jusqu'à Québec il fait sa preuve
Et c'est un grand chemin royal..

Depuis Québec allant au golfe
C'est une baie, ou bouche, ou fiord.
Quoiqu'en dise Albert ou Pandolfe,
Le terme fleuve est mis à tort..

Que Niagara se déchaîne!
Il n'est pas fleuve, mais torrent.
Les grands lacs ne sont qu'une chaîne.
L'autre bout n'est guère un courant.

Le vrai fleuve coupe nos terres.
Il est français comme son nom.
Nous en sommes propriétaires.
Bien malappris qui dira non..

Benjamin SULTE.

Eve Ressuscité?...

Si l'homme s'était accoutumé à dire la vérité, de cette vérité aujourd'hui il ne rougirait pas!
Un Mahométan.

On aura beau dire, le "féminisme" devient de jour en jour abracadabrant. On regarde chez les Anciens cette fine et charmeuse silhouette du "fémina" pour se demander s'il a été écrit dans les Grands et Saints Livres que ce "fémina", que l'homme aimait à élever à la déité, doive de nos jours s'écrouler lamentablement dans la déchéance. N'oublions pas que les Vestales étaient le choix de l'homme, elles étaient son oeuvre de par son vote prépondérant. Elles avaient le droit de bénir le lépreux et le criminel. Et les hommes, qui avaient fait ces femmes, étaient des "hommes". Robespierre lui-même élevait au sommet de la divinité la femme. Il lui discernait toutes les vertus, il l'appelait la déesse Raison. Tout était là: car la raison, c'était la sagesse, l'honneur, l'amour de la patrie. En ces temps-là, la femme à son foyer — même sous les Sans-Culottes — conservait une dignité de reine. Devant la femme, alors — même sous le règne de la Carmagnole — les plus forcenés des hommes s'inclinaient. Sa jupe était son emblème comme elle était sa sauvegarde. Sa chevelure (mettons de côté les folles filles "coupés à la Ninon de Lenclos") demeurait "sa raison et sa sagesse". Oh! ce que les femmes de ces temps étaient dignes de leur féminité!

Les Merveilleuses elles-mêmes demeuraient femmes quoiqu'elles affectassent de paraître fort précieuses aux yeux du public devant qui elles paraissaient; mais leur "préciosité" était justement l'indice le plus manifeste de leur nature frêle et chaude, c'en était même leur charme le plus prenant. Et ces femmes et les hommes qui les admiraient ne concevaient pas qu'il y eût des femmes de génie dans la politique, les arts ou les sciences; à ces femmes du temps on ne reconnaissait qu'un génie, le vrai, le plus grand, le plus sublime... le "génie de la conception".

Et les "Muscadines"... n'étaient-elles pas femmes? Et l'une d'elles, passée à la Révo-

lution et devenue sorte de comédienne galante, ne chantait-elle pas sous La Terreur:

"Donnez-nous des petits..."

Et la danseuse Maillard: "Qu'on me trouve dix maris dont j'aurai dix enfants!"

Et est-ce qu'auparavant la Du Parc, après Andromaque, ne criait pas à Racine: "Fais-moi un enfant..." Oui, femme, elle demandait un enfant... un enfant qui, en naissant, allait malheureusement la tuer! N'importe!

Une chose certaine, ces femmes restaient toujours femmes, aucune ne songeait à renier sa nature.

Sans doute, alors comme aujourd'hui, la mode avait libre cours. Comme toujours on la prenait de haut cette mode.. Oui, on regardait là-haut... il y avait la Cour, le Roi, la Reine, Monsieur le Dauphin... Mais est-ce donc par fatalisme que notre pauvre humanité soit portée à chercher "là-haut" un ciel et des vertus?... Eh quoi! la vertu n'est-elle pas élevée? le vice, au contraire, ne croulait-il point dans les bas-fonds? Notre nature humaine, faite de bonne terre, se trouve portée vers le ciel! De tous temps les hommes ont regardé là-haut, soit dans l'infortune soit dans le bonheur. Oui, là-haut!... Et voyez de nos jours: n'y a-t-il pas des fous qui regardent encore là-haut... la planète Mars? Des fous?... Qui pourrait dire?... Est-ce que tous les yeux de la terre ne se sont pas élevés en ce jour sinistre où les cieux se couvrirent, où une ombre menaçante envahit la terre, à cette heure douloureuse où un Homme-Dieu — cet Homme du Golgotha — était hissé aux bras rugueux d'une croix malhonnête? Ah! oui, tout le genre avait levé ses yeux vers cet "Homme". Allait-il faire une mode, cet "homme de Bethléem"?... Il voulait simplement enseigner comment vivre et mourir! Plus que cela: il voulut dire aux hommes "comment ressusciter". Il ressuscita... Et sa résurrection était-elle un monde nouveau? On en doutait. Quand les portes du Temple sautèrent hors de leurs gonds, lorsque la terre entière eut tressailli à la mort de cet "Homme" qui était bon, on se demanda:

—Que va-t-il arriver?...

Il devait arriver, ainsi qu'on le pensait, que le monde avorterait. Les femmes — même les Saintes Femmes — sentirent en leurs entrailles le fruit périr... Ce n'était

donc pas une résurrection?... On interrogeait encore le Ciel sombre, on interrogeait le Crucifié lui-même, sorte de Sphinx prodigieux et brillant dont la seule clarté, pourtant, eût suffi à éclairer et instruire. On regardait... on regardait... On attendait surtout! Et voilà — miracle entre tous les miracles — que les femmes — même les mauvaises femmes — mirent au jour... elles allaitèrent! Le monde avorté retrouvait vie! Mais alors c'était une vie nouvelle? Oui, c'était la résurrection.

Cette résurrection, voyons-la d'ici! celle de ce Jésus couvert de crachats! Voyons comment elle semble de plus en plus s'éteindre sous le dédain des peuples modernes.

Jésus disait: "Femme, tu es sainte, quand tu portes!"

Ah! oui, quand tu portes... Donc, un nouveau Crucifié est nécessaire.

—Femme, dirait-il aujourd'hui, tu ne portes plus! Ou, si tu portes, tu portes mal!

Quelle douloureuse vérité!

Car, il faut bien le reconnaître, dût la vérité paraître amère et cruelle, la femme moderne porte de moins en moins, ou, "si elle porte", elle porte mal! Elle porte mal en tous les pays, même en notre Canada, même dans notre race canadienne-française une des plus belles au monde! Une des plus belles?... Elle le fut... mais le sera-t-elle encore? Comme beaucoup d'autres races, entre autres celle des Anglo-saxons, la nôtre ne s'en va-t-elle pas à la mort par cet alliage malsain du "modernisme" avec la religion du Nazaréen, laquelle n'a besoin d'aucun alliage. Plus tard, ce sera pour tout de bon l'avortement. La résurrection de Jésus était l'antidote au poison de "l'avortage", cet affreux crime de lèse-humanité. La femme, par ses faiblesses physiques et mentales (laissée à elle seule surtout) était portée à ce crime. Le crime, retardé pendant quelques siècles par cette puissance prodigieuse que le Crucifié avait maintenu sur le monde, devait renaître en reprenant racine.

Après le "Stupide Dix-neuvième Siècle" était-il nécessaire que le "fol vingtième" vînt nous saturer de ses pourritures féministes? Oui, puisque la loi — faite par les hommes eux-mêmes — devait "suivre son cours". La mode — pieuvre ou hydre — devait contrebalancer de façon alarmante la parole et le geste de l'Homme du Calvaire. La sainte femme qui pleurait au pied de la croix devait

fermer ses yeux, sécher ses pleurs et jeter sur ce "fol vingtième" un regard consterné. Car à quoi bon pleurer! Que sert d'arroser une plante stérile, sans plus de sève, morte, ou ne gardant en ses secrets replis qu'une sève empoisonnée! Oh! cette sève maudite, la femme du vingtième siècle allait-elle la nourrir en allaitant le monstre de la mode?

Pourtant, il semblait que l'Eve de l'Adam fût morte. Jusqu'à l'Arche de Noé on avait oublié, semble-t-il, la déprimante nudité de nos premiers parents. Le Déluge, vieille histoire mal recopiée, avait paru faire renaître l'histoire des Eve et des Adam. On sortit de l'arche sans une guénille; on oubliait même que les bêtes, les premières à revenir sur terre, portaient leurs "vêtements". Oui, mais le soleil était chaud... les nuits humides et froides... On tondit de ces animaux, on les mit à nu (était-ce nécessité ou mode?) et l'on se revêtit de leurs dépouilles. Ce fut mode!... Il est vrai de dire que le patriarche préférerait que l'homme, fait à l'image de Dieu, ne ressemblât point aux "bêtes du bon Dieu". Les filles de Noé coururent donc sur les plages, non en nudité ou en maillots, mais en longues robes blanches et flottantes comme un symbole de leur pudeur. Elles allaient en longues chevelures, émaillées de rayons, en gerbes de cheveux doux qui couvraient comme d'un flot d'or des épaules d'ivoire. Ces femmes savaient dérober aux regards des hommes le plus beau de leurs biens, le plus précieux de leurs trésors... leur pudeur!

Voici donc les femmes de Noé en longues robes traînantes. Voici, après, les femmes de Jérusalem... Une Madeleine, même impénitente, traîne sur la poussière de la route une jupe très longue, elle porte des tissus qui cachent les épaules. Sa gorge — la plus belle du temps, peut-être — se recouvre discrètement d'un voile. Les femmes de Lacédémone "se couvrent tout le corps" avant de paraître devant leur seigneur et maître. Les Sabines, quoique souvent prostituées, se revêtent d'immenses soies rouges... Et voyez, même chez les peuplades les plus barbares, les femmes couvrent leur nudité de peintures ou de tatouages, elles mettent le pagne...

Ces femmes de la barbarie, si éloignées qu'elles fussent de la femme qui vit mourir son fils sur une croix — cette sainte femme appelée Marie la Vierge — ont conçu que la "féminité" était chose précieuse, un objet d'art, un joyau qu'il importait de tenir sans

cesse dans le calme et l'obscurité de l'écrin. Voyez les Turques: sans doute on nous dit qu'elles se découvrent en s'instruisant sur l'alphabet des pays occidentaux; oui, mais elles ne découvrent que leur menton. Je ne dis pas que ce menton, le plus joli des mentons de femme (ainsi que me l'assure un admirateur de la femme turque) sera l'unique "appât" à se montrer plus tard; non, je ne le dis pas, puisque telle dame turque de la société que Paris avait attirée est revenue en son pays écourtée jusqu'au premier degré de la cuisse. Et la Chinoise. . . oui, la Chinoise vient de montrer ses jambes! La muraille de Chine est renversée. . . et de l'autre côté la vision est nette: la femme anglo-saxonne se déshabille! Eh bien! il ne manque plus que notre Canadienne-française se dévête aussi. . . Se dévêtir aussi? . . . elle en est bien prête! c'est la mode! . . .

D'où vient cette mode atroce, si contagieuse que les mâles eux-mêmes en sont saisis? "Un mal qui répand la terreur. . ." Mais si cela continue, "toutes en mourront" si elles n'en meurent pas de suite!

La mode, semble-t-il, est née d'un caprice singulier issu du "sens corporel" de la "bête humaine". Car il y a bête, il y a animalité sous notre écorce humaine, et la mode devenue "animale" s'est armée d'un sceptre de tyran. "Beau et bon tyran". . . diront certaines filles en jarrettières ou en chemise. Oui, mais tyran implacable, lequel, après le temps nécessaire aux fantaisies et aux crimes contre-nature, tuera et anéantira.

Est-ce qu'un médecin américain n'a pas dit que la mode a ses "martyres"? . . . S'il avait dit plus justement "ses victimes ou ses hallucinées".

Pourtant, il faut être juste: on sait que des femmes on dû par nécessité lancer des modes, des femmes, notamment que la nature avait déformées ou marquées de signes bizarres qui, pour elles, semblaient disgrâce. Exemple: la "mouche" si copiée du 17^e siècle. . . d'où venait-elle? Où avait-elle pris naissance? En quelle circonstance surgit-elle pour apporter à la femme une grâce de plus? On le sait, la "mouche" vit le jour en Angleterre sous le règne d'Edouard VI. Une jeune et jolie femme de nationalité étrangère (on assure qu'elle était de Venise et femme de l'ambassadeur de la précieuse république des Lagunes) fut la créatrice de la "mouche". Bel-

le, toute belle qu'elle était, la nature marâtre (il faut bien en convenir) avait assombri sa gorge de neige, une gorge qu'on aurait dit modelée dans un plâtre immaculé et qui portait deux fruits succulents. . . si succulents à l'oeil que maintes incisives étaient tentées d'y mordre. Eh bien! là, sur cette gorge divine, une tache. . . un vilain petit point brun et tout velu. . . d'un poil qu'il fallait raser tous les deux jours comme une barbe de vieux bouc! C'était laid, discordant, défigurant même. . . c'était peut-être immonde! Que faire pour se débarrasser de cette vilaine tache velue? La jeune femme trouva l'emplâtre. . . Je dis qu'elle le trouva, mais avec l'aide de son médecin. Oui, un petit emplâtre rose recouvrit la vilaine fourrure brunâtre. Ah! comme c'était joli ce petit point rose sur cette gorge. . . on eût dit le jeune tétin d'une vierge, aussi, ce fut la mode. Seulement, le rose n'est pas toujours très apparent; on en fit du rouge, puis du jaune, puis du bleu, du vert, du noir enfin. Oui, une toute petite tache au coin de la lèvre rouge. . . sur la tempe droite. . . comme c'était beau!

En effet, c'était beau. . . beau comme le cotillon, la crinoline et tous ces innombrables atours qui firent dire à un chroniqueur de l'impératrice Eugénie qu'à son mariage la toilette de cette princesse se composait de "soixante-douze pièces de lingerie"! Ah! le beau temps où l'on ne voyait qu'un bout de pied, un petit pied, car il semblait plus petit ainsi dérobé qu'il ne l'était. Et après ce bout de pied quelle jambe on aimait à imaginer! On était curieux, et l'homme, alors, pouvait user largement de toute son imagination galante. Certes beaucoup (mais c'est peut-être trop dire) de ces femmes jeunes et belles portaient cotillon et mille atours divers pour cacher une difformité du corps. Une hanche plus basse que l'autre était aussi réhabillée de façon à lui donner une forme naturelle. Une jambe trop courte était particulièrement traitée et le pied spécialement chaussé. On ne boîtrait plus, ou si peu. . . Même une bosse pouvait disparaître. Un duc, sous Louis le Hutin, avait eu l'idée de se faire "une poitrine de femme" pour contre-balancer la bosse qu'il avait au dos. Henri IV s'était fait coller sur la tête, afin de dissimuler certaine cicatrice, du poil de chien — le poil de l'un de ses lévriers probablement — mais un poil qui avait ressemblance à ses cheveux. Henri Plantagenet portait des

souliers numéro 22 (22 pouces) pour cacher une excroissance à l'un de ses pieds.

Or, tout cela devenait mode, parce que venant de haut. Evidemment ces hautes gens lançaient des modes à leur insu, et pas un n'aurait pu s'imaginer qu'on le singerait par la suite.

Pourtant ces grands personnages n'ignoraient pas que la mode existait depuis l'époque adamique, elle existait peut-être. . . que dis-je? la mode existait certainement dans la période tertiaire! C'est pourquoi en tous les siècles on vit l'Eve de l'Adam prendre toutes les formes, toutes les images, toutes les proportions. . . mais on ne la vit jamais prendre tous les droits comme de nos jours. On ne la vit jamais se dévêtir aussi impudiquement. . . Non pas que la nudité de la femme soit image choquante à nos yeux dans le secret légitime de l'alcôve, mais sur la rue cela devient horrible. Les Anciens aimaient à voir la femme paraître dans les démonstrations publiques au bras de l'époux, mais ils ne l'auraient pu souffrir dans ses folles revendications d'aujourd'hui.

Tête coupée, corps à demi-nu, la femme moderne clame à l'égalité de l'homme. Qu'en résulte-t-il? . . . Voyez chez les Anglo-saxons . . . il ne reste presque plus de femmes. De tous côtés, s'écrie une femme-auteur de France, le "garçonisme" règne en maître!" Elle dit vrai. Le garçonisme, que pensez-vous qu'il fasse dans nos sociétés dites "civilisées"? Impudent et cynique, il déprave la femme, il corrompt la jeune fille, il met sens dessus dessous la société. C'est un gâtisme parfait! Or, ce garçonisme dérive directement du féminisme moderne, un féminisme — disons-le — qui devient déchéance. Plus que cela, il est tellement contre nature qu'il donne de jour en jour un facies nouveau à nos femmes. Le joli minois s'en va pour laisser une image insensée, brutale, déconcertante. Bientôt ce ne sera plus un visage de femme, non plus une figure d'homme. . . ce sera un masque de démon. Car le sourire devient rictus; car les lèvres faites pour le baiser se font tenailles cruelles; car les yeux deviennent lueurs diaboliques. . . Quant au coeur. . . en restera-t-il encore? L'âme de la femme, cette bonne et chère âme qui régénérât l'humanité, qui enfantait, créait pour les plus grandes joies du ciel et de la terre, se fait lèpre. Bref, que nous restera-t-il de la délicieuse Eve de la

Genèse? Peu de chose: un petit tas de chiffons insignifiants sur un squelette.

Jean FERON.

Des Canadiens Partout!

Le P. de Smet l'a dit avec vérité: il y a des Canadiens partout.

A Boston, vers 1865, M. Sulte lia une étroite connaissance avec le fameux Barnum, fondateur du cirque de ce nom, connu plus tard sous ceux de Barnum et Bailey, et il apprit avec étonnement qu'il y avait plusieurs Canadiens-français à l'emploi de Barnum, et pas des moindres. Il y avait même des compatriotes des Trois-Rivières, et en voici la preuve.

Des Français s'étant aventurés sur les hautes terres de l'Abyssinie s'égarèrent dans les jungles et ne durent leur salut qu'à la rencontre qu'ils firent de deux Trifluviens.

—Mais vous êtes Français, messieurs, observèrent-ils; d'où diable venez-vous?

—Des Trois-Rivières, en Canada. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de cette ville.

—Et que faites-vous ici?

—Oh! nous achetons des bêtes féroces pour Barnum.

Une autre rencontre plus inattendue, c'est celle que fit une caravane d'intrépides aventuriers canadiens-français dans les déserts du Nevada, en 1849. C'était au temps où la fièvre de l'or attirait des milliers de nos compatriotes vers les côtes californiennes, et où nous retrouvons aujourd'hui leurs descendants.

La petite troupe traversait donc le désert brûlant quand, soudain, elle fut cernée par une bande de Peaux-Rouges dont le chef, heureusement pour nos Canadiens, se nommait François Boisvert. Il était natif de la Rivière-du-Loup en haut. Comment avait-il échoué là vingt ans auparavant? Dans tous les cas, ce furent des réjouissances mémorables; on parla longuement des parents et des rives du Saint-Laurent. Devenu vieux, Boisvert revint au pays natal et mourut à Yamachiche.

Ce fut le cas de Louis Picotte, dont nous avons ici même raconté l'anecdote dans notre livraison d'octobre, et de nombre d'autres.

Gérard LE JEUNE.

Le Théâtre Canadien

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27, rue Ste-Elisabeth

Montréal, Canada.

Prix: chaque volume, 25c.

Déjà parus:—

- 1.—*La Secousse* Par Jean Féron
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.
3 Hommes — 1 Femme
- 2.—*Les Pamoisons du Notaire* Par Alexandre Huot
3 actes. Inédit.
8 Hommes — 4 Femmes
- 3.—*Mon commis-Voyageur.*
Par le Chevalier E. Corriveau
3 actes. Inédit.
3 Hommes — 2 Femmes
- 4.—*Un Million pour un Casse-tête.* Par Oscar Séguin
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.
9 Hommes — 4 Femmes
- 5.—*La Visite Nocturne* Par Paul Coutlée
Pièce en un acte.
2 Hommes
- 6.—*Quand Même* Par A.-H. de Tremaudan
Pièces en 3 actes.
9 Hommes — 3 Femmes
- 7.—*Entre Deux Civilisations* Par Armand Leclaire
Pièces en 5 actes
- 8.—*Le Triomphe de la Croix* Par Julien Daoust
Pièces en 5 actes.
Pour hommes seulement
- 9.—*L'Aveugle de St-Eustache* Par L.-N. Senécal
Drame en 5 actes et 8 tableaux.
- 10.—*La Mère Abandonnée* Par Henri Deyglun
Drame en six tableaux.
- 11.—*Petit-Baptiste* Par A.-H. de Tremaudan
Comédie Héroïque en 4 actes.
- 12.—*Feu Follet* Par A.-H. de Tremaudan
- 13.—*Le Petit Maître d'Ecole* Par Armand Leclaire
PIECE EN 4 ACTES

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2003

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

BNQ



C 000 085 583

B

Compliments

de

National Breweries, Limited

Dow Old Stock Ale

Dawes Black Horse Ale